



Alpheratz



SPECTRALX
Théorie de l'inclusivité



*Le cristal rose a été créé par
Nataliya Smirnova (@fierysnake)*

SPECTRALX
THÉORIE DE L'INCLUSIVITÉ

Spectralx - Collection Spectralx - Volume 1

ISBN : 978-2-931254-04-2 (papier)

ISBN : 978-2-931254-05-9 (écran)

Dépôt légal : D/2024/14.239/4

Copyright © 2024 *petites singularités*

P.S. : RUE DE WAUTIER 121, 1020 LAEKEN, BE.

Copyleft : cette œuvre est libre, vous pouvez la copier, la diffuser et la modifier selon les termes de la Licence Art Libre. → <https://www.artlibre.org/>

La distribution commerciale de l'œuvre reste soumise à l'autorisation expresse de l'auteur, conformément à l'expression de son droit moral.

Cette œuvre est disponible en intégralité sur :

<https://spx.zoethical.org/pub/spectralx>

L'auteur vit de ses droits d'auteur. L'écriture de cet ouvrage a été réalisée sur ses fonds propres. Il ne bénéficie d'aucun financement, bourse ou subvention. La meilleure façon de l'aider est d'acheter ce livre.

ALPHERATZ

Spectralx

THÉORIE
DE
L'INCLUSIVITÉ



ÉDITIONS
petites singularités
BRUXELLES
2024

À mes élèves.

*Je t'inventerai
Des mots insensés
Que tu comprendras*

JACQUES BREL ET GÉRARD JOUANNEST

Ne me quitte pas

1959

AVERTISSEMENT

CETTE théorie ne peut que refléter le savoir discontinu d'un individu, d'une culture et d'une époque. Elle ne saurait donc être érigée en dogme, à moins que le lectorat ne se méprenne sur son objectif, qui consiste à lutter contre la confiscation de la langue, du pouvoir et du savoir par un petit nombre.

Le concept d'inclusivité étant récent en philosophie, cette théorie ne prétend nullement avoir épuisé toute la littérature sur le sujet.

Cet ouvrage expérimente le genre neutre en langue française. En grammaire, le genre neutre est une catégorie de flexion qui permet de classer toute unité linguistique qui ne peut se classer en genre masculin ou en genre féminin exclusivement. Aucun mot de genre neutre n'est stabilisé¹.

Les catégories « homme » et « femme » font débat dans les études de genre; nous avons opté pour les conserver ici par commodité.

1. ALPHERATZ (2018). Les notes de bas de page renvoient généralement vers la bibliographie en fin d'ouvrage.

I

VIVRE EN CONSCIENCE

*tes mains s'emparent des sept pouvoirs immuables
ma reine des forces fondamentales
gardienne des sources cosmiques essentielles*

ENHEDUANNA²
env. 2300 avant notre ère

2. Prêtresse akkadienne et premier écrivain connu.
MEADOR (2000), p. 171.

DES rives où j'écris ces lignes, me parvient la vie du fleuve, son miroitement, ses fouissements, les secousses de ses grandes ailes déployées. Et lorsque les péniches déplacent de lourdes vagues qui viennent se briser contre la rive, la présence du fleuve me rappelle que toute chose est mouvante, fluide et passagère.

Son Mouvement, témoin de l'impermanence des choses, fait vibrer les murs, court sous cette peau qui me recouvre et plonge en mon chaos, où Mots, images, désirs, Pensées, souvenirs, émotions et connexions naissent et meurent sans cesse, avec pour seul point commun leur caractère éphémère.

Dans la pièce silencieuse et calme où je travaille, un pan de lumière traverse parfois l'ombre où tu te tiens. Alors, des milliards de particules m'en révèlent le cosmos de poussières en suspension.

Je suspends l'écriture et contemple avec émerveillement le scintillement de tous ces corpuscules qui flottent et s'agitent partout autour de nous, soumis aux forces de l'univers. Les physicians disent que, si nous n'étions le jouet d'aucune de ces forces, notre corps se déplacerait dans les airs et tracerait une ligne droite, indéfiniment.

Et parfois, au milieu de ce cosmos iridescent, quelque chose d'inattendu se produit. Pour des raisons que j'ignore, certaines particules s'arrachent à leur orbite et

se mettent à traverser lentement l'Espace, pour venir s'agréger et former un nouveau et minuscule conglomerat de corps. Alors, toi et moi suivons des yeux la trajectoire de ce peuple étincelant et dérisoire, qui passe en flottant parmi les autres éléments délaissés.

Composée d'une multitude disparate, en effervescence, la vie hésite, instable, sur la forme à prendre, déchirant la matière de l'Espace dans son voyage, bouleversant la cartographie des constellations. D'aussi loin que nous sommes, elle n'apparaît que sous l'apparence de quelques traits, un signe tremblant et flou.

Disruptif.

Bientôt, celui-ci sort du pan lumineux, emportant son secret.

Il a disparu.

Je suis chargé de cours en linguistique à la Sorbonne. Cela consiste à enseigner la science du langage, lequel est compris à la fois comme la faculté générale d'expression et de communication, mais aussi tout système de signes³.

Un signe est une association entre une chose à laquelle on pense (idée, objet, créature, réalité ou fiction) et une chose qui la représente (Mot, image, son, symbole, etc.). Par exemple, la beauté peut être

3. SAUSSURE (2016 [1916]), p. 78-81.

représentée par le Mot *vè đep* (en vietnamien), la vieillesse peut être représentée par l'image d'une canne, une guerre peut être représentée par des chiffres. Si nous ne devons retenir qu'une seule chose à propos du signe, c'est qu'il est un lien, une relation, une association entre deux choses n'ayant apparemment rien à voir l'une avec l'autre.

L'importance des signes est fondamentale, dès lors qu'ils ont le même sens pour un groupe de personnes. Parce qu'alors, ces signes vont former une culture, le socle à partir duquel vont s'agréger des valeurs, des croyances, une histoire, tous ces éléments capables de créer un univers de Pensée commun et fraternel.

De même que les virus, les champignons et les bactéries, les signes sont des corpuscules qui nous constituent, nous et notre environnement, et que nous absorbons à tout instant, sans nous en rendre compte, comme nous respirons les différents gaz contenus dans l'air.

En tant qu'apprentis linguiste, je pratique ma science comme les autres scientifiques : nous commençons par l'apprentissage des concepts, de la méthode et de l'histoire de notre discipline. Puis, nous choisissons un sujet, lequel constitue, en réalité, un problème à résoudre. Les années suivantes sont consacrées à l'analyse de ce problème. Et un beau jour, nous proposons une contribution originale qui vient résoudre

ce problème (lui ou l'une de ses parties) au bout d'un parcours qui dure, en France, au minimum huit ans.

J'en suis à la dernière ligne droite de ce parcours, plus précisément en dernière année de doctorat. Dans quelques mois, j'apporterai, lors d'un examen oral appelé « soutenance », ma propre contribution à la science : je « soutiendrai » la thèse selon laquelle la langue française a désormais trois Genres, le masculin, le féminin et le neutre.

Mais ceci n'est pas le sujet de ce livre. Car voici quelques mois, j'ai fait une découverte, de celles qui se présentent parfois aux chercheurs qui ont de la chance : totalement inattendue, ne relevant qu'indirectement de leur champ de recherche, et aux implications bien plus considérables que leur sujet de départ.

Cette découverte, c'est l'inclusivité.

« École inclusive », « économie inclusive », « société inclusive », « sexualité inclusive », et même « vin inclusif⁴ », l'inclusivité est partout. Ou plutôt, elle est dans l'air, dans ces milliards de signes qui composent l'atmosphère que nous respirons, et qui finissent par nous composer, nous aussi.

Mais si tout le monde parle d'inclusivité, personne ne semble se donner la peine de la définir. Les travaux de l'anthropologue CHARLES GARDOU⁵ et du philosophe

4. GOEYVAERTS (2021).

5. GARDOU (2012).

BERTRAND QUENTIN ⁶, ainsi que les réflexions de nombreux chercheurs en sciences de l'éducation m'ont aidé à affiner ma proposition.

L'inclusivité est une Pensée politique qui a pour projet de servir la qualité, la diversité et la dignité de la vie, et pour moyen la reconnaissance d'un élément par un ensemble, dont cet élément fait partie en théorie, mais dont il est exclu en pratique.

Par exemple, on parle de « français inclusif » pour désigner un français (ensemble) dont les identités de Genre ⁷ (élément) font partie en théorie (dans les idées), mais dont elles sont exclues en pratique (en grammaire, en histoire, en Pensée, dans les lois, etc.).

Cette définition paraît utile, car l'inclusivité ne consiste pas à inclure tout ni tout le monde. Par exemple, pour *l'ensemble* que constitue une société démocratique et égalitaire, l'inclusivité ne consiste pas à inclure des dogmes religieux discriminant cet *élément* que sont des individus d'un certain Genre. Car même si,

6. QUENTIN (2018 [2013]).

7. « L'identité de genre est comprise comme faisant référence à l'expérience intime et personnelle de son genre profondément vécue par chacun, qu'elle corresponde ou non au sexe assigné à la naissance, y compris la conscience personnelle du corps (qui peut impliquer, si consentie librement, une modification de l'apparence ou des fonctions corporelles par des moyens médicaux, chirurgicaux ou autres) et d'autres expressions du genre, y compris l'habillement, le discours et les manières de se conduire. » – *Principes de Jogjakarta*, Introduction, 2006.

en *théorie*, ces individus sont censés être à égalité avec les autres, ils se retrouvent en *pratique* avec moins de droits. Dans ce dernier exemple, l'inclusivité consiste non à inclure ces dogmes, mais les individus doublement exclus, *par* ces dogmes et *parce qu'ils* croient en ces dogmes.

Cette définition de l'inclusivité est contraignante, puisque désormais, chaque fois qu'on se dira inclusif, si on souhaite être pris au sérieux – c'est-à-dire sur le plan scientifique – on devra définir chacun de ces éléments, ce qui ne permettra pas à n'importe qui ni à n'importe quoi de s'en réclamer. Car, en même Temps que se constate l'essor de la Pensée inclusive, se constate également celui de sa récupération.

Je ne croise les autres chargés d'enseignement à la Sorbonne que dans cette pièce exigüe qui nous sert de bureau, où stagne une odeur de renfermé et où leurs dos courbés se succèdent à chaque table (les maîtres de conférences occupent un bureau à part).

Mon « Bonjour ! » ne suscite pas de réponse. J'imagine que, comme moi, ils tentent de relire fébrilement leur cours une dernière fois, jusqu'à l'ultime seconde, si ce cours a été préparé comme le mien, c'est-à-dire sur un coin de table, dans une salle d'attente, à la place dévolue à la famille et aux plaisirs, aux loisirs et au

repos, bref, pendant les heures que nous laisse l'autre emploi qui nous assure un véritable salaire.

En effet, à la Sorbonne, lu chargæ d'enseignement est payæ à l'heure, et non en fonction du Temps passé à préparer ses cours. Al a donc l'obligation d'avoir un autre emploi pour subsister.

Outre que ces conditions ne nous permettent évidemment pas de créer des cours aussi excellents qu'ils devraient l'être, une vie qui ne connaît ni repos ni loisirs mène forcément à l'épuisement et à la maladie. Et quand øn sait que les chargæs d'enseignement doivent aussi avancer l'argent de leur salaire, lequel ne leur est versé qu'un an plus tard, alors øn comprend que le système qui gouverne la Sorbonne a inventé un nouveau type de subalterne : l'esclave qui paie pour travailler.

Malgré tout, « j'ai la foi ». Je suis profondément épris de mon métier de professeur : transmettre le peu que nous avons réussi à savoir, pour que nos élèves s'en emparent et tentent d'améliorer ce que nous n'aurons pas réussi à changer.

C'est sur cet amour que compte la loi du profit pour que la recherche en sciences dites « de la culture », par opposition aux sciences dites « de la nature », soit financée par les chercheurs als-mêmes⁸. Il montre ainsi son

8. 65 contrats doctoraux seront alloués dans le domaine des Langues, Lettres, Sciences humaines et sociales alors que la faculté des lettres seule comptait 25 000 étudiantz en 2023-2024.

indifférence totale pour les conditions de vie des individus qui constituent la société, et pour le travail des chercheurs en sciences humaines et sociales. Pourtant, ce travail ne fait rien moins qu'apporter la connaissance nécessaire à l'élaboration des solutions aux problèmes sociaux.

J'aime mes élèves.

Moi aussi, à leur âge, je faisais preuve d'une immense et d'une insupportable arrogance, pour dissimuler le sentiment d'écrasement que peut ressentir un subalterne entre les hautes et vénérables colonnes de la Sorbonne.

Pour RANAJIT GUHA, *subalterne* signifie « de rang inférieur », « qu'elle s'exprime en termes de classe, caste, âge, genre ou fonction, ou de tout autre façon⁹. » Aujourd'hui, à la suite de GAYATRI CHAKRAVORTY SPIVAK¹⁰, la subalternité désigne plus précisément la condition des personnes qui ne peuvent pas parler, au sens où leur parole est rendue impossible ou mal interprétée, déformée, récupérée.

« Maître » est l'antonyme de « subalterne ». Ce terme désigne l'individu ou la puissance qui détient un pouvoir sur les autres, notamment celui de parler, de choisir ou de décider à la place du subalterne. Le maître a le privilège de voir sa parole entendue, respectée, estimée,

9. GUHA (1982), p. VII.

10. SPIVAK (2006 [1988]).

mais aussi le privilège d'interrompre les autres, de déformer leurs propos, de raconter le récit de leur histoire à leur place, de leur prescrire ce qu'ils doivent ressentir sans avoir jamais vécu leur expérience.

L'écrivaine REBECCA SOLNIT¹¹ raconte comment elle fut interrompue et maintenue dans le Silence par un homme cherchant absolument à lui parler d'un livre dont il ignorait qu'elle était l'autrice. Témoin de la scène, une amie eut beau insister auprès de cet homme, celui-ci fut, pendant de longues minutes, *incapable* de l'entendre. L'inclusivité est née de cette incapacité des maîtres à entendre les subalternes et à en comprendre la réalité.

Lorsqu'à l'âge de mes élèves, j'avais pour la première fois mis un pied dans la cour d'honneur de la Sorbonne, je n'avais pas compris comment cela était possible de retrouver des connaissances dès le premier jour de la rentrée, alors que tout le monde était censé entrer ici pour la première fois. J'ignorais tout des réseaux que possèdent et génèrent tout au long de la vie une famille, un quartier, une classe, une lignée. Et que cela n'était en rien un hasard si moi, nœ en banlieue d'un père immigré et d'une mère au foyer ayant « coupé les liens » avec leur propre famille, je ne connaissais personne.

Les héritiers¹² étaient déjà là.

11. SOLNIT (2008).

12. Sur le phénomène d'héritage du capital culturel et symbolique,

Ce sont les mêmes qui se succèdent, depuis les classes de première année jusqu'au sommet de l'État, profitant du capital symbolique, culturel et financier de leur classe sociale. Bien sûr, ce capital est également riche en politesse, culture, discipline, méthodes de travail, et même en amabilité, ce qui rend les héritiers très agréables à côtoyer.

Et pendant que mes paræils fanfaronnent aux derniers rangs de l'amphithéâtre, n'entendent pas mon cours et décrochent, les devoirs de nos futurz maîtres sont de petites merveilles qui raflent les meilleures notes.

Les yeux fermés, j'écoute le fleuve.
 La constante de son flux.
 Sous ton regard qui me suit, je me lève.
 Mon cours commence bientôt.



TOI, tu n'as pas dix ans. Tu es un enfant rieur et libre. Tu comprends que tu apportes le bonheur à ta mère, et tu déboules dans les pièces avec tes chants, tes danses, tes Rires. À chaque retour de l'école, tu plonges dans ses bras pour partager avec elle ce trésor que tu possèdes alors en abondance :

consulter BOURDIEU ET PASSERON (1964).

la joie de vivre.

Mais ton esprit à la grande puissance de calcul et d'analyse t'éloigne des autres. Je ne te connais pas de camarade qui tienne plus de quelques heures. Quand tu les perds à cause des rebondissements complexes que tu ajoutes à vos histoires, je me rends compte que tu changes l'ordre du monde, tout simplement.

Tu l'ignores, mais ces caractéristiques t'empêcheront de t'intégrer pleinement à leurs groupes, et plus tard, à leur société. Tu accompliras de grandes choses, mais ta complexité finira toujours par être rejetée.

Seul le monde des idées et des rêves pourra pleinement t'accueillir. Apprendre, comprendre et exprimer la beauté de l'univers seront tes passions. Te plonger dans le mystère des animaux, des plantes et des couleurs, interroger les forces occultes qui nous gouvernent.

Tu grandis en banlieue, loin des centres économiques et des lieux de culture. Tu vas dans une école dont la devise est *Liberté Égalité Fraternité* et tu sais déjà que c'est une escroquerie, par la violence présente partout, entre les professeurs et les élèves, entre les hommes et les femmes, entre les enfants.

Une seule personne semble y échapper : ton professeur de français.

Toujours calme et souriant, quoique autoritaire.

Son regard lumineux, comme s'il voyait une version

de toi que tu n'étais pas encore.

Une scène, en particulier, que tu n'oublieras jamais. Ce jour-là, son regard devient sombre et brûlant, son visage se déforme et tu ne le reconnais pas. Tout ça pour te convaincre d'apprendre le latin!

Bien sûr, tes parens et toi refuseront l'apprentissage de quelque chose d'aussi inutile que le latin, parce que vous ignorez que cet apprentissage est en réalité une porte ouverte sur les plus grandes écoles et les plus grandes carrières.

Mais tu te souviendras toujours de son étrange Colère, qui tenta de te rendre service.

Un soir, petix, tu vis l'événement fondateur qui va déterminer ta vie. Tu assistes à un ballet classique, et soudain, pendant *la Valse des fleurs*, tu disparais.

Ou plutôt, tu te vaporises, tu te fragmentes.

Les molécules en toi se reconfigurent et an autre toi-même te relègue à l'arrière-plan.

Tu n'es plus assis entre ta mère et ta sœur.

Tu es dans l'air, et tu assistes à ce moment en spectataire, au-dessus de ton corps sagement assis dans la rangée de sièges, comme si tu planais, flottant et imperceptible, à l'état spectral.

La musique t'emporte comme elle emporte ces fleurs. Et le bleu du ciel est si pur, si intense! Tu n'en as jamais vu de tel.

Pourtant, tu sais – comment? – que tu n'as pu en inventer la splendeur.

Soudain, un homme apparaît dans une pièce sombre, assis au piano.

« Tchaïkovsky. »

C'est la nuit.

La tête penchée,

Il écoute ce qui monte de son instrument. Cette musique qu'il crée, note après note, explorant chaque résonance, avant d'enfoncer une autre touche.

La Valse des fleurs.

Composer seulx dans la nuit,

Au piano,

Écouter les résonances

Qui sortent de ses mains

Et qui un jour,

Deviennent une fête pour tout le monde.

C'est cela que tu veux faire.

Retrouver cette paix. Faire renaître cette fête.

Ta vie se joue là, en cet instant précis, pour ton bonheur et ton malheur.

Plus tard, tu pourras changer de vie, tu en auras l'occasion.

Mais tu n'en changeras pour rien au monde.

Déjà, l'intensité décroît.

Tu redescends, tu te recomposes.

Tu voudrais résister, rester au milieu des fleurs, la tête levée vers ce ciel dont tu n'as pu inventer la splendeur.

Mais c'est fini.

Tu es revenu.

Seule demeure une sensation nouvelle.

Et tu vibres de sa vibration silencieuse, douce et impérieuse, qui s'infiltré dans la matière, la traverse et la transforme.

II

CHOISIR SES MOTS

*j'écris pour sauver les mots vrais
qu'ils gardent le regard clair
les mots qui sur la page
illumineront ceux*

qui nous viendront aux lèvres

AMINA SAÏD¹³

1998

13. SAÏD (1998), p. 14.

C'EST la rentrée. Je marche vers la Sorbonne, tentant de rester concentré sur mon cours, dans cet Espace où les publicités se disputent mon attention.

J'eusse aimé dérouler ma Pensée telle une feuille de ginkgo glissant au fil de l'eau, à l'image de la phrase française, qui passe de sujet à verbe, puis de verbe à complément, déployant à l'infini ses ramifications à partir de la tige unique de sa proposition principale, puis plongeant dans le delta de ses subordonnées, et finissant par courir librement sur les crêtes de leurs éventails.

Mais ici, ma Pensée s'éjecte et s'atomise sous la force centrifuge de milliards de diversions. Un bus me rase avec son avertissement « Bus sans voyageur » que je corrige aussitôt en *Bus sans voyageur* tout en reculant sur le trottoir.

Je reviens de vacances, que notre père adoptif et moi avons dû consacrer à la recherche d'une autre maison de retraite pour accueillir notre mère.

Atteinte de la maladie d'Alzheimer, celle-ci a commencé à frapper et à insulter le personnel. Elle erre dans les couloirs, reconnaissant de moins en moins le monde qui l'entoure. En pleine nuit, elle pénètre dans les chambres des autres résidents, les réveille, leur parle et les effraie. « À mots couverts », la direction nous a fait comprendre qu'elle n'était plus la bienvenue.

Digne-les-bains est une ville « reculée » de moyenne montagne – reculée pour qui, en fonction de quoi? Elle n'est desservie ni par une autoroute, ni par un train. Les Dignoiz se fréquentent toute leur vie. Als entrent ensemble à l'école primaire et, après une vie passée dans la même région, se retrouvent à la maison de retraite. Ma mère, venue de région parisienne voici quinze ans, n'a jamais été intégrée au sein de leurs groupes. Avant de devenir un embarras pour cette maison de retraite, elle était déjà une étrangère pour la ville où elle avait choisi de vivre. Tenue à distance par ses habitanz et n'ayant elle-même jamais réussi à avoir d'amiz, elle connaissait déjà l'isolement.

La maladie d'Alzheimer est définie comme une démence dont la forme la plus sévère conduit à une dépendance totale. Les personnes qui en sont atteintes connaissent une lente dégénérescence de l'ensemble de leurs fonctions, tout en ayant parfois Conscience de leur état.

L'une des fonctions atteintes est la mémoire.

Ma mère se souvient encore de son mari et de ses enfants, mais elle ne sait plus se laver, manger, lire, se retenir d'uriner ou de déféquer. Elle a atteint le stade de la dépendance ultime, qu'aggrave une aphasie, trouble neurologique qui se traduit par la perte de l'usage des Mots.

Mais ces Mots, les a-t-elle jamais eus?

Elle racontait s'être mariée à son premier mari (notre père biologique) pour échapper à sa famille maltraitante. Elle restait vague sur la violence qu'elle avait subie. Al en ressortait qu'elle n'avait pas été aimée, ou pas suffisamment, ou pas comme elle l'aurait souhaité.

Devenue femme au foyer, elle me poussa toujours instamment à faire de « hautes études ». Peut-être croyait-elle, comme les anciennes générations, que faire des études m'offrirait un avenir meilleur? Mais malgré tous mes diplômes, je finis toutes mes journées exténuæ, tremblanx, affolæ, sans avoir jamais fini le travail attendu pour le lendemain. Ai-je vraiment gagné quelque chose?

Trouver les Mots qui désignaient son état de femme pauvre, sans alliæs et sans éducation dans la France des années soixante, où la hiérarchie entre les sexes était inscrite en toutes lettres dans la loi¹⁴, l'eût peut-être amenée à découvrir que son mal-être n'était pas dû à des « états d'âme », ni à des « fluctuations d'humeur », encore moins à une « hystérie » comme les femmes se l'entendent encore reprocher, mais à un système socio-politique organisant l'appropriation du travail sexuel,

14. Le droit de travailler, de gérer ses biens, d'ouvrir un compte en banque sans demander l'autorisation du mari ne date que de 1965 dans le droit français.

productif et reproductif des femmes, et portant le nom de *patriarcat*¹⁵.

Si elle avait eu ces Mots-là, peut-être eût-elle échappé à la mélancolie qui la faisait hausser les épaules lorsque, enfant, je cherchais à l'aider. Maman, pourquoi tu pleures?

Peut-être parce que notre père biologique l'obligeait à regarder des films pornographiques pour apprendre le « devoir conjugal »? Dans les Mots aussi, le *Male Gaze*¹⁶, ou point de vue masculin sexualisant les femmes, n'offre que le recto de la feuille où se trouve écrite la réalité de l'histoire. « Devoir *conjugal*, femme de *réconfort*, quartier des *plaisirs* »... pour qui?

Dans l'établissement où notre mère est placée, notre père adoptif a appris à ne pas compter sur les autres pour la changer. Dans les couloirs vides, les rares soignanz qui nous aperçoivent pressent le pas. Leur excuse récurrente – « on n'est pas assez nombreux » – éteint nos protestations.

Pour apprendre, j'observe notre père couper ses ongles, démonter et nettoyer ses appareils auditifs, la

15. Nous renvoyons aux travaux de CHRISTINE DELPHY dans *L'Ennemi principal*, paru d'abord sous forme d'article en novembre 1970 dans la revue *Partisan*, puis en 1997 sous le titre *L'Ennemi principal. Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, t. I. Consulter également GUILLAUMIN (2016 [1992]). Sur le travail sexuel des femmes, consulter TABET (1987), p. 1-53.

16. MULVEY (1975), p. 6-18.

nettoyer et changer ses couches, lui passer de la crème sur ses parties intimes.

La solution qui eût consisté à s'occuper de notre mère à tour de rôle dans la fratrie, et à vivre touz ensemble, notre famille n'a pas su la mettre en œuvre. Plus que la reconfiguration totale de nos vies, elle eût exigé un amour et une entente que nos relations n'ont pas permis de développer.

Elle eût aussi exigé que nous eussions Conscience de notre idéologie capitaliste qui, en plaçant tout rapport à l'autre dans un rapport d'exploitation, sabote ces relations. Durant les repas de famille auxquels j'assistais avant de m'épargner cette épreuve inutile, la Pensée dominante glorifiait le combat. Comme GEORGE LAKOFF et MARK JOHNSON l'ont montré, on « démolit » une argumentation, on « vise » des points faibles, on « défend » une position. Les Mots influencent et structurent « notre manière de percevoir, de penser et de faire ¹⁷ ». Et nous n'avions pas Conscience qu'on se servait de ces Mots au moins autant qu'ils se servaient de nous.

Pour certains, s'occuper de notre mère est une corvée. Pour moi, c'est un apprentissage éprouvant, mais qui m'apprend la distance. Avec les apparences, la

17. Sur la figure de style et le processus cognitif que constitue la métaphore conceptuelle de la guerre, consulter LAKOFF ET JOHNSON (1985 [1980]), p. 14.

performance, la jeunesse. Il développe une douceur et une tendresse que je n'avais encore jamais eues pour le monde, y compris pour moi. J'ai même fini par comprendre que cet apprentissage prenait soin de ma mère autant qu'il prenait soin de moi.

Que faire entre les heures inoccupées par la toilette et les repas, si ce n'est parler du Temps, s'enthousiasmer pour le gâteau du goûter, complimenter la mise de ces personnes enfermées, et qui nous fixent sans sourire?

J'improvise avec des cahiers, des dessins, des feutres. Cette année, j'ai tracé les chiffres de 1 à 10, persuadé de pouvoir entraîner ma mère à réécrire et à s'exercer au calcul.

Elle a seulement tracé un petit trait en tremblant.

Elle s'agace vite de ces exercices. L'adulte en elle trépigne. Elle se lève, m'agrippe et cherche à m'entraîner ailleurs.

Mais où?

Dans la salle à manger collective où la télévision reste allumée toute la journée, nous passons des heures qui me paraissent des années. Avec notre père adoptif, nous tentons de discuter et de plaisanter avec les autres, mais les discussions s'éteignent aussi vite qu'elles ont commencé. Personne n'a envie d'être là, dans ce décor d'hôpital où les corps et les esprits s'effondrent, sans que l'on n'y puisse rien. Mes sentiments d'écœurement, d'absurdité et d'impuissance me font compter chaque

minute qui passe et, lorsque je sors enfin de ce lieu, une créature en moi aspire à pleins poumons.

Mais je ne peux échapper à la métamorphose que m'impose cet environnement. Moi aussi, je respire ces produits toxiques que les personnes qui travaillent dans les hôpitaux absorbent toute la journée. J'aspire le même air, je digère les mêmes madeleines que l'on y sert pour le goûter. Je surprends ce même regard dépouillé de toute illusion dans mon miroir, ces mêmes rides d'amertume autour de ma bouche, ces mêmes yeux tristes que je refuse, et que je me suis forcé à faire sourire artificiellement pendant quelque Temps, avant d'abandonner, faute d'attention et d'énergie.

Ma mère tâte ce qui se trouve à sa portée, s'étonne des matières qu'elle rencontre, rit de ses doutes sur l'identité ou la réalité des choses. Elle veut verser de l'eau sur notre sac, mais manipule les verres sans prendre garde au liquide qui s'y trouve. En parlant de manière inintelligible – pour nous – elle nous montre beaucoup de choses : sa tête (sa Pensée, sa mémoire, elle-même?), nos visages, notre torse, le sol, l'horizon, quelque chose dans l'Espace que nous ne voyons pas. Pour elle, tout est devenu signe.

Ne sachant parfois plus ouvrir ni reconnaître les portes, elle tâte les murs, comme à la recherche d'une issue ou d'une poignée. Toujours, elle cherche à s'enfuir, mais par des sorties improbables à travers lesquelles nos

corps et nos esprits massifs, opaques et rationnels ne parviennent pas à se dissoudre : trous de serrure, rigoles de caniveau, noyaux d'écorce.

Malgré ses Mots qui nous sont incompréhensibles, son propos suit un déroulé, possède une chronologie, raconte une histoire.

« Teufeuleuleu lalalalaaaaaaaa a ? »

Quand soudain une fulgurance :

« Je vais m'en aller et puis j'irai, euh, euh, euh... »

Notre stupéfaction, nos applaudissements. Vas-y!

Rires, grands gestes panoramiques :

« Chez qui voudra ! »

On essaie de reprendre au même endroit : chez qui as-tu envie d'aller? Suivie de cette question stupide et pulsionnelle, dont nous ne connaissons que trop la réponse : « tu n'es pas bien, ici? », puisque, d'après les soignanz, tout se passe toujours bien.

Alors, son regard anxieux, sa langue inconnue qui revient et nous éloigne à nouveau.

Est-ce que, pour elle aussi, les Mots sont des bulles de savon multicolores qui finissent par exploser, ne nous laissant pas le Temps d'identifier la silhouette qui se déforme à côté d'une fenêtre?

Durant les longs après-midi caniculaires que nous passons dans sa chambre, un ventilateur ronronne en remuant l'air épais. Les couloirs s'allongent, déserts. Tout s'est figé.

Dans la chambre, notre père adoptif et moi nous assoupissons, lui dans l'un des sièges, moi assis aux pieds du fauteuil où nous l'avons installée, ma tête reposant sur son genou. La digestion, la chaleur, l'effort pour communiquer ont eu raison de nous. Le Temps passe, tandis que nous restons ainsi en Silence.

La main de ma mère se pose sur ma tête, remue dans mes cheveux, comme pour s'assurer que je suis bien là. Ou bien, par petites tapes légères, elle cherche à me rassurer. Et de ces vacances, je ne sais si je reviens plus grand ou plus petit.

Écrire, c'est apprendre à choisir ses Mots.

Un Mot est un signe comme les autres, c'est-à-dire un support qui sert à désigner autre chose que lui-même. Le Mot est censé s'effacer au profit de l'idée qu'il doit transmettre. C'est un vecteur, une plateforme qui traverse l'Espace et le Temps, un mode de transport qui nous permet de nous affranchir de leurs frontières, et dont la mission est de rendre compréhensibles les différentes expériences du monde :

« [Le symbole linguistique] rend l'expérience intérieure d'un sujet accessible à un autre ¹⁸. »

18. BENVENISTE (2014 [1966]), p. 28.

La relation entre un Mot et son sens est due à une convention tacite entre membres d'une même culture. Ce n'est pas le résultat d'une décision magique ni individuelle, mais d'un accord conclu par d'autres que soi, parce que son association entre forme et sens a été satisfaisante à un moment donné. Un Mot est aussi une création individuelle. Un jour, un individu invente un Mot, et ce Mot est repris par la masse des sujets parlants. Chaque génération apprend à parler, à écrire et à lire comme son maître la lui enseigne, c'est-à-dire sans en débattre.

Ma mère, elle, a perdu bien plus que des Mots. Elle a perdu sa capacité à être un sujet. Les soignanz la déplacent et la manipulent sans que les informations qu'elle souhaite leur communiquer ne les atteigne, car ces informations leur sont indéchiffrables. On ne peut que deviner les moments où elle a froid, où elle a mal, donc on peut difficilement les prévenir ou les guérir. C'est pourquoi, peut-être, elle finit par se mettre en Colère, et par frapper les gens autour d'elle : pour transmettre.

Mais de cela aussi, comment en être sûrx ?

Avec sa langue étrange, unique et propre à elle, faite de sons indéchiffrables, d'expressions, de caresses et de pressions, et peut-être même d'autres signes que je n'ai pas encore réussi à identifier, ma mère parvient tout de même à participer aux conversations.

Celles-ci sont devenues un art étrange où la vitesse de déplacement, la qualité d'une pression de main, l'à-propos d'une caresse comptent autant, si ce n'est davantage, que les Mots.

C'est une danse.

Peu à peu, je parviens moi-même à pratiquer cet art, entre l'expression corporelle et la divination, et dont les règles de grammaire restent à inventer ou à découvrir. La personne que j'étais avant sa maladie en fut longtemps bouleversée. Ces conversations qui n'en étaient pas ressemblaient trop à celles qui se pratiquaient au sein de notre famille, entre personnes qui se parlent mais qui ne s'écoutent pas, et qui ne veulent surtout pas trop approfondir, en raison de multiples craintes : créer un malaise, déterrer un sujet qui fâche, rompre des équilibres fragiles.

Rester en surface, à tout prix, c'est ce que j'avais toujours combattu en devenant écrivain pour, au contraire, trouver ce qui était noyé et caché, nager le plus profondément possible, et remonter avec mes découvertes, quelles qu'elles fussent, pour en partager la connaissance.

Désormais, le caractère organique des signes, tous les signes, est devenu une évidence. Nous devons les incarner, mon père adoptif, ma mère et moi, pour pouvoir nous comprendre : par nos grimaces, nos Rires et nos gestes, nous devenons le langage, nous inventons

une nouvelle façon de susciter des images, des paysages, un amour. Notre tissu vivant se déforme, se transforme et se métamorphose pour nous faire muter, voyager en des Temps et des Espaces que nous n'avions pas prévu d'explorer.

Je ne voudrais pas enjoliver ces conversations. Ma mère épuise son entourage par une parole incessante qui, dans notre réalité, ne veut rien dire et ne mène nulle part. Dès lors qu'une chose est absente ou abstraite, ne pouvant être désignée du doigt, l'incompréhension s'installe. Son oubli de notre langue nous laisse dans l'impuissance pour lui rappeler les bons moments du passé, la rassurer sur le présent, lui donner l'envie de l'avenir.

Mais si notre monde lui est interdit, le sien nous l'est tout autant. Et nous ne menons pas un dialogue, mais deux, peut-être davantage, mais où toujours, une certaine logique persiste. Ainsi, lorsque je lui désigne une soignante en blouse blanche au bout du couloir, elle nous interroge dans un gargouillis où je crois déchiffrer : « Habitent loin ? »

Si je nomme cette soignante par son pronom – « elle » – elle se montre du doigt : « Elle ? »

Et si j'exprime mon impatience – mais enfin, la dame, là, tu vois bien ! – elle acquiesce pour me faire plaisir.

Car al y a plus important que les Mots.

Étant donné qu'enseigner à la Sorbonne ne me rapporte pas de quoi vivre, j'ai un autre travail : la traduction de films et de séries américains.

Cet emploi comporte une étape de vérification avec la clientèle, avant que le texte des dialogues ne soit enregistré pour réaliser le doublage en français par des comédiens. Lors de cette vérification, certaines des phrases proposées par ma traduction « sonnent » moins bien que d'autres, c'est-à-dire qu'elles ne ressemblent pas aux phrases françaises que l'on entend d'habitude. C'est le moment que choisit ma clientèle pour se tourner vers moi et me demander : « Qu'est-ce qu'on dit ? » Au sens de : « Qu'est-ce qu'on dit, habituellement, dans ce contexte-là ? »

Or, poser cette question, c'est poser une question qui n'a pas de réponse. Car notre perception de ce que disent les autres dépend de multiples contraintes qui limitent cette perception, et rendent notre Conscience de sujet parlant totalement dérisoire. La réponse la plus honnête à la question « qu'est-ce qu'on dit ? » serait de répondre : ce qu'on dit, c'est ce que je perçois de la façon de parler de millions de francophones, c'est-à-dire pas grand-chose. La seule façon de m'en sortir est alors de démontrer l'aporie d'une telle question, en répondant par une autre question, non moins délicate : « Qui ça, on ? » Autant te dire que je n'ai pas beaucoup de clienz en traduction.

On est le Mot français hérité du Mot latin *homo* au cas nominatif (le même Mot au cas accusatif, *hominem*, a donné « homme ¹⁹ »). En grammaire, *on* le range dans les « pronoms indéfinis », parce qu'il désigne un groupe de sujets indéterminés, correspondant plus ou moins au plus grand nombre, et à personne en particulier.

Or, ce *on* ne désigne pas n'importe qui, puisqu'il est accordé au Genre masculin. *On* désigne, en réalité, l'exemplaire le plus représentatif de l'humanité, celui que l'histoire a privilégié chaque fois qu'il a fallu parler de manière indéfinie. Ce « meilleur exemplaire » représentatif de la catégorie des créatures humaines – ou « prototype » en sciences cognitives – c'est un homme blanc aux cheveux clairs et ondulés. Depuis le XV^e siècle, il incarne les proportions parfaites du Genre humain selon Vitruve illustrées par Leonard de Vinci. Ce symbole a traversé les siècles jusqu'à nous, et c'est le même homme qui, cinq siècles plus tard, a été gravé sur une plaque envoyée dans l'Espace par la NASA en 1972 à bord du vaisseau *Voyager*, pour communiquer avec d'éventuels extraterrestres. Il fait un signe de la main, tandis que la femme à ses côtés est représentée les bras ballants, et que son organe génital est masqué pour des questions de bonnes mœurs, contrairement à celui de son compagnon.

19. ALAIN REY (2010), p. 7018.

Ma clientèle commet donc une erreur en croyant que ce *on* est désincarné, puisque tout Mot, toute Pensée et toute représentation se réfèrent à une histoire, un Temps et un lieu particulièrs. Croire sa Pensée universelle, indépendante de toutes conditions de Temps et de lieu, débouche nécessairement sur l'ethnocentrisme, ce travers qui nous fait croire à l'exemplarité de notre propre Pensée. Nous prenons alors notre culture comme un idéal à atteindre pour les autres cultures, lesquelles ne seraient que des ébauches de cet idéal.

L'autodafé du 12 juillet 1562 au cours duquel l'évêque Diego de Landa fit détruire la quasi-intégralité des vestiges de la civilisation Maya en est un exemple. La *Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen* de 1789, qui créa un suffrage « universel » sans accorder le droit de vote aux femmes en est un autre; de même, la décision des présidents français d'irradier les populations et les écosystèmes d'Algérie et de Polynésie au cours d'essais nucléaires entre 1960 et 1996.

Ce *on* censé représenter tout le monde est en réalité une norme qui traverse le Temps, intacte, grâce à ce Mot qui la protège, et la fait passer pour universelle. C'est à partir d'elle que l'Académie française, l'instance officielle chargée par le cardinal DE RICHELIEU de

« donner des règles certaines à notre langue ²⁰ » déclare des énoncés recevables ou non recevables : « On dit / On ne dit pas » qu'elle a corrigé depuis en « Dire / Ne pas dire ²¹ ».

Pour stopper le voyage ininterrompu de cette norme, et sous l'effet de l'inclusivité, les Mots et les phrases se fractionnent et se métamorphosent : *oublié-e-s*, *oublié/es*, *oubliéEs*, *oubliæs...*

Les autaires de ces nouveaux signes viennent de partout : groupes ou individus, identifiaes ou anonymes, personnalités, institutions ²². Als ont tous les profils et semblent insaisissables, car la plupart ne se connaissent pas. Sous leur influence, les énoncés deviennent de plus en plus longs :

« un handicapé »

« une personne handicapée »

« une personne en situation de handicap »

« une personne de la diversité fonctionnelle »

Ces tournures remplacent le souci d'économie linguistique – dire le plus de choses avec le moins d'unités possibles ²³ – par le souci du respect de la personne nommée. Car en disant « un handicapé », nous réduisons une entité (une personne) à une qualité (être

20. Voir ses statuts datant du 22 février 1635 sur www.academie-francaise.fr/linstitution/statuts-et-reglements

21. www.academie-francaise.fr/faineant-prononce-fai-gnan

22. ALPHERATZ (2018), *op. cit.*

23. MARTINET (1955) citant PAUL PASSY.

handicapée). Cette opération est un premier pas vers la généralisation abusive.

L'adjectif décrit, tandis que le substantif invente une catégorie qu'il fait passer pour pré-existante au langage, quand elle n'est qu'une invention et une simplification produites par un Mot, cherchant à exprimer la réalité de l'univers par un raccourci. « Les handicapés », « les jeunes », « les vieux », ça n'existe pas. Seuls existent des individus parfois très différents et possédant une unique caractéristique en commun.

Certains voient dans « personne en situation de handicap » un euphémisme, cette figure de style qui consiste à déguiser des idées « désagréables, odieuses ou tristes » par des Mots exprimant des idées « plus agréables, moins choquantes ou plus honnêtes » dit DU MARSAIS ²⁴. Le Mot de grec ancien *euphêmein*, « dire des paroles de bon augure » signifie « éviter des paroles de mauvais augure ²⁵ ».

C'est en partie vrai. Les tenants de l'inclusivité préfèrent éviter de parler crûment, par respect pour la personne dont ils parlent, et préfèrent puiser leur vocabulaire dans celui qui est mis au point par les personnes concernées.

24. CHESNEAU DU MARSAIS (1757 [1730]), p. 173.

25. s.v. « Euphémisme », www.cnrtl.fr/definition/euphemisme.

Non que cela se fasse sans débats : existe-t-il un Mot parfait ? Les Mots mis au point résolvent des problèmes, mais en posent toujours de nouveaux.

Pour les tenanz du français standard²⁶, par opposition au français inclusif, la blessure que causent les Mots n'est pas censée impacter les processus éducatifs et sociaux²⁷. Als ne voient pas la violence symbolique que le signe véhicule et préserve d'ère en ère et de monde en monde, comme un vaisseau spatial. Mais pour les personnes concernées par le handicap, ainsi que pour les professionnæls dont c'est le domaine de spécialisation, les Mots sont un programme politique ; ils font partie du progrès²⁸. Al s'agit, non d'euphémiser et de faire disparaître, mais au contraire de rendre visible une réalité, en plus de mettre en cohérence forme et sens, Pensée et action.

Une langue inclusive est une variété qui se distingue d'une langue standard par des procédés langagiers évitant de reproduire des hiérarchies symboliques et sociales associées à des éléments morphosyntaxiques et

26. Français prescrit par les grammaires scolaires, par opposition au français inclusif, variété fondée sur le rejet d'une hiérarchie entre les représentations sociales ou symboliques associées aux genres grammaticaux. ALPHERATZ (2018), *op. cit.*, p. 50.

27. Nous y reviendrons dans le chap. « Lasser la Peur ».

28. Voir notamment la création de l'expression « enfants autrement capables » pour remplacer des « enfants handicapés » à partir des réflexions de SERGE EBERSOLD (2006), p. 37-39.

fondées sur différents critères de discrimination (sexe, Genre, âge, mobilité, origine géographique, orientation sexuelle, fonctionnement neurologique, classe socio-professionnelle, etc.)²⁹. Les tenants de l'inclusivité cherchent à éviter les raccourcis, les réductions et les généralités en mettant l'accent sur le respect de la personne, condition nécessaire à un débat constructif. Car quiconque est victime de raccourci, de réduction ou de généralité ne souhaite plus débattre, mais se défendre.

Prendre les Mots qui expriment cette Pensée politique qu'est l'inclusivité permet également d'en tester les limites et de les améliorer. En ce début de XXI^e siècle, cette pratique est ingrate. Elle expose à la violence, au ridicule. Perdre des postes d'enseignement parce que mon identité de Genre n'est pas conforme à la norme binaire ajoute toujours une nouvelle fêlure, qui fragilise et ouvre à l'amertume. Mais, pour savoir si ces Mots fonctionnent, leur pratique est nécessaire.

Quand mon interlocutaire me confie sa frilosité à expérimenter de nouveaux Mots, cela me rappelle l'adage que nous répétait notre professeure de danse, quand nous réussissions plusieurs tours, mais qui tous, partaient de travers, en nous faisant flageoler sur nos pattes fragiles de flamands roses : « Mieux vaut rater juste que réussir faux. »

29. ALPHERATZ (2019), p. 55.

Pendant longtemps, je n'ai pas compris ce qu'elle voulait dire. C'est en explorant l'univers du langage, tantôt arbitraire, tantôt motivé, à la fois mouvant et pétrifié, héritage autant qu'expérience, que j'ai fini par comprendre : lorsqu'on perpétue un langage qui nous contredit, on obtient peut-être quelque succès, mais ce dernier ne nous apporte rien de véritablement précieux. Tandis qu'en osant se tromper, en explorant des voies jamais explorées, en réalité on ne rate rien. On construit.



PAR le jardin, on accède directement à la montagne. On vogue jusqu'au bloc de roche taillé en forme de visage, et qui veille à la porte des gorges. Il porte un nom provençal.

« Lou gardian. »

Sous son regard sévère qui semble nous suivre des yeux, on pénètre entre ces montagnes formidables, où serpente le flux translucide. Des libellules bleu électrique, aux ailes de velours bleu marine, presque noir, nous rejoignent aussitôt pour nous escorter au ras de la rivière.

On a peine à y croire en voyant ces monts verdoyants, mais autrefois, ils constituaient le fond des océans, dont témoignent les fossiles marins que l'on trouve sous les mousses, les écorces et les champignons.

Le caractère fantastique du redressement de ces parois gigantesques, qui gisaient autrefois à l'horizontale, ne laisse pas notre imagination. Aujourd'hui tapissés de hêtres, de sapins et de chênes, ces colosses de pierre ont laissé la vie de la surface les amadouer, abritant les mêmes fleurs sauvages qui parsèment le jardin : silènes, jubarbes, lilas, muscari.

Tu t'inspireras de leur mosaïque de couleurs pour tes tableaux, essayant inlassablement, indéfiniment de les déposer sur la toile.

« Ces croûtes. »

Je suis tombé l'autre jour sur une photo de toi, en caban de marin, posant devant la seule et unique galerie qui t'exposa jamais, et où tu n'as rien vendu. Al émane de ton visage une expression de paix et de sincérité que je ne t'ai jamais connue, empreinte de plaisir et de modestie. Tu as troqué ton regard sournois et amer de soumix pour celui, humble et direct, des gens qui n'ont plus rien à prouver. Et devant cette photo, j'ai eu l'impression d'être complètement passé à côté de toi.

En me tenant à un rocher, je nous immobilise pour que tu puisses sauter sur la rive. Un pic vert arrête de tambouriner, invisible parmi les arbres. Quand je pense que tu ne sais même pas conjuguer le présent de l'indicatif, le plus simple de nos Temps!

Et ce reproche n'est-il pas savoureux, venant de quelqu'un qui ne sait pas fléchir?

Lorsque nous tombons sur des myosotis, tu t'arrêtes et tu marques comme à chaque fois, car tu sais que je vais m'éclairer. C'est vrai, je ne me lasse pas de cette minuscule et humble vivace.

C'est surtout sa couleur gorgée d'eau et de lumière qui me fascine, son pouvoir qui fait craquer mon écorce, par sa fusion des champs de lavande et des crépuscules mauves, où ondulent des montagnes noires.

Cette couleur, tu la nommerais mieux que moi. J'ai retrouvé des notes prises de ta main dans ton bureau. Les Mots que tu utilisais m'ont instantanément ramenés en poésie : *outrémer, alizarine, titane, cobalt, ombre brûlée*.

Tu insistes pour que je te raconte la légende du myosotis, symbole de la mémoire.

Al était une fois un chevalier en armure qui se promenait avec sa dame, sur la rive d'un fleuve. Comme touz les amanz, als ne souhaitaient que passer le plus de Temps ensemble et devisaient inlassablement, autour d'un bouquet de myosotis. Mais voilà que le chevalier trébucha et plongea dans le fleuve. Malgré les efforts déployés par sa compagne, il mourut noyé, emporté par le poids de son armure. Il n'eut que le Temps de lancer une fleur de myosotis : « Ne m'oubliez pas ! »

« Faut être conx quand même ! »

Ou très amoureux.

Parfois, nous nous figeons. Plus un bruit, plus un Mouvement. Le vent même semble suspendu dans l'attente.

« Lu maître? »

Al est là, quelque part. À l'affût.

Mais nous l'avons toujours semæ. Øn fuit sa voix qui tonne, en montant toujours plus haut, par des voies qu'al ne pourra pas prendre.

Au bout des falaises qui nous arrêtent, tu regardes l'horizon, et moi je te regarde.

Je ne me lasse pas de ton étrangeté.

Tu n'es pas soumis à l'irréversibilité du flux. Tu peux défaire ce qui a été fait, nos limites ne te concernent pas. Et ta seule constante est le L, la liquide, sur laquelle nous glissons en paix.

Alors,

Fluide est notre voyage à travers la montagne.

Fluides sont les cloisons que nous traversons.

Et rien n'est plus beau que d'être ensemble, heureux et libres, parmi les pages du livre de la terre.

III

SERVIR SA PENSÉE

On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter.

GASTON BACHELARD³⁰

1938

30. BACHELARD (1938), p. 14.

J E n'ai reçu aucune formation pour enseigner.
J'apprends « sur le tas », en m'inspirant de mes
maîtres, et mes élèves sont mes cobayes.
« Fermez les yeux. »
Als sont surpriz et hésitent.
J'insiste.

Respire
Observe
Ce flux de Mots

Émotions
Souvenirs
Chansons

Calme ou chaos
Accueille ce qui advient
Car c'est ce que tu es

La plupart suit ma voix, les yeux fermés. Quelques-
ans s'observent pour vérifier que ce n'est pas une blague.
Certains pouffent. D'autres sont déjà avec moi.

Suis ta respiration
Depuis le moment où tu inspires
Jusqu'au moment où tu expires

SERVIR SA PENSÉE

Par les voûtes et par l'écho
Mesure notre courte vue
En ces forêts invisibles

Où se déploient
Valeurs, vitesses, volumes
Incommensurables

L'année dernière, mes élèves étaient dissipés, bruyants. Cette année, j'expérimente cinq minutes de méditation au début de chaque cours. Cette pratique ramène la rupture, le Silence, le respect élémentaires, sans lesquels notre Pensée ne peut se déployer.

Mesure
Avec pour seuls outils
Le Mot et le sens

Pour observer
Décrire
Puis enfin
Juger

Qu'à l'agitation débridée
Succèdent les conditions favorables
À cette élaboration

Parmi mes élèves, beaucoup font aussi des nuits blanches. Je découvre la même Pensée que la mienne, en décomposition. Les parasites y prolifèrent et la harcèlent de leurs interruptions, diversions, notifications. Elle ne déroule plus qu'une floraison grignotée par leurs essaims voraces et leurs nuages de spores tueurs. Sa fresque en charpie, plus personne n'en comprend le récit.

Als n'ont pas le Temps de lire, feuilletent les livres à toute vitesse, cherchant ce qu'als en connaissent déjà pour ne prendre que ce qui les intéresse, ne s'autorisant pas le voyage dans l'inconnu qu'est la découverte d'une Pensée, d'un univers, durant le Temps lent de la lecture d'un livre, ne se laissant pas transformer.

Als aussi accomplissent toutes leurs obligations dans le désordre, repoussent les urgences à demain et s'enfuient dans un sommeil zébré de fulgurances, lesquelles éclairent toute leur vie pour disparaître aussitôt, avalées par la gueule béante du prochain cargo de tâches à accomplir.

Nous travaillons entre deux corvées, dans les transports, tard dans la nuit. Nos entrevues privées en visio me le confirment, lorsque je tente de prendre des nouvelles des multi-récidivistes de l'absence et de la maladie, et que je les découvre avec un bébé sur les genoux, le volume ambiant couvrant leur voix, leur attention sans cesse attirée en dehors du cadre.

La plupart ont leur téléphone à la main en arrivant dans la salle de classe, et la première chose qu'ils font en repartant est de le rallumer.

Jusqu'à présent, la lecture était linéaire, elle allait successivement d'un point A à un point B en suivant la ligne de la phrase, que celle-ci soit horizontale ou verticale, suivant le système d'écriture propre à chaque langue. Mais désormais – du moins sur les supports numériques – la lecture est centrifuge. Les hyperliens³¹ nous sortent de notre lecture linéaire et nous en font perdre le fil. Nous voilà errant sur internet, cliquant d'hyperlien en hyperlien jusqu'au moment où nous ne savons plus où nous sommes, ni ce que nous faisons là.

Une Volonté remplace la nôtre.

Cette conduite hypnotique, mise en place par la structure textuelle digitale et la neuroéconomie³² remplace nos décisions personnelles par des décisions conçues loin de notre cerveau, au sein d'entreprises privées, pour servir leurs intérêts.

Je me forme à l'enseignement au hasard, assistant aux soutenances de thèses ou aux cours dirigés par mes maîtres, traversant la Sorbonne en tous sens et

31. Moyens d'accès direct à des informations concernant des Mots.

32. Économie fondée sur les découvertes des neurosciences et la manipulation de nos systèmes cognitifs et émotionnels.

découvrant les messages rageurs de mes collègues chargés d'enseignement :

CETTE ANNÉE,
TA PROF NE TE RENDRA TES NOTES
QUE QUAND ELLE SERA PAYÉE :
DANS UN AN.

L'ÉLÈVE PAIE POUR ÉTUDIER
LE PROF PAIE POUR TRAVAILLER

DIX ANS D'ÉTUDES POUR
TRAVAILLER GRATUITEMENT :
CHERCHEZ L'ERREUR.

Étrange contrariété mêlée de honte que je ressens chaque fois que je pousse une porte où se hérisse l'un de ces messages. Je finis par comprendre que, si je me prête au système d'exploitation qui consiste à nous faire payer pour travailler, c'est en raison de mon attachement au prestige, et que ces messages nuisent à celui-ci.

« Prestige : attrait particulier de ce qui impose le respect ou l'admiration. ³³ »

Ne l'ai-je pas clamé à qui voulait l'entendre que j'enseignais à la Sorbonne? Mais pour quelle raison, déjà? Ah oui! C'est une revanche de pauvre. Les parenz

33. s.v. « Prestige » dans le Dictionnaire Le Robert en ligne, dictionnaire.lerobert.com/definition/prestige.

ruinées à cause de la guerre, l'enfance en cité, des décennies à des postes de subalterne (caissier, baby-sitter, aide-ménagère, secrétaire). Mais surtout la honte, l'absence de joie et l'isolement qui émanaient de mes parents. Aujourd'hui, me voici à la place du Maître, Détentaire de la Craie dans le Temple du Savoir, membre de la lignée des Grands Mages depuis 1253!

Ces deux petites heures de cours qui me permettent de me réclamer de la Sorbonne ne m'offrent, en réalité, que du rêve. Ou plutôt une histoire, un discours identitaire valorisant que je peux raconter, et qui me guérit du poids et des non-dits de l'enfance. Des signes, et leur pouvoir : fabriquer le rêve d'appartenir à une famille connue et puissante, entretenir l'illusion d'appartenir à une lignée dont je peux enfin me réclamer sans honte, moi l'enfant qui ne connaissait personne dans la cour d'honneur le premier jour de la rentrée. Enseigner ici me tient en hypnose, sous l'emprise de ce Mot fabuleux et mondialement connu, où la perfection du cercle est par deux fois tracé :

SORBONNE

Mais ce plaisir que je ressens au prestige me maintient dans la même bulle, lorsque je savoure l'effet de ce Mot sur les autres, la séduction craintive dont il les entoure comme un serpent vapoureux, en particulier lorsque mes interlocuteurs ignorent tout des coulisses du pouvoir.

Les grandes figures politiques de notre culture ne sont-elles pas principalement des chefs de guerre? Ces Clovis, Charlemagne, Napoléon, Charles de Gaulle et – comment ne pas le nommer? – Richelieu, élève puis proviseur à la Sorbonne, fondateur de l'Académie française, et dont nous côtoyons chaque jour le tombeau dans la chapelle de l'université? Cette prépondérance de la guerre et ses multiples représentations, comme tous les signes, ont fini par me pénétrer. Ils ont fondu à travers mes muqueuses et y libèrent leurs substances, quotidiennement, jusque dans le centre galactique où mes émotions, mes goûts et mes croyances se décident, y forgeant cette aliénation au profit du prestige. La figure du cardinal de Richelieu ne fait pas que m'inspirer son goût pour la domination, elle m'habite. Drapé dans sa longue robe de velours incarnat, le fantôme du grand homme déambule autant dans les galeries de la Sorbonne que dans les canaux de mon système nerveux.

Ma collègue chargée d'enseignement IRÈNE PEREIRA, qui cherche à obtenir un poste depuis huit ans, me tire de mon envoûtement avec son séminaire sur les pédagogies critiques. L'avertissement qu'elle met en tête de tous ses travaux achève de souffler sur les paillettes que ce poste à la Sorbonne m'a mis plein les yeux :

Les recherches présentées dans ce carnet sont réalisées sur leur temps personnel par des personnes

sans poste d'enseignants-chercheurs statutaires. Ce message vise à visibiliser le manque de postes dans la recherche.³⁴

Beaucoup de chargés d'enseignement finissent par renoncer à l'enseignement et la recherche, et ne deviennent jamais maîtres de conférences. D'abord, à cause de l'épuisement de toutes ces années passées à courir après l'argent. Mais aussi parce que le nombre de postes se réduit à mesure que le nombre d'étudiants augmente.

Comment s'étonner que le maître se désengage de la recherche et de l'enseignement supérieur? Les arts et les sciences en sont la plus vive critique.



JE suis de parole, tu es de silence. Mais tu n'as pas besoin de parler. Quand je pose ma tête contre toi et qu'au bout d'un moment une secousse traverse ton corps, je sais que je dois dégager.

Alors,

J'oublie mes mains et j'essaie de reproduire ce que tu fais.

Je me mets à ta hauteur et je te regarde dans les yeux.

34. IRÈNE PEREIRA, « Propositions concrètes relativement au manque de postes dans la recherche », *Academia*, DOI : 10.58079/ais9

Je gémis, hulule et croasse avec toi.

J'intercale des regards et des pressions de main pendant que tu reprends ta respiration, et nos ronronnements se répondent, en longueur et en intensité.

Doux quand tu t'endors.

Impérieux quand tu as Faim.

J'imites tes gestes que je ne comprends pas, qui frottent, palpent, tâtonnent et cherchent quelque chose ou quelqu'un dans l'Espace.

Je me déplace à ta façon, en marchant à petits pas, rejoignant tes parçails qui vont et viennent dans le couloir en cherchant une issue, et qui finissent par rester là, amassés sous la fenêtre.

Je suis lu seulx d'entre vous à savoir comment l'ouvrir.

Lu maître me regarde, consterné, devenir à ton image.

Mais j'insiste. Je sais que tu es autre chose que ce qu'al en dit. Je connais tes pouvoirs.

Le pouvoir de ne plus mal juger.

Le pouvoir de ne plus blesser.

Le pouvoir d'invisibilité, qui te permet de me rejoindre avec les clocharz qu'on enjambe et les migrantes qui se vendent, avec les étudiantx « en décrochage scolaire » et les professeurs du secondaire à qui on demande de « ne pas faire de vagues », touz ciaux qui passent sous les radars, n'entrent pas dans les

statistiques à cause des cases qu'als ne peuvent cocher et qui ne font aucune ombre à la Ville Lumière.

Je ne puis que t'emmener loin, très loin d'ici,

Te percher sur le banc au milieu des buissons de romarin, et tu me regarderais approcher pour prendre le café du matin.

C'est ce que tu vois, n'est-ce pas, quand je te presse la main, mes yeux plongés dans les tiens ?

Toi aussi, tu passes à travers les rayons laser qui fusent des frondaisons et zèbrent le chemin dans la forêt. Tes écailles luisent entre les frondaisons, tes plumes se mêlent aux fils de mes vêtements, mon corps porte la trace de tes griffures.

Tu saisis les syllabes au vol et tu les recraches de manière aléatoire, comme si tu les arrachais à une bande passante défilant bien trop vite. Leur transformation en glouglous, en chuchotements, en murmures ondoient à travers la lyre de ta cage, les fragiles membranes qui te servent de cils, d'ailes ou de nageoires, faisant ressurgir une ère perdue, un concerto noyé et dont plus personne ne sait lire la partition.

Pourtant, tu ne vaux rien dans leur monde, absolument rien.

« Pour moi, c'est une coquille vide. »

Ta façon, alors, de m'interroger du regard, depuis ton trou noir qui se meut dans le paysage, prêt à nous aspirer.

Tu clignes des yeux et tu m'attends.

Chacun de tes poils noirs vibre des couleurs de l'arc-en-ciel, qui oscille et étincelle, comme sur des fils d'araignée.

Je m'avance vers toi, avec précaution, entre deux fréquences, deux oscillations.

Et tu m'avales.

Là,

Tout s'accélère, foisonne et s'enchevêtre. Je chemine sur tes sentiers où al neige des naissances. Et je ne peux m'empêcher de te détruire, rien qu'en marchant, rien qu'en existant, avec ma longue chevelure, mes yeux en Colère et ma multitude de bras, Diex destructaire qui se déplace à la vitesse de la lumière, tandis que, pour communiquer, tu m'envoies tes œufs précieux, tes papillons encore mous, tes spores qui ne demandent qu'à m'ensemencer.

Malgré moi, je les dissémine, je les transporte, je les écrase. Tes châteaux, tes lieux sacrés à bulbes de rosée qu'une toile d'araignée a recueillies : je les explose.

Au milieu de ces mondes où le vertige est la première des lois, j'avance sur le fil de soie de tes ponts suspendus. Aspiræ par le vertige, je chantonne tes Mots pour aller au bout :

[jãganui:]
[lamakpi:]
[maɁmenɔɁ:]

Mais au lieu de me mener sur l'autre rive, tes Mots m'incitent à sauter du pont. Et j'ai envie de leur faire Confiance. Je crois dans ce flux à l'ondulante portance, s'ouvrant sans jamais être pénétré, noyant les pierres et portant les algues, où l'on peut et flétrir et s'embellir

Danser sans rider

La surface.

IV

DRESSER L'ORGUEIL

[Les institutions], à leur tour, sont intimement liées avec le développement littéraire d'une langue, phénomène d'autant plus général qu'il est lui-même inséparable de l'histoire politique. La langue littéraire dépasse de toutes parts les limites que semble lui tracer la littérature.

FERDINAND DE SAUSSURE³⁵

1916

35. SAUSSURE ([2016], 1916), *op. cit.*, p. 90.

TOUT de suite après mes cours, je retourne à la Bibliothèque Nationale de France. *Zone non fumaire*. Ses quatre tours austères et monumentales surgissent du ciel, dominant le fleuve et l'horizon.

Tour des Lettres
Tour du Temps

Tour des Nombres
Tour des Lois

Elles encadrent une forêt-jardin dont on n'aperçoit que la canopée. En sous-sol, au pied des arbres arrachés ailleurs et replantés à cet endroit, nous, les chercheurs. Nous circulons autour d'eux, comme dans un cloître, de l'autre côté des vitres embuées par notre sueur. Dans les salles de lecture, le manque de lumière nous donne des maux de tête, mais le gigantisme des proportions, des plafonds, des tableaux et des œuvres nous fait comprendre que nous sommes moins dans une bibliothèque publique qu'au sein d'une signature, celle qu'un maître a voulu laisser derrière afin de dire « j'ai encore le pouvoir ». Ce chef-d'œuvre a été créé pour al, et non pour nous. Mais ce serait mentir que de ne pas reconnaître la beauté imposante, froide et austère de ce monastère, son hybridité qui mêle le grouillement du Moyen Âge à l'épure contemporaine, avec ses murs de béton gigantesques et habillés de cottes de mailles, dont les fines tiges de métal s'entrelacent à nos côtés tandis

que nous montons trop lentement par les escalators, réglés à toute petite vitesse comme si nous ne servions qu'à admirer le décor.

Je trotte, cours presque entre les allées, chaque heure compte avant la fermeture. Je travaille immobile à la langue du serpent, en salle V, Littérature française. Mes professeurs et moi nous y croisons, faisant semblant de ne pas nous reconnaître pour sauvegarder le trésor d'une Pensée que nous croyons ininterrompue, ce joyau si rare que sont quelques quelques heures de concentration et d'énergie que nous réussissons à préserver du flux. Nous tentons de rester concentrés sur l'essentiel : l'univers des Mots, le monde des nuances.

La vérité était ailleurs que dans les Mots : dans tout ce que les livres ne disent pas, leurs blancs, leurs marges, tous ces jours de travail non rémunéré qui sautent en un seul paragraphe, le regard de mépris qui accompagne le renvoi de l'inadapté, ne comprends-tu donc pas ? Al n'y a que deux Genres, monsieur et madame. Les Mots ne disent rien de la violence dont ils sont nés, rien des incapacités, des renoncements, des années gâchées, des bonheurs, des orgasmes, des échecs et des petits arrangements que l'autre s'est empêché de dire, pour des raisons d'ego, de honte, d'esthétique, de rythme, de logique, parfois pour des raisons encore plus prosaïques, de chiffre d'affaires, de format, de frais d'impression ou de correspondance.

À partir de 17 h, de minuscules billes de lumière éclairent notre sous-sol. Les lettres se superposent, mais l'illusion flatteuse de vivre dans un chef-d'œuvre qui rappelle le clair-obscur des salles de copistes du Moyen Âge, recopiant inlassablement la parole dul maître, est parfaite. Les trains de banlieue nous déversent ici en masse pour que nous en devenions an à notre tour. Et même cela ne me console pas : je vois lu maître, parfois je lu côtoie, plus rarement encore j'ai l'occasion de lui parler. Eh bien pour al non plus, le Temps ne s'arrête pas. Une heure trente pour venir ici, soit trois heures de transport par jour. À cela s'ajoute la longue file d'attente à l'entrée, le lent zigzag entre les cordons jusqu'au passage de la sécurité, méticuleux. Al faut ensuite parcourir en tous sens les deux à trois cents mètres du rectangle qu'est la bibliothèque, car les places se font rares. Le niveau des cherchaires demande encore plus de Temps. Øn dévale à toute vitesse les escalators au ralenti. Autre passage de sécurité. Les toilettes sont encore en d'autres confins. Les places et les livres devant être réservés à l'avance, al faut patienter pendant que le personnel place et serve chaque lecteur. Dans cette « course contre la montre », le Temps de travail et de lecture semble réduit à un point tel que, sitôt assis, al faut repartir, car la bibliothèque va bientôt fermer.

Pour an lecteur qui passe sa journée à lire, la pause est un moment de la journée important, car elle se

répète. À la bibliothèque de Beaubourg, la pause n'est possible que sur une passerelle minuscule, crasseuse et enfumée, qui nous expose aux déjections des pigeons. À la bibliothèque de la Sorbonne, nous sommes pris en sandwich entre des tables et des sièges qu'on dirait fabriqués pour des corps d'un autre Temps, étroits et minuscules et où, au-dessus de nos têtes, de grands personnages couvent quelque utopie d'un regard visionnaire, accompagnés de femmes grasses et dénudées.

Mais les jours de canicule, parce que les livres ont besoin d'être conservés à basse température, les bibliothèques sont le meilleur refuge de Paris. Alors, on y poursuit un voyage immobile, dans une fusée qui nous éloigne de tous les simplismes.

Penchés sur notre travail, nous visitons le monde des idées, avec les autaires qui murmurent à notre oreille et orientent notre voyage, à des siècles de distance. Ce lieu sera toujours là quand nous nous en serons évaporés, étudiantz plongés dans leurs révisions, clandestains ne sachant pas où coucher ce soir, bibliothécaires murmurant entre eux, vigiles riant au téléphone dans des coins échappant aux caméras de surveillance.

Celles-ci ne peuvent capter notre voyage. À peine laissons-nous une silhouette ordinaire dans les enregistrements vidéo, laquelle doit être effacée au bout de quelques heures, conformément à la loi. Notre déplacement est atomique, trop rapide pour être perçu

par l'œil humain. Et nos passages ne laissent aucune trace, aucune poussière dans ce silence lunaire de la bibliothèque, que ne parviennent à réchauffer ni la moquette de couleur latérite, ni le bois massif des sièges, lesquels, lorsqu'on les cogne par inadvertance contre les tables, émettent un écho mat et vibrant de xylophone, comme un appel de la forêt primaire dont on les a arrachés.

On nous dit que c'est la guerre. Mais cette fois, l'ennemi est invisible et il ne se trouve sur aucune carte, car il est au sein même de notre corps.

Nom : SARS-COV-2

Origine : partiellement connue.

Cette famille de virus infecte habituellement les autres animaux, aussi on suppose que leur consommation, dans l'alimentation, aurait permis à SARS-COV-2 de franchir la barrière des espèces et d'infecter l'humanité.

Le virus commence par tuer les plus âgés.

Ensuite les plus jeunes.

Enfin les autres.

Les graphiques, les schémas, les décomptes, les courbes, les statistiques prolifèrent. On savait déjà que les nombres avaient tout envahi. On sait désormais que

les cent-seize mille personnes qui sont mortes du Covid-19 en France ³⁶ l'ont été à cause de la politique qui a fait des nombres, et non des êtres vivants, une priorité. Ainsi, dans les hôpitaux saturés et aux moyens réduits d'année en année par des décennies de réductions de budget des services publics, on trie les malades comme en Temps de guerre, gardant les lits pour les plus jeunes, laissant mourir les autres.

Le classisme, le racisme et le sexisme structurels aggravent la situation et créent de grandes disparités. La Seine-Saint-Denis, département le plus peuplé d'Île-de-France, ne vit pas la pandémie comme la population parisienne. Dans ce département où l'État a concentré les familles issues de l'exode rural et des anciennes colonies, les problèmes de précarité et les problèmes de santé, le manque de moyens, la pénurie de l'offre médico-sociale, notamment de lits de réanimation dans les hôpitaux, concourent à l'explosion de la mortalité ³⁷.

Je reconnais cette crise qui arrive, mais elle n'avait jamais été aussi violente; les jambes flageolantes, l'asphyxie en montant les escaliers, rejouer ces bouts de vie ratée, seulx et à haute voix, se sentir s'éloigner, pro-

36. www.insee.fr/fr/statistiques/5432509?sommaire=5435421

37. THÉODORA ALLARD, VINCIANE BAYARDIN & EMMANUEL MOSNY, « L'Île-de-France, région la plus touchée par le surcroît de mortalité pendant le confinement », INSEE, 30/06/2020, disponible sur : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/4517283#titre-bloc-4>

pulsæ dans une galaxie où notre Pensée nous échappe, en une accélération incontrôlable qui attire de plus en plus loin du centre; je glisse sur un premier rayon, heurte une première courbe, me renverse, perds mes repères, passe d'orbite en orbite la tête en bas; ne plus rien contrôler de cette journée qui accélère dès le réveil et plaque au mur, augmentant sa pression à chaque tour sur les côtes; happer les filets d'air entrecoupés et se sentir écrasæ comme un moustique; traverser tous les plans, tourner dans toutes les directions; ne plus rien maîtriser des éléments du paysage, des souvenirs qui fusent, des paroles qu'on regrette, des fantasmes qu'on n'assume pas; devenir incapable de prioriser les problèmes, de maîtriser la Peur, les délais intenable mais qu'on accepte pour l'argent, les nombres qui défilent, le surendettement, envisager de mourir pour que cesse cette galopade absurde qui consume et qui crève; être ce cheval qu'on surmène dans *surmener*, se sentir chevauchæ par la Mort, se calciner à son contact comme une feuille de papier que trop de Mots ont noircie; fuir ce miroir où la raison observe la folie; être en *burnout*, ce pétard qui explose au bout de son ascension; s'effrayer de cette Volonté incapable de s'arrêter, et lâcher prise sur tout, les urgences, les délais, les devoirs; trop d'engagements, trop d'obligations, trop de paperasse,

STOP.

La forêt rallume tous mes sens, éteints par la pétrification qu'entraîne une vie qui se cogne aux quatre coins d'un ordinateur. L'herbe trempée par l'averse m'envoie des bouffées à l'odeur d'eucalyptus. Une averse a trempé les fougères, où scintillent la buée et le cristal. Je traverse en haletant cet univers rhizomatique. Les créatures invisibles se figent, fuient ou lèvent le nez à mon passage, avant que je les ignore ou les écrase.

Bien sûr, je l'ai déjà rencontræ.

Je l'aperçois cachæ dans les buissons, ou bien al surgit devant moi en pleine forêt. À moins de faire demi-tour, je suis obligæ de lu croiser, parfois de lu frôler, sur ces sentes étroites comme des artères. D'habitude, je cours, et le Temps de notre rencontre ne dure pas longtemps. Mais je suis devenu incapable de courir. Et je sens d'instinct que je dois éviter son regard. Mais quand la distance entre nous s'abolit, ses yeux me fixent et al va pour me toucher.

C'est dans ma tête, sans doute.

À moins que ce ne soit partout, sur les murs des musées, dans les livres d'histoire, dans les contes pour enfants, dans les mythes fondateurs de notre culture, depuis l'avènement de la République romaine par le viol de Lucrece jusqu'à celui d'Europe par Zeus. C'est une histoire si banale qu'on endort les enfants avec, comme si, perpétrée par des princes sur des princesses, cela ne faisait plus d'al an criminæl.

Et nos musées en sont pleins, galerie après galerie, toujours les mêmes grands noms qui ont récolté les formations, les subventions, l'attention et la pérennité. C'est cela que notre culture raconte, une histoire de la violence qui nous fascine et qui nous écrase, et devant laquelle nous défilons en admirant le talent que le maître a mis à la raconter.

Cette histoire qui repose sur la trahison, l'enlèvement et l'agression des femmes et des enfants, al ne voit toujours pas le problème, lui le petit garçon devenu un homme, elle qui adhère à son histoire, et même toi, qui t'en défends, quand tu reprends son langage et ses façons.

Pourquoi la remettrait-il en question ?

Al a trop à perdre.

Moi qui marche au-devant du maître, ce ne sont pas ses yeux qui me happent avec cette histoire vertigineuse que je dois surveiller, mais ses mains, celles des hommes et de leurs alliés qui trouvent du plaisir dans la traque de l'autre, dans sa souffrance et dans sa mort, et qui font retentir leurs armes à feu, au loin, les jours où la forêt leur est réservée.



LORSQU'ALS disent que, chez toi, « tout n'est pas connecté », que « tu te cherches » ou que « tu n'es pas finix », je sens dans quel mépris als te

tiennent. Mais moi qui me penche sur tes blancs, j'ai entendu la rumeur qui en montait, les vibrations que le sol transmet, les regards parlants qui s'échappent de ta bouche muette. Je n'essaie plus de les traduire. J'ai compris l'essentiel : tu es bien plus intelligent que tu en as l'air.

Je te retrouve entre les quatre tours. Tu arrives, tu jettes ton sac par terre sans saluer, tu t'échauffes avec un regard sans tain.

L'onde de la musique se propage et change tes propriétés. En charriant son énergie, elle arrache du limon à tes limites, et tu es prêt pour cette danse guerrière et sarcastique, qui inspire de la honte à l'adversaire : *break-dance*, la danse de la rupture.

Furibonde et toxique, la Peur crache ses herbes autour de nous, élève de hautes chaînes de molécules. Leur réticulation forme un réseau et lui permet de trouver des relais partout pour nous tenir en échec.

Pour lui échapper, tu deviens acide, et, sous sa pluie de croches, tu dances une double hélice qui l'égaré. Alors,

Ses yeux se mettent à loucher.

Moi, je la sème dans un champ d'hapax, où elle passe devant mon sourire figé. Une fois qu'elle rôde au loin, je saute et glisse sur la première oscillation venue pour partir à ta recherche. Je me sers d'un trait d'union comme d'une planche de surf, zigzagant entre les crêtes

karstiques d'un dragon qui crève la baie et tourne vers moi une gueule pleine de pieux.

« Non ! »

La Peur s'est faite dure comme le sol qui jaillit à mon visage, et je n'ai que mes lèvres pour protéger mes dents.

Du ciel boréal tu atterris sans prévenir, et retombent les tentacules géants.

À nos pieds, des cendres hurlent des protestations, s'évanouissent en fractales stridentes. Les poings fumants, nous replongeons dans le cercle, le *cypher*.

« Pourquoi l'anglais ? Y a pas d'raison. »

Attends.

Quelque chose se dit ici.

« Quoi ? »

Peut-être qui sont toi, moi ? Pourquoi voir de la grammaire partout, même dans un Mouvement ? Comment une caresse, un sourire ou un ronronnement peuvent avoir le même rôle social, la même action curative sur les os, les nerfs, la formule sanguine.

Moi, « je m'y casse les dents », je suis trop obsédæ de paraître, je doute de tout et je voudrais tellement être digne, même la tête en bas.

Toi, tu es libéræ de tout cela. Toutes ces années à pratiquer seulx avec toi-même pour apprendre à connaître la moindre de tes réactions te permettent aujourd'hui de danser sur ta plateforme. *Topwork*, *footwork*, *powermoves*, tu sais développer une ph(r)ase à

l'infini en déclinant toujours le même mode : revenir et tomber, encore et encore.

« Ne pas lâcher le plaisir, c'est le fil ! Renoncer au désir d'être aimé, se laisser porter ! »

Lorsque la lumière fuse de nos doigts et que nos corps deviennent graphiques, le Temps même nous a perduz. Les plans qui nous transportent fusent en découpant la matière et nous glissons ensemble, le Temps d'une seconde, en zébrant un visage immense.

Puis tu t'envoles à nouveau, en traçant un rond dans les airs.

Et je reste les yeux fixés sur ta disparition, m'emplissant du signe que tu as fugitivement tracé, parfait, qui a surgi dans le ciel et fait buguer la réalité.

V

QUESTIONNER
SON GENRE

Moi seule assistais à cette baignade en spectateur.

HERCULINE ABEL BARBIN³⁸

1874

38. BARBIN (2024 [1874]), p. 70.

PUIS je retourne à ma condition de sous-homme, dans la cour d'école où je suis un handicap, dans les discussions des adultes où je suis une proie, dans les films où je suis un trophée. Les milliards de signes (pubs, images, Mots, silences, gestes, soupirs, grimaces, ricanements, regards, jeux de cartes, haussements d'épaule) me font comprendre que je suis un être assigné au sexe, à la reproduction, au soin des autres ou au nettoyage, en faisant plus ou moins subtilement passer le message : *le masculin l'emporte sur le féminin*.

Eux ne voient pas le problème.

Elles, elles se résignent, vivent isolées, repoussées contre les murs par leurs jeux de ballon. Elles s'accueillent entre elles d'un regard froid de concurrentes, applaudissant aux exploits de leurs petitscopains épouxamantschampionschevalierssuperhérosetautresbeauxgosses, déployant tout un jeu grotesque pour attirer leur attention.

Eux se *checkent*.

Elles, elles sont en compétition pour obtenir leurs faveurs.

Eux les baisent.

Elles, elles n'en ont pas envie.

Eux ont quelque chose entre les jambes.

Elles, elles n'ont rien.

Et plus tard, expérimenter la distance qu'ils

s'autorisent à franchir entre le corps des femmes et leurs mains, entre le visage des femmes et leur bouche, comme si elles n'étaient qu'une simple extension d'eux-mêmes, et non des êtres humains à part entière.

Sortir de chez soi en se demandant chaque matin : qu'est-ce qui va encore m'arriver, aujourd'hui ?

S'empêcher d'aller courir, seuls en forêt.

S'empêcher de sourire, pour ne pas avoir leurs pattes sur soi.

Avorter, pour ne pas reproduire.

L'inimaginable s'est produit pour moi : je suis passé d'un Genre à un autre, ou plutôt, j'ai nommé le Genre qui a toujours été le mien : le Genre « spectral ». Je ne suis pas devenu différenx, je suis devenu moi-même en inventant les Mots qui puissent me dire.

J'entends *spectre* non au sens qu'il a en lettres (« esprit, fantôme, ce qui épouvante »), mais au sens qu'il a dans le *Traité d'optique* d'ISAAC NEWTON (1704) : des images juxtaposées formant une suite ininterrompue de couleurs, et correspondant à la décomposition de la lumière blanche³⁹. Comme dans l'expérimentation de NEWTON, au cours de laquelle la lumière blanche, passant à travers un prisme optique, se décompose en spectre de plusieurs couleurs, le Genre passe ici à travers

39. ALAIN REY (2010 [1992]), *op. cit.*, p. 10325-12324.

la spéculation, ou observation intellectuelle, et se décompose en une gamme, ou série de plusieurs éléments gradués, qui serait restée invisible sans cette opération de l'esprit. Je suis devenu moi-même parce que j'ai réfléchi sur les signes qui veulent me contraindre, à chaque seconde, à devenir ce que je n'ai jamais été.

D'une chose aussi extérieure à l'individu qu'un « rôle » social ou sexuel, ainsi qu'il est d'abord décrit, le Genre est devenu une chose qui lui est intérieure, une « expérience intime et personnelle ⁴⁰ », c'est-à-dire un sentiment. Au cours de son histoire, le sens du Mot s'est donc totalement inversé.

Mais qu'il soit rôle ou sentiment, joué ou ressenti, le Genre est mis en relation avec ces constructions normatives que sont le « masculin » et le « féminin », soit des constructions sociales et identitaires fondées sur la croyance en la binarité des sexes. Notre conception d'une identité de Genre spectral (ou non binaire) rappelle le caractère construit de ces deux notions en proposant une définition de l'identité de Genre comme fluide, c'est-à-dire qui n'est pas obligatoirement déterminée ni fixe, mais éventuellement fluctuante au cours de la vie, et peut-être irréductible à ce qu'une société définit comme étant « féminin » et « masculin ».

40. *Principes de Jogjakarta*, op. cit. Cette inversion est en réalité une distinction rendue par les termes « rôle de genre » et « identité de genre ».

Rien n'est tranché entre les parts que jouent le rôle et le sentiment, les stéréotypes et la singularité qui entrent dans la composition d'une identité de Genre. Celle-ci est un dialogue et une négociation permanenz entre ces notions, un Mouvement entre la fiction et l'intime, entre la collectivité et l'individu. En résumé, nous pouvons considérer que l'on est de Genre spectral lorsque l'on a une conception sérielle et fluide de son identité de Genre, par opposition à une conception binaire et fixe.

Ces réflexions se situent dans l'histoire des idées à un moment où la croyance en l'existence de la binarité des Genres comme des sexes est remise en question par la science après qu'elle a fabriqué cette binarité :

Par conséquent, loin de *découvrir* la différence sexuelle, la pratique scientifique la *fabrique* en *sexuant* le biologique de façon dichotomique et selon les oppositions traditionnelles de genre ⁴¹.

La loi va jusqu'à conférer un caractère nécessaire à cette fabrication de la binarité :

la Cour précise que : [...] dans les actes d'état civil, il n'existe que deux mentions relatives au sexe (« masculin » / « féminin »). Cette binarité pour-

41. KRAUS (2000), p. 213.

suit un but légitime, car elle est nécessaire à l'organisation sociale et juridique, dont elle constitue un élément fondateur ⁴²

Pour l'ordre binaire, ce n'est donc pas la réalité biologique qui compte, sinon les personnes intersexuées ⁴³ pourraient être reconnues en tant que telles, mais une binarité artificielle que cet ordre considère comme nécessaire à la bonne organisation de la société.

Pour beaucoup, le corps atypique des personnes intersexuées relève du mythe d'Hermaphrodite, enfant d'Aphrodite et d'Hermès : comme cette figure mythique, il est illusoire et monstrueux. C'est parce qu'elle croit toujours en ce mythe que la loi ⁴⁴ autorise encore les opérations chirurgicales dès la naissance, pour forcer les corps intersexués à entrer dans les cases binaires des garçons et des filles. Les mutilations génitales ne sont donc pas seulement pratiquées en Afrique, elles le sont également en Europe, avec l'accord de la médecine et de l'État.

Alors que la première édition du dictionnaire de l'Académie (1694) définit « hermaphrodite » comme

42. Cour de Cassation, Arrêt du 4 mai 2017, « Sexe neutre et état civil ».

43. Les personnes intersexuées sont des personnes dont les corps présentent des variations de la norme du développement sexuel et qui ne correspondent pas aux corps typiques mâles/femelles tels qu'ils sont définis par la médecine.

44. Française, en 2024.

« Celui qui a les deux sexes. », la quatrième édition du dictionnaire (1762) jette le doute sur l'existence de cette réalité : « Celui qu'on prétend qui a les deux sexes. » Ce glissement est dû au tournant qui a lieu au XVIII^e siècle, entre une conception antique⁴⁵ de la différence sexuelle entre hommes et femmes comme une inversion de leurs organes et une conception de la différence sexuelle fondée sur les observations physiologiques de l'époque, lesquelles conduisent DIDEROT à rejeter les corps intersexués comme des croyances dues à l'ignorance et à la superstition, que l'Encyclopédie s'attachait à combattre. Après avoir propagé l'idée que les personnes intersexuées n'existaient pas, le discours médical et social, forcé de reconnaître la réalité de leur corps et de leur vie, les réduit à une pathologie. En réaction⁴⁶, les personnes concernées se réapproprient les façons d'être nommées. Cette impulsion se retrouve dans la recherche, notamment quand elle rend leur dimension humaine à des personnes qu'elle réduisait à des organes génitaux sous son microscope⁴⁷. Ainsi, voir

45. LAQUEUR (2003), p. 25-35.

46. Notamment celle de la création en 1993 de l'*Intersex Society of North America* sous l'impulsion de Cheryl Chase et en 2003 de L'Organisation Internationale des Intersexes (OII), dont les cofondatrices sont André Fiset, Sarita Vincent Guillot et Curtis Hinkle.

47. Sur la nécessité de prendre en compte la parole et la dimension sociale des personnes concernées dans la recherche, on consultera MARIIGNIER (2015).

le sexe ou le Genre non plus comme une opposition binaire mais comme un « continuum ⁴⁸ », un « archipel ⁴⁹ » ou un « spectre » permet d'envisager la différence sous un autre modèle que celui de l'exclusion, la hiérarchie ou la complémentarité. GUILLOT a critiqué la notion de l'inéarité qu'il voit dans « continuum », qui consiste à aller d'un point à un autre, et qui entretient l'idée de deux pôles irréductibles ⁵⁰. Quel que soit le terme que l'avenir retiendra, l'essentiel consiste à dire la réalité multidimensionnelle du Genre (mais aussi du sexe et de l'orientation sexuelle) afin de sortir les individus de la polarisation, ou réorganisation simplifiée de la réalité à travers le filtre déformant de l'idéologie binaire.

La nécessité d'une rupture avec les modèles dont nous héritons, et leur renouvellement, se pose de façon cruciale. Quand les femmes valorisent la compétition, la guerre et l'exploitation de l'autre (dans le travail, les relations, la prostitution, la pornographie, etc.), elles ne font pas que singer les hommes, elles renforcent les valeurs virilistes (force physique, performance, domination, violence) et reconduisent un monde où elles ne seront jamais qu'inférieures. Le modèle qu'elles croient copier n'est pas un modèle neutre, et ce n'est pas le

48. FAUSTO-STERLING (2018 [1993]), p. 45.

49. GUILLOT (2008), p. 43.

50. *Ibid.*, p. 43-44.

renversement des pouvoirs en leur faveur qui est souhaitable, mais de casser la matrice qui reproduit le monde qu'ils ont fait à leur image.

Je voudrais vous inviter à penser que s'engager à atteindre l'égalité sexuelle avec les hommes [...] est s'engager à devenir les riches au lieu des pauvres, les violeurs au lieu des violées, les assassins au lieu des assassinées. Je veux vous demander de prendre un engagement différent – un engagement pour l'abolition de la pauvreté, du viol et de l'assassinat; c'est-à-dire, un engagement pour mettre fin à ce système d'oppression que l'on appelle patriarcat; pour mettre fin au modèle sexuel masculin lui-même.⁵¹

Ciels qui inventent les Mots pour se dire n'ont donc pas toujours l'intention de changer de corps. On leur objecte que, si als ne supportent pas d'être une femme, als peuvent toujours devenir un homme.

Certains l'ont sérieusement envisagé.

Als se sont représentés sur les tables d'opération, pour avoir un corps qui rassure les autres.

51. DWORKIN (1976), p. 47.

Als sont entræs dans les magasins de vêtements qui n'imaginent pas les hommes autrement que dans du bleu, du gris, du noir.

Mais modifier leur corps eût seulement consisté à passer d'une cage à une autre.

Alors?

« Même pas en rêve. »

Changer de Mots plutôt que changer de corps.



TU as trois-cent-quatre-vingt-cinq millions d'années. Je regarde tes cernes de croissance et mesure toute la connaissance qui nous sépare. Et comme le monde ignore les solutions innovantes que représentent tes capacités sensorielles, ton fonctionnement en rhizome, tes mutations immobiles, tes métamorphoses imperceptibles.

Tu regardes les autres jouer leur pièce de théâtre au-delà de la vitre qui t'en sépare, et tu comprends que tu n'arriveras jamais à les rejoindre. Le maximum autorisé est une phrase. Le reste du Temps, tu peux passer toute une journée sans pouvoir placer un Mot, sans même que quelqu'un ait l'idée de se rappeler ta présence et songe à te donner la parole, pour

T'inclure.

Peut-être que cela leur demanderait un trop grand effort de suspendre leur débit incessant, d'interroger ces

idées toutes faites qui les animent, de reconfigurer les Mots préformatés qui bavent de leur bouche.

Et ton invisibilité augmente, tout doucement.

Ton travail, c'est d'aller chaque jour là où ta singularité est honnie de touz et sujet régulier de sarcasmes. Tu braves chaque jour la honte, la frustration et la soumission avec ton sourire, vaillamment, sans comprendre que la Colère augmente sa houle en toi.

Une nuit, tu attends le dernier bus pour rentrer du travail. Tu essaies de ne pas voir ces chantiers déserts et nocturnes qui sont devenus ton environnement.

« J'ai Peur. »

Mais tu n'as pas le choix. Tu progresses rapidement, en espérant ne croiser personne. Tu ne redoutes pas les individus isolés. Ce sont les groupes les plus dangereux. Car un maître seulx peut s'amadouer, tandis que plusieurs maîtres réuniz voudront toujours se prouver quelque chose sur le dos dul plus faible.

Alors tu t'éteins, seulx parmi als, ou seulx dans les nuits de leurs villes. Tu rabats ta capuche, tu marches le plus vite possible et tu cesses de sourire. Tu attends le bus, sale et poisseuz. Tu as tellement hâte que cette journée se termine.

Et soudain, le dernier bus arrive enfin.

Mais, chose extraordinaire, il ne s'arrête pas ! Il passe devant toi, malgré ta stupéfaction, ton épuisement, cette journée qui n'en finit pas. Le chauffeur est aussi

épuisé que toi, mais cela, tu l'ignores. Tu as seulement la rage d'avoir été, encore une fois aujourd'hui, niæ, effacæ, tenus pour secondaire.

Alors,

Tu sautes dans un taxi et tu paies une course inutile et coûteuse. Ta seule satisfaction de la journée aura été de monter dans ce véhicule, et d'ordonner, comme dans les films : « Suivez ce bus ! »

Parce que tu auras enfin eu un peu de pouvoir.

Et une fois le bus rattrapé, tu cours réclamer des comptes au conducteur. Mais devant les yeux de ce frère qui ne regardent même plus la route, ta Colère retombe instantanément.

Alors que lui te voit enfin.

Il te regarde, abasourdi. Personne ne lui a jamais fait ce coup-là ! Et il se rend compte qu'il t'a prix pour l'une de ces femmes qui, elles aussi, attendent dans la nuit. On les croise partout à cette heure. Al y en a même dans la journée et à la sortie des écoles.

Tu comprends sa méprise à son regard, et cela te bouleverse de fureur et de terreur à la fois, parce que tu sens ce destin de femme se rapprocher de toi, progressivement, chaque fois que tu ne sais plus comment payer une facture.

Et tu sais que ces femmes non plus ne seront pas ta famille. Al suffit de voir comment elles t'insultent lorsque tu t'attardes à leurs côtés, dans l'espoir de

sympathiser. Elles n'ont pas de Temps à perdre avec toi, lu petix blanx privilégiæ.

Dès lors,

Tu me retrouves dès que tu peux dans les lacis du flux qui se forme et se déforme sans cesse, et qui murmure en provençal : *siaù dins tot çò que viu* (« je suis dans tout ce qui vit »).

Tu ne vois pas comment faire la rupture, comment arrêter cette longue chaîne de violence qui passe par toi, et qui te fait éclater en sanglots à l'improviste, sans que les autres comprennent pourquoi.

Je t'attends un peu, lorsque je te vois hésiter et t'arrêter à l'orée du chemin. Tu crois que tu ne peux pas passer, que ta place est en-deçà de ces frontières, de ces limites et de ces normes qui grillagent ta vision.

Et finalement je me détourne et je m'en vais.

Je redoute le moment du départ.

Quand als te ceinturent et t'entraînent pour que tu cesses de me retenir et de pleurer en tapant contre la porte vitrée, tandis qu'elle se referme en coulissant.

VI

POURSUIVRE LA
JUSTICE

La Justice écoute aux portes de la Beauté

AIMÉ CESAIRE⁵²
1982

52. CÉSAIRE (1982), p. 94.

UNE théorie scientifique donne une interprétation de la réalité sur la base de faits vérifiés et vérifiables. C'est une hypothèse que nous ne pouvons jamais établir de manière irrévocable. Lorsque cette hypothèse se vérifie, elle est reprise par d'autres et devient la vérité scientifique d'une époque. Mais la réalité qu'elle a dévoilée reste à compléter. Ce n'est jamais qu'une parcelle connue d'un ensemble inconnu bien plus vaste. Le savoir qu'elle offre reste limité et doit être complété d'une théorie à l'autre.

Entrer en science c'est peut-être découvrir que quasiment rien de ce que nous pensons n'est de nous, mais d'un mode d'emploi que nous suivons et appliquons de A à Z sans nous en douter, écrit par d'autres qui nous ont précédés. Nous ne sommes que les produits du savoir créé par les autres époques, et seules les réactions épidermiques des plus différenciés de nos amis peuvent nous faire prendre conscience de ce que notre discours recache de croyances, de violences et de hiérarchies.

Une Pensée ne peut devenir personnelle qu'à partir du moment où – grâce à la lecture, à la recherche, à l'expérience – nous savons à qui et à quoi nous devons le moindre écrou de nos échafaudages intellectuels. Et si quasiment rien de ce que nous pensons n'est de nous, une théorie est peut-être cet unique infiniment petit que nous pouvons déposer sur le *kern* élevé par la

science, au bord du chemin commun.

Voilà des années, N., l'un de mes professeurs à la Sorbonne, nous avait expliqué qu'une théorie n'était qu'un détail, qui pouvait expliquer bien des choses, mais ne résolvait qu'un problème infime. Entendre cette sommité considérer le résultat de dix années de recherche scientifique comme une chose aussi dérisoire m'avait dérouté.

Ce n'est que maintenant que je le comprends. Toutes ces années de recherches pour trouver même pas une partie du puzzle, mais une seule pièce, sachant que nous ne pourrons jamais reconstituer l'image que nous cherchons à voir.

De mes petits boulots non qualifiés dévolus aux femmes – ménage, baby-sitting, caisse, secrétariat – j'ai appris la Peur, la honte, l'obéissance, la soumission au patron, au chef, au client, mais aussi l'aveuglement de mes maîtres, leur naïveté, leur certitude d'être Dieux sur terre. Et pourtant, je ne peux qu'admirer N., ce grand linguiste multipublié dont je fréquente assidûment les cours pour récupérer mon retard d'élève trop âgé, aux multiples lacunes dans la culture.

Comme ce méchant d'une série animée dont j'adapte les dialogues, « l'Empereur de givre », il refroidit les pièces de vingt degrés sous le zéro. Son CV long comme mon bras en fait un parfait représentant de ce que

j'aurais dû faire, un reproche vivant qui me fait me sentir, moi qui arrête et reprend sans cesse mes études pour reprendre mon souffle, comme un déchet de la science.

Son cours conduit dans ce que l'univers des Mots réserve de plus subtil, jusqu'à son humour, que ne trahit chez lui non pas la ligne des lèvres, laquelle s'entrouvre à peine, mais une inflexion de voix qui nous surprend par ce qu'elle exprime d'indulgence, presque de tendresse.

Par son registre soutenu, technique et parfois archaïque, sa Langue exerce une sélection immédiate parmi les étudiant·e·s, aussi efficace que des notes en-dessous de la moyenne. Ainsi, sa façon d'utiliser des Mots rares sans se donner la peine de les expliquer. *Exophrastique, vicariance, adjectivité*. Ses cours ne nous enseignent-ils pas principalement l'étendue de notre ignorance ?

L'éblouissement que provoque chez moi ce discours à la fois intelligent et incompréhensible, occulte comme des glyphes mayas. Et nous sommes peu à nous resserrer autour de l'Empereur de givre dans l'historique et minuscule bibliothèque de l'Unité de Formation et de Recherche de langue française, attirés comme des phalènes par cette étoile, montant toujours plus haut parmi les couloirs en colimaçon de la Sorbonne, lesquels se font plus en plus étroits jusqu'à notre salle de cours, cette pièce ridiculement petite où s'alignent des rayons

de livres lus par de moins en moins de monde, avec ce toit ouvert sur le ciel étoilé du savoir. Pourtant, rien ne nous attend ici, sinon l'amertume, après avoir compris que jamais nous n'atteindrons le cosmos où sa Pensée étincelle.

Là, au milieu de ces meubles d'un autre âge, pleins de ces livres poussiéreux aux couvertures passées, N. ressuscite les noms des anciennes et des jeunes constellations de la linguistique, Saussure, Guillaume, Meillet, mais aussi Benveniste, Ducrot, Tesnière, bien sûr Zink, Martinet, Rey, pour que nous en suivions les articulations improbables et scintillantes.

Que je sois un embarras pour lui, avec mon usage du neutre, ne fait aucun doute (dit la personne qui se sent comme un moustique écrabouillé en présence de tous ces grands pontes). À ce niveau d'étude, il sait que mes choix linguistiques ne relèvent pas du hasard. Mais peut-être aussi est-il intéressé par ma détermination à aller jusqu'au bout de cette expérience qui veut se passer du masculin, trouver un équilibre, rendre Justice aux femmes. Qu'al en sorte une erreur ou une découverte, al en restera toujours quelque chose d'utile.

Mais pourquoi faut-al que ce soit justement moi sun plus fervenxe disciple? Avec mes Mots ridicules et mon allure de dactylo, tapant frénétiquement, comme avec une ferveur religieuse, l'intégralité de son cours à la virgule près, et qui reste parfois, dans l'attente de ses

Mots, les deux mains suspendues au-dessus de son clavier et la tête penchée au-dessus d'une fontaine où circuleraient des carpes d'or, cherchant à saisir les ondes que prononceraient leurs bouches muettes ?

Malgré la rigidité et le conservatisme qui se dégagent de son visage glabre et osseux, de la raideur de son dos, de son pantalon à carreaux et de ses gilets dont je crois bien que les poches sont conçues pour recevoir une montre à gousset, c'est la science qui l'emporte chez lui : se passer du masculin, admettons, mais comment ?

Il en voit tellement des comme moi, gonflés à l'hélium, qui croient pouvoir révolutionner le monde.

Son cours n'est pas balisé, tu ne sais où t'entraîne cette longue réflexion philosophique qui s'éloigne de son sujet en cercles concentriques, depuis sa fenêtre de diffraction. Peut-être qu'on ne comprend la géométrie d'un tel cours que des années plus tard, par hasard, quand, à force d'avoir trop lu, trop écrit, les signes deviennent flous et mouvants à la lecture. Car alors, même si tu es devenu quasiment aveugle, l'inessentiel sombre dans la matière noire, et alors tu peux tracer à ton tour, grâce aux repères stables et scintillants que ce cours t'a laissés, ta propre constellation.

Je consacre mes journées à la préparation de mes cours et repousse mes recherches le soir, le week-end, aux jours fériés, aux vacances.

Depuis ma banlieue lointaine, je viens en voiture à Paris, me gare dans une rue aveugle qui se resserre en passage étroit, puis forme un coude où les voitures sont incendiées, les déchets encombrants et toxiques abandonnés. De ce décor apocalyptique très éloigné des amphithéâtres feutrés de la Sorbonne, je sors et j'y retourne, toujours en baskets, car je connais bien ce regard qui, lorsqu'il t'aperçoit, seulx dans la nuit, évalue l'éventail de ses possibilités.

Je prends les trains à Gare du nord, et c'est parti pour un nombre indéterminé d'heures dans des directions que je n'ai pas choisies, jusqu'à cinq heures une fois, à cause des retards intempéries grèves spans agressions accident suicides avaries travaux alarme personne sur la voie portes bloquées.

Certains parviennent à rentabiliser leur Temps.

Moi, j'observe.

Le dégoût, la Colère, la rage, l'épuisement, les émotions ravalées, les regards vidés pour ne pas voir, pour ne rien éprouver de cette rage que nous finissons par éprouver vis-à-vis de nous-mêmes, en vivant tout ceci.

Ne travaillons-nous pas toujours plus pour gagner toujours moins ?

Et je ne peux même donner quelques pièces aux mendians, tant j'ai besoin du moindre cent.

Non, tu n'en as pas besoin. *La banque* en a besoin.

Pour quoi, déjà ?

Je ne sais plus. Les trains m'emportent, on y subit les vols à la tire, ces disputes et ces bagarres à la violence refoulée jusqu'à ce qu'elle éclate. Tout à coup, le wagon entier y participe, et cela n'étonne personne, y compris moi, qui ressasse silencieusement quelque réplique cinglante, au cas où.

Je note la puanteur de chaque sueur, celle des peaux blanches, celle des peaux jaunes, celle des peaux marrons, ces corps inconnus qui m'écrasent, ces mains qui ne devraient pas être là, l'odeur de l'urine qui me saute aux narines dans les recoins, sous l'œil des caméras qui nous observent passer d'un wagon à un autre. Par quel bout prendre la vie pour espérer sortir de ces wagons à bestiaux? Et je découvre le volcan que nous sommes, notre amertume, notre fureur d'avoir été bernæs à l'école, quand on nous parlait d'avenir et de choix, avec pour résultat ce magma qui nous jette l'unx contre l'autre du matin jusqu'au soir, en regards mauvais, en coups qui passent pour des bousculades, en insultes lorsque tu ne marches pas assez vite.

Et cette observation m'est utile, car elle me permet de voir à quel point moi aussi je fais partie de cette violence, dont je me crois parfois débarrassæ, mais qui vit encore en moi, comme la seule chose réellement bien installée dans ces trains où al n'y a pas de place assise.

La question de la diversité se pose de façon cruciale

aux politiques qui veulent se réclamer de l'inclusivité. D'un côté, elle est nécessaire pour renouveler le regard que porte la politique sur la société, et qui est souvent celui du maître. Mais de l'autre, la diversité est un piège qui ne fait que reproduire « le monde d'avant ».

Quand SIMONE DE BEAUVOIR dénonce l'essentialisme de son éducation en ayant recours aux sens stéréotypés que symbolisent le blanc et le noir dans la culture occidentale, elle mobilise une métaphore cognitive très ancienne⁵³ qui consiste à associer la lumière et le blanc au bien, tandis que la nuit et le noir sont associés au mal.

[...] je me remémore mes premières années. Le monde qu'on m'enseignait se disposait harmonieusement autour de coordonnées fixes et de catégories tranchées. Les notions neutres en avaient été bannies : pas de milieu entre le traître et le héros, le renégat et le martyr [...] mon expérience démentit cet essentialisme. Le blanc n'était que rarement tout à fait blanc, la noirceur du mal se dérobaît : je n'apercevais que des grisailles⁵⁴.

Cette métaphore a un impact direct et concret sur

53. VILLARD (2002).

54. DE BEAUVOIR (1958), p. 21.

les personnes à peau foncée, car « un stéréotype répété continuellement devient une image réelle » selon le biais cognitif nommé « effet de simple exposition ⁵⁵ ». Ce biais consiste en l'augmentation de la probabilité d'avoir un sentiment positif envers quelqu'un ou quelque chose par la simple exposition répétée à cette personne ou à cet objet. En perpétuant les connotations dépréciatives qui sont associées à la carnation des personnes à peau foncée, cette métaphore leur enlève opportunités et reconnaissance sociales, non sans leur épargner de multiples micro-agressions ⁵⁶ tout au long de leur vie.

Excipions du fait que, comme toute métaphore cognitive, celle-ci est ancrée dans le langage depuis aussi longtemps que l'expérience corporelle et primaire à laquelle elle fait référence est ancrée dans l'histoire de l'espèce humaine. Elle est également encore très vivace, jusque dans le vocabulaire des sciences, où l'on « éclaire » une Pensée qui craint d'être « obscure ».

Les œuvres d'art ont un impact sur ce qu'une culture considère comme « la vérité » (connaissance reconnue

55. ZAJONC (1968), p. 1-27.

56. « acte ou discours qui exprime du mépris ou de la condescendance envers des groupes minoritaires; diffère de la discrimination franche en ce qu'elle offense, de façon consciente ou non, et sans enfreindre la loi », [...] *act or speech that expresses contempt or condescension towards minority groups; differs from the open form of discrimination, as it offends, consciously or not, and may occur without violating legal norms.* ADILSON MOREIRA (2020), *Le Racisme récréatif*, Paris, Éditions Anacaona (trad. libre).

comme juste, adéquate entre la réalité et la Pensée qui la décrit). Le roman *Autant en emporte le vent*⁵⁷, comme le film qui en a été tiré⁵⁸, sont problématiques parce qu'en tant que signes, ils participent à l'écriture de la vérité historique par l'édulcoration de l'esclavage et la banalisation de la culture du viol⁵⁹, avec lesquels ils divertissent le public.

Le Rire – un signe que nous envoyons aux autres pour leur dire qu'une Peur était infondée – crée une rupture avec les croyances ou les conventions soit pour les dénoncer, soit pour les renforcer. Le film de ROBERTO BENIGNI *La Vie est belle* (1999) présente une edulcoration de la vie dans un camp de concentration pendant la seconde guerre mondiale mais *dénonce* le nazisme en montrant – par des moyens comiques – la cruauté, le sadisme, l'absurdité d'un camp de concentration. *Autant en emporte le vent*, par opposition, *renforce* les stéréotypes racistes en faisant Rire du personnage de la « nourrice » (lui faisant rouler des yeux, par exemple) et présentant les noirs comme des incapables, tout en passant sous Silence le registre d'atrocités commises à l'égard des esclaves.

Un travail efficace sur la diversité prend en compte les inégalités de départ différenciant les individus, et y

57. MITCHELL (2003 [1936]).

58. Du réalisateur VICTOR FLEMING (1939).

59. GONNET (2020).

remédie, pour éviter de perpétuer des discriminations tout en se réclamant de l'égalité. Ainsi, le parlement du Rwanda comporte une majorité de femmes en 2019 grâce à l'application de mesures qui relèvent non de l'égalité – tenir tous les individus pour équivalents – mais de l'équité, principe qui a consisté, à travers la mise en place d'« actions positives » (*affirmative actions*) remédiant aux lacunes d'une société qui n'avait pas jusqu'alors assez sérieusement considéré les sexospécificités (création d'un ministère du Genre, consultation des personnes concernées, éducation et responsabilisation des garçons et des hommes, etc.).

Les régimes n'ayant pas étudié les besoins des individus qu'ils déclarent hâtivement égaux devant la loi engendrent des sociétés inégalitaires (à différents points de vue) dans lesquelles une poignée de nantis se retrouve pourvue de davantage de privilèges, d'opportunités et de pouvoir. L'inclusivité, en s'attachant à inclure des créatures ou des choses dans un ensemble dont elles font partie en théorie, mais dont elles sont exclues en pratique, s'emploie à faire tomber les murs qui ont été artificiellement créés. Ainsi, elle ne fait pas que remédier à des injustices sans toucher aux structures qui les génèrent. Elle interroge, analyse et démantèle ces structures, tout en s'attachant à en proposer de nouvelles.

Mais la diversité n'est en aucune façon la garantie

d'atteindre une société plus égalitaire, elle n'en est qu'un moyen possible. Car elle n'aboutit souvent qu'à diversifier les maîtres.

Le souci d'inclure les groupes discriminés peut amener à confondre diversité et égalité. Dans son essai *The Trouble with Diversity. How We Learned To Love Identity and Ignore Inequality* (2006), Walter Benn Michaels montre que les politiques américaines visant à la promotion des minorités ethniques ont certes donné leur chance à quelques-uns à l'intérieur de ces minorités. Mais les résultats sont là : ces politiques ont simplement diversifié la couleur de peau, le sexe et la langue des dominants, sans porter atteinte à l'injustice fondamentale, mère de toutes les autres : l'inégalité économique. Non seulement ces politiques n'ont en rien affecté ce rapport de domination, mais elles ont soufflé sur lui un nuage de fumée ⁶⁰.



60. KLINKENBERG (2019).

QUAND tu travailles au lieu de dormir, la nuit,
tes yeux se ferment.
Tu respires

Tu coules

Jusqu'au bout de l'écho

Tu glisses au bout de la feuille de ginkgo

Là où son delta

Plonge dans l'océan de textes

Sous l'averse de Mots

Les apparences se dissipent

La nuit se déploie

Et au large

Le sphincter te

surplombe

Environné

d'étoiles

Immergé

Ton corps

Changeant

Atomique

Pour lui

Rien

N'a de

Et il traverse les mondes
À travers les mailles
Du filet de pêcheur

Tout au fond
Parmi les temples aquatiques
Tu ordonnes la fête
De la poésie.

J'avance les doigts
Vers l'hologramme
De ton visage

Il se dérobe
Alors je laisse ton
Tremblement
me pénétrer
Ta fragilité
Ta défaillance

Je me berce de l'idée
Que ton anomalie
Fait tout péter

Clin d'œil

Les applaudissements sont nourris
Les Rires complices
Silencieux

Au fond
Tout au fond
De l'élément

Liquide

VII

VOMIR LA COLÈRE

Les structures anciennes de l'oppression, les vieilles recettes de changement sont ancrées en nous, c'est pourquoi nous devons, tout à la fois révolutionner ces structures et transformer nos conditions de vie, elles-mêmes façonnées par ces structures. Parce que les outils du maître ne détruiront jamais la maison du maître.

AUDRE LORDE⁶¹

1994

61. LORDE (2003), p. 131.

CETTE bête qu'on surmène, elle n'a jamais pensé à s'arrêter. Elle se surmène parce que, dès l'enfance, on l'a menacée :

« Travaille bien à l'école ! »

Alors que le travail des enfants est interdit.

Surmener a aussi le sens étymologique de *mener*, soit « menacer les bêtes du fouet pour les faire avancer ⁶² ». En réalité, cette bête en moi travaille par Peur, sous la menace d'une souffrance encore plus grande que celle qu'elle subit, alors que même les chassaires-cueilleurs ne consacraient qu'entre deux à quatre heures par jour à l'assurance de leur subsistance ⁶³.

Quelle est cette Peur qui vaut que je lui sacrifie ma santé et ma raison ?

Peut-être celle de mourir. Par toutes les morts dont on me menace si j'arrêtais de travailler : la mort physiologique, puisque je crois que seul le travail rémunéré peut assurer ma subsistance, la mort sociale qui accompagne le chômeur (sa dévalorisation, sa culpabilisation, son infantilisation, son harcèlement), mais aussi la mort médiatique, étant donné qu'un seul et unique modèle de vie est représenté dans cette Conscience collective que fabriquent les médias de mon pays : le modèle de vie capitaliste, reposant sur le salariat, le profit, la propriété privée, l'exploitation de la

62. REY (2010 [1992]), *op. cit.*, p. 6277.

63. CHAMOIX (1994), p. 57-71.

main d'œuvre gratuite ou sous-payée des subalternes et, pendant le Temps non travaillé, sur la consommation et le divertissement.

Si le travail à l'école permet le développement des capacités sociales et cognitives de l'enfant, il conditionne également cial-ci pour qu'al accepte de travailler dur dès son plus jeune âge, avec pour but ultime la satisfaction de ses maîtres.

Suis-je dans l'illusion de poursuivre mes rêves alors que je réalise ceux des autres ?

Le capitalisme de notre époque, que PATRICK PHARO⁶⁴ qualifie d'« addictif » parce qu'il aliène les individus par la recherche compulsive de récompenses qui leur paraissent dues, ne valorise pas seulement le travail, mais le dépassement par le travail : « Plus loin, plus haut, plus fort » répète, tous les quatre ans, la grand-messe des jeux olympiques, pour que nous n'oublions pas de travailler « d'arrache-pied », comme unx « athlète du quotidien », pour « décrocher la médaille ».

De plus en plus s'impose à moi l'idée d'une rupture, d'un départ, d'une extraction.

JE DOIS SORTIR.

Mais de quoi ?

64. PHARO (2020), p. 10.

D'une métaphore, d'un mythe qui s'appelle « le marché » et qui fait croire à un échange librement consenti entre une partie qui offre son travail, et une autre partie qui demande ce travail⁶⁵. Mais si je comprends qu'une entreprise a besoin de ma force de travail, ai-je besoin, moi, de travailler pour cette entreprise?

Non. Je dois seulement satisfaire ce besoin d'argent qui n'est pas le mien, mais celui de la collectivité, des banques, des assurances, des impôts, des entreprises qui nous vendent l'électricité, l'eau, le gaz, l'essence, les télécommunications, les livres, la nourriture, la gestion de mon immeuble, les vêtements, les divertissements, etc.

C'est ce besoin-là, totalement artificiel, que je dois interroger.

Sur ce « marché », l'une des deux parties procédant à cette transaction est obligée d'y participer. Un élément capital y est cependant passé sous Silence : le lien de subordination qui existe entre les deux parties. Si à une métaphore on ne peut qu'en opposer une autre, alors mieux vaudrait parler de « chantage » plutôt que de « marché ». En acceptant de payer pour travailler, j'approuve ce chantage et j'approuve de travailler dans la Peur. C'est parce que je crois en la *carrière*, cette suite

65. GALBRAITH (2009 [2008]).

d'étapes professionnelles censée m'accorder de plus en plus de pouvoir, de responsabilités, de prestige et d'argent que je continue. Car dans l'idée de carrière, al y a l'idée de vitesse (carrière vient du latin *carrus* : char), mais aussi de maîtrise : øn « mène » sa carrière.

Mais pas plus que je n'ai *réellement* besoin d'argent ni de prestige, je n'ai réellement besoin de travailler au service d'un système que je réproûve. Car alors, je travaille non pas pour moi, mais *contre* moi; je travaille à devenir hostile à moi-même; je me transforme en mun propre ennemix.

L'idée de quitter cette rive se dépose sur moi lentement, comme un suaire.

Quelqu'an doit mourir, ici.

Pire : un idéal.

Mais comment partir, avec quel argent?

Et partir pour aller où?

Dans cette « guerre » face au virus, le monde redécouvre la vertu du soin et l'inutilité de ses armes nucléaires, de ses chars, de ses missiles. Ce ne sont pas des soldaz mais des soignanz qu'øn a « envoyæs au front » : médeçaines, pharmaciens, personnel de ménage, infirmiers, aide-soignanz, brancardiærs, thanatopractaires, pompiærs, toutes les personnes qui sont au service de la santé, de la vie et de la dignité.

Le *care* ou « soin », est une notion généralement

comprise comme « une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre “monde”, de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible ⁶⁶ ». La notion peut désigner une activité, une politique publique, une éthique. Pendant longtemps, elle est principalement associée aux femmes, en englobant le travail domestique gratuit produit majoritairement par celles-ci dans la sphère privée.

Le *care* implique une éthique relative à la socialisation des femmes, des pauvres et des personnes racisées dont témoigne, entre autres, MAHI TRAORÉ ⁶⁷ lorsqu'elle assiste à l'autolimitation des jeunes femmes noires issues des banlieues parisiennes, notamment sous l'effet de leur orientation systématique vers des filières formant aux métiers pourvoyeurs de soin et les moins valorisés par la société.

Aux femmes blanches de classe moyenne sera réservé le travail du soin valorisé (éducation des enfants, aménagement de l'intérieur), et aux femmes racisées de classe populaire le « sale boulot » (nettoyage, courses) ⁶⁸. La notion de *care* permet d'illustrer la cruauté et l'absurdité d'un monde néolibéral, lorsque celui-ci oblige une femme à se lever dans la nuit et à

66. TRONTO (2009 [1993]).

67. TRAORÉ (2021).

68. ANDERSON (2000).

abandonner son propre enfant pour aller s'occuper de l'enfant d'une autre ⁶⁹.

Mais cette notion n'est plus liée exclusivement aux femmes lorsqu'elle est considérée par JOAN TRONTO comme une éthique permettant de repenser le fonctionnement d'une société, en s'accordant sur des « frontières morales » (*moral boundaries*) permettant de remettre au premier plan de la réflexion politique des principes essentiels :

Que signifierait, dans la société contemporaine, prendre au sérieux, comme faisant partie de notre définition d'une société bonne, les valeurs du care – prévenance, responsabilité, attention éducative, compassion, attention aux besoins des autres – traditionnellement associées aux femmes et traditionnellement exclues de toute considération publique ⁷⁰?

On mesure la distance qui sépare la politique conçue comme stratégie guerrière, calculatrice ou conquérante et celle-ci :

Je veux une gouine comme présidente [...] Je veux une présidente qui n'a pas la clim', une présidente

69. SALLES ET THOMAS (2006).

70. TRONTO (2009), *op. cit.*

qui a fait la queue à l'hôpital, au service des immatriculations automobiles, à la sécu, et qui a été chômeuse, et virée, et harcelée sexuellement, et tabassée à cause de son homosexualité, et expulsée ⁷¹.

Selon la revendication de LEONARD, le gouvernanx idéalx ne doit pas seulement être capable d'imaginer les problèmes du peuple, al doit également les connaître pour les avoir vécus dans sa chair, et posséder ce savoir que transmettent non les livres, mais les épreuves.

En ce sens, cet appel au renouvellement de la classe politique par des personnes capables de représenter les plus vulnérables va au-delà de celui que GRAMSCI initie dans l'article « Ineptie des politiques », écrit entre 1917 et 1921 :

Pour pouvoir subvenir de manière adéquate aux besoins des hommes dans une ville, dans une région, il faut ressentir ces besoins; il faut pouvoir utiliser son imagination pour se représenter de manière concrète la vie de ces hommes, leur travail quotidien, leurs souffrances, leurs douleurs, la tristesse des vies qu'ils sont contraints de mener ⁷².

L'injustice n'est jamais si bien comprise que

71. LEONARD (1992).

72. GRAMSCI (2012), p. 62-63.

lorsqu'elle est montrée à travers les choses les plus communes, à la fois au sens d'ordinaires et d'universellement partagées : se sustenter, maintenir une température qui nous permette de penser à autre chose qu'à la température, se laver, dormir, « être libre de ses Mouvements ». Ces « détails » que sont la vie pratique, domestique et émotionnelle, la sphère sexuelle, les événements anecdotiques, les émotions, les sensations, les sentiments s'invitent désormais dans la réflexion politique.

nos problèmes personnels sont des problèmes politiques pour lesquels il n'existe aucune solution personnelle. Il ne peut y avoir qu'une action collective pour une solution collective ⁷³.



Tu ne peux résister à la folie du monde qui t'entoure, où la violence est assumée, enseignée avec méthode et présentée comme la meilleure alternative possible. Cette immense chaîne de maltraitance, tu en fais partie et tu la reproduis.

73. HANISCH (1970 [1969]), p. 76-78.

Un jour, tu appelles le numéro des urgences pour signaler une enfant qui erre sur le quai du métro. À l'autre bout du fil, on te fait comprendre qu'on ne va pas se déplacer pour des gens du voyage. Et tu t'entends prononcer cette phrase :

« Mais elle est blonde ! »

Ce qui convainc l'opérateur d'intervenir.

Mais tandis qu'il te demande d'aller la chercher, tu t'entends répondre également que tu n'as pas le Temps. Parce que tout se joue, dans ta vie, à quelques secondes près. Et tu raccroches.

Tu es monté dans ton train.

Tu t'es détesté pendant quelques minutes, pour toutes les lâchetés contenues dans ce bref échange, et puis le flux a tout emporté.

Mais cela te rend malade. Tu as du mal à respirer. Tu bégayes, tu trembles et tes jambes flageolent. Laisser tes interlocutaires finir leurs phrases est au-dessus de tes forces.

Tu t'observes, te critiques et te dissocies.

Quand tu reviens me voir, ta parole harassée occupe tout l'Espace. Ton esprit ressasse la même histoire. Impuissance et absurdité s'y disputent la préséance, seuls les contextes varient.

Tapi dans un coin, ton corps violé, tabassé et empoisonné se tait. Il n'est pas d'accord avec toi. Il ne veut plus commettre ces actes qu'il réprouve. Mais il a

perdu toute énergie. Il ne dévore plus les fleurs d'eucalyptus pour perpétuer la forêt, en transportant leurs graines. Il ne mute plus ni ne stridule, en frottant ses pattes striées sur sa carapace râpeuse, pour faire se propager des vibrations que le sol transmet.

Ta bouche qui s'édente, peu à peu.

Ton regard perdu lorsqu'als te prêtent des Mots que tu n'as jamais prononcés.

La fente imperceptible de tes paupières qui s'affaissent.

Je leur en veux de moins en moins, à mesure que je prends Conscience de ce que, moi aussi, je t'ai fait.

J'ai mis si longtemps à te différencier d'un meuble, à apprendre à te respecter.

Combien de fois t'ai-je fait mal ?

J'ai arrêté depuis longtemps de vouloir te sauver, car lorsque j'essaie de lu faire, mes doigts monstrueux t'écrasent en te sortant du verre d'eau où tu te noies.

Je me souviens de la fourmi blessée que j'avais délicatement sortie de l'eau, et remise parmi ses paræils, dans l'espoir de la sauver. Les autres fourmis l'avaient dévorée.

Depuis lors, j'essaie seulement de garder le lien, quelle que soit la forme qu'il emprunte, et je reste en retrait, t'observant te débattre avec des problèmes qui, pour moi, sont si simples à résoudre.

Et malgré tout, tu as encore de l'amour pour moi.

Je le sais parce que, parfois, je te surprends en train de m'observer à la dérobée, en souriant. Alors j'échappe au flux en fermant les yeux sous cette aile qui caresse mon visage, au milieu d'un chaos brièvement zébré de tendresse.

VIII

SOUTENIR LA VOLONTÉ

La vie n'a pas conquis le globe par le combat, mais par le réseau.

LYNN MARGULIS ET DORION SAGAN⁷⁴

1986

74. MARGULIS ET SAGAN (1986), p. 14-15.

JE visite mon premier écolieu ⁷⁵, une maison de cent cinquante mètres carrés située sur trois hectares de terrain en Saône-et-Loire. Associations, coopératives, fondations, mutuelles ou individus ressuscitent les économies locales telles qu'elles avaient été développées en France par les alleutiærs, paysanz libres avant l'accaparement des terres, des biens et des privilèges par l'aristocratie à partir du XI^e siècle ⁷⁶.

L'écolieu que je visite est fondé sur les principes de l'économie du don, c'est-à-dire qu'il fonctionne grâce à des dons financiers effectués par les usagærs ou les visitaires. Le prix estimé ou libre est indiqué pour le gîte et le couvert, mais il est souvent dépassé grâce à la générosité des donataires. Le système économique du don permet l'égalité entre les membres d'un lieu en n'impliquant pas de devoirs particuliers de la part des bénéficiaires (travail, services, humilité et culpabilité, etc.). Les résidenz n'ont de devoirs que ceux qu'als contractent en s'engageant à respecter les principes, les interdits et la gouvernance partagée du lieu. Chacan travaille, selon une large conception du travail : au service de son enfant, au potager, à dessiner ou à écrire,

75. Un « écolieu » est ici compris au sens de lieu d'habitation appliquant des mesures de transition écologique, économique, relationnelle et individuelle ayant pour objectif de réduire toutes les formes que peut emprunter la violence.

76. POLY (1998), p. III-206.

à sculpter, à fabriquer des meubles, à rénover la maison, et même à aller mieux.

La maison a été achetée à quatre, puis rénovée au fil des ans. Certains vivent des aides sociales, d'autres travaillent quelques mois par an dans les villes puis reviennent y passer la majeure partie de l'année avec leurs économies. On y parle beaucoup de la fin ou de la réduction du travail. Les machines et les systèmes informatiques remplacent progressivement le travailleur, avec une productivité décuplée. Mon propre travail de traduction audiovisuelle est remplacé par la machine, et je comprends mieux, à présent, pourquoi nos clienz avaient si bien accepté la hausse de notre minimum syndical : ils préparaient en secret notre remplacement par la machine.

Les revenus des résidenz se situant sous le seuil de pauvreté, tout est pensé pour réduire les dépenses et les besoins. Une dizaine de personnes se partagent l'ensemble des biens. Certes, tout est plus lent et requiert de s'organiser. Mais personne n'est pressé. Prendre une après-midi pour se former ne représente pas un problème, et demander un service n'est pas considéré comme une faiblesse.

Il y a des interdits : la présence des animaux non tenus en laisse (pour éviter des interactions difficiles avec les chats présents sur le lieu), la nudité et la consommation de stupéfiants, dont la cigarette et

l'alcool. Mais une certaine tolérance existe. En nous baignant sur les bords de la Loire, je constate que certains se dénudent après le départ des familles, et les fumaires se retrouvent à la clôture, à l'extérieur du domaine.

Ces restrictions mettent en exergue l'idée qu'un contrat social fondé sur l'inclusivité ne consiste pas à inclure tout le monde, comme les fondateurs de cet écolieu l'expriment als-mêmes :

Ces règles ont été longuement débattus [sic] avant d'aboutir à des choix, ont suscité moult réflexions au sein de notre petit collectif, pointant par exemple une opposition entre le souhait de ne rien interdire – chacune de nous désirant accueillir tout le monde, sans restriction ni a priori, sur le site –, et la nécessité d'établir certaines règles pour le bien des membres de la communauté, règles dont les conséquences riment, inévitablement, avec l'exclusion de certaines personnes ⁷⁷.

Ici, « travailler pour survivre » ou « travailler pour vivre » est une expression vide de sens. Mendier permet de survivre et de vivre. *Mendier* n'est d'ailleurs pas le Mot qu'als emploient. Ce serait plutôt *récupérer les*

77. <https://www.eotopia.org/wordpress/fr/la-charte/>

invendus. La démarche ne comporte pas l'humiliation ni la déchéance que connote le terme *mendier*. Nous allons à quatre au magasin et, sur le seul nom du lieu que nous donnons au caissier, nous repartons avec une caisse de légumes gratuits, que celui-ci nous a donnée avec sourire et diligence.

Al n'y a pas de chef, mais Yazmin et Benjamin, qui est le seul couple à être resté sur le lieu parmi le groupe de fondateurs, a plus de poids symbolique que les autres : als sont la mémoire du lieu, et capitalisent un savoir que les autres n'ont pas sur les raisons de telle ou telle décision, l'endroit où trouver telle ou telle chose, etc. « Il faut voir avec Benjamin et Yazmin. » Parfois : « Il faut voir avec Benjamin. »

« Pourquoi tu portes le masque ? » est une question qui est systématiquement posée.

Als semblent tout ignorer du tri des malades aboutissant à la condamnation des plus âgés et des plus faibles, l'engorgement des services de réanimation dans les grandes villes, la pénurie de lits et de matériel. Als ne croient pas aux experts du gouvernement, ni à l'efficacité des « gestes barrière », dont le port du masque, qui aide à faire baisser le nombre de personnes condamnées. Sur ces bords de Loire calmes et paisibles, les hôpitaux sont hors de portée de vue.

Du Vietnam de mes origines, je n'ai rien hérité, ni culture, ni langue, ni traits, ni teint. Je passe pour une personne blanche, et je me suis longtemps crux l'une d'elles. Dans mon esprit, le Vietnam était représenté par un homme rachitique, aux vêtements en lambeaux, le visage grimaçant. Il incarnait un pays pauvre et rétrograde. D'où venait cette représentation? De la télévision, la principale source d'information de mon enfance, et qui fusionnait l'ensemble des Asiatiques dans le creuset du Mot *Chinois* pour en forger cette représentation à l'altérité repoussante, qu'elle fût victime ou bourreau. Je ne sais pas quel pays est le plus repoussant. Le Vietnam, qui prend soin de ses personnes âgées au sein de familles intergénérationnelles mais qui se repose sur le travail gratuit des femmes, ou la France, qui confie ses personnes âgées à des établissements où la maltraitance est organisée par des algorithmes, afin d'enrichir les actionnaires.

Je tiens le Vietnam de mon père biologique. C'est d'ailleurs beaucoup dire, puisque, si ses papiers indiquent qu'il est né à Hanoï, il se disait parfois fils d'une Chinoise. Dans nos esprits d'enfants qui ne voyaient pas plus loin que les immeubles de leur cité, cette invraisemblance créait une première faille dans le marbre de la figure du père. Il racontait aussi qu'on le traitait de « bâtard » dans sa famille. C'était donc un fils illégitime? Avait-il un autre statut que ses deux frères?

Toutes ces questions sensibles, il les éludait. Trop de précisions n'eût rien apporté de valorisant dans le regard de ses enfants. Ainsi, il racontait de notre grand-mère chinoise qu'elle portait les ongles très longs, signe de rang social élevé en Chine pendant les siècles de domination des mandarins. Ce détail était comme tout ce que nous racontait notre père : invraisemblable. Qu'est-ce qui pouvait être vrai dans ce portrait d'une grand-mère à l'exotisme de carte postale pour un enfant élevée en banlieue parisienne ? Autre élément suspect : il ne connaissait même pas le prénom de sa mère.

Notre grand-père, un colon français – si je recoupe bien avec l'histoire coloniale de cette époque – travaillait dans l'administration du chemin de fer du Yunnan. C'est du moins la trace que j'en retrouve sur internet. Mon père affirmait qu'on l'avait décapité sous ses yeux, alors qu'il n'avait que dix ans.

Décapité. Pourquoi, par qui, à quelle date ? Par la résistance vietnamienne, par représailles contre un représentant de l'occupant français ? Par l'armée japonaise, qui n'envahit l'ex-Indochine qu'après l'envoi de mon père en France ? Tous ces mystères participaient autant à l'aurole qu'à discréditer sa parole.

Il racontait n'avoir pas été heureux chez l'oncle où il fut envoyé. Est-ce ce mauvais accueil qui le poussa à détester et à railler la France toute sa vie ?

Il tenait les États-Unis pour le paradis, racontant y avoir amassé un pécule dans l'industrie pétrochimique. Avec son passé d'enfant émigré et méprisé – si ce qu'il racontait était vrai, bien sûr – cela me semble logique qu'il se fût tourné vers un ailleurs, pour une possibilité de rêver encore, là où il n'eût vécu ni l'exclusion ni la déception.

Jamais ma sœur et moi ne pûmes en obtenir de réponses claires, seulement des récits épiques que nous avions cessés d'interrompre, en particulier du camp japonais où il disait avoir été emmené en tant que prisonnier, et dont il se serait évadé, non sans avoir assisté à l'amputation improvisée à la hache de l'un de ses camarades en pleine jungle, par une bonne sœur qui « n'avait pas froid aux yeux ».

Pendant toute notre enfance, notre mère le fit passer pour un mythomane, et nous ne savions qui croire. Progressivement, le pire était arrivé pour an déportæ : on ne le croyait pas.

Dans ces jardins que l'on veut bien partager avec moi, je réapprends à m'arrêter. Je remarque des choses que je n'avais jamais vues. Qu'est-ce que cette vapeur qui monte, le matin, en ouvrant les fenêtres? Ces volutes de matières ouvrent et closent en permanence de nouveaux portails.

Je vais boire mon café sur le banc, dans la puissante

odeur des aiguilles de pins. Le Silence monte, habité par les insectes et les oiseaux, les abeilles qui s'activent sur les fleurs du romarin, les colonnes muettes de mouches, le vol bruyant de gros bourdons solitaires, auxquels s'entremêlent de longues trilles, des chœurs de pépiements, des mélodies flûtées, des cris secs. À part le nom des insectes les plus communs, je ne connais rien de ce qui m'entoure, aucun de ces oiseaux qui chantent, aucune plante, quasiment pas la moindre fleur.

Un papillon blanc à la grâce affolée me rejoint, explorant une géométrie invisible. Je songe à notre grand-mère, ce spectre sans même un nom. Je songe à notre mère, allant et venant sans fin dans le couloir de son établissement, à la recherche d'une issue, la main sur la barre qui assure son équilibre. Elle aussi est en voie de spectralisation. Certains, depuis qu'elle est en secteur fermé, ne viennent plus la voir.

Et soudain, cela me frappe. Ces jardins, ma mère ne les connaîtra jamais. Et tout ce qui me semble être réellement en ma possession – la vie, le choix, la possibilité d'écrire – c'est à elle que je lu dois. Le prix de ces moments de bonheur, c'est son enfermement.

Je retourne dans la maison encore endormie, à la recherche d'une corde. Je trouve également un bâton, un imperméable, de l'eau. Le jardin étincelle de rayons multicolores sous le soleil. Je progresse facilement, brisant les fils d'araignée tendus entre les branches, ne

pouvant m'empêcher, malgré toutes mes précautions, de détruire des milliards de merveilles, des milliards de vies à chaque pas. Au bout du sentier, je m'engage dans le ravin. À partir de maintenant, c'est l'inconnu.

IX

S'ALLIER LE
TEMPS

*juste au-dessus de la rivière
où coule l'obscurité
les lucioles*

CHIYO-NI⁷⁸
env. 1764

78. CHIYO-NI (2005), p. 61.

LE monde s'est arrêté. SARS-COV-2 s'est répandu dans le monde et, pour les préserver de la pandémie, les gouvernements ont enfermé leurs populations. Nous n'avons plus le droit de sortir de chez nous, à l'exception d'une heure de promenade. Hormis les fois où les voisines applaudissent le personnel hospitalier, le Silence envahit les rues désertes.

Cette planète à l'arrêt, qui stupéfie le monde entier, me fait découvrir que j'étais confinée depuis toujours. Quand tu vis dans les livres, ils finissent par ériger un rempart entre les autres et toi. Tu as consacré l'essentiel de ta vie au travail alimentaire et, le reste du Temps, tu l'as consacré à l'écriture. Les autres n'y avaient pas de place, pas plus que toutes les vies que tu aurais pu vivre.

Cette quasi mort sociale me donne un aperçu de celle que vit notre père adoptif à Digne-les-bains, depuis l'internement de notre mère. Là-bas, c'est une vie presque sans aucun contact qu'il mène depuis six ans. Il la partage avec des millions d'autres personnes âgées en Occident.

La meilleure amie de ces personnes est souvent la télévision. Quand il mentionne des prénoms inconnus, nous apprenant des divorces, des grossesses ou des disparitions, il parle en fait des animatrices, présentatrices, chroniqueuses et journalistes TV, qui font presque partie de la famille.

Vieillir fait entrer dans la catégorie des zombies : on

est toujours vivanx, mais notre décomposition commence à se voir. Nos orteils et nos doigts se crochètent, nos dos se voûtent, nos Rires ou nos grimaces s'incrument. Nos corps dysfonctionnels commencent à empes-ter. La honte, l'irritabilité et la morosité causées par l'incontinence, les douleurs et les abandons nous rappellent que l'human finit par retourner à l'humus, seuls avec soi-même.

Vivre au contact d'une personne âgée, c'est aussi expérimenter un nouveau rapport au Temps. Notre mère énonçait beaucoup de phrases au futur : « je vais faire ci, je vais faire ça ». Mais ces projets qu'elle annonçait – souvent d'envergure – elles ne les réalisait jamais. Cela nous décevait et avait fini par nous excéder avec ma sœur. Par opposition, la parole tenue est cruciale dans nos personnalités.

Cependant, ma mère réussit nombre d'achèvements capitaux, dont elle ne s'est jamais vantée : divorcer, gérer une famille monoparentale, prendre soin d'une maison, résister à toutes les assuétudes et rester en bonne santé, amasser assez d'argent par son travail pour m'aider quand je n'y arrivais plus.

Si notre mère s'exprimait principalement au futur, notre vieux père adoptif s'exprime principalement au passé. À Digne, autour de la table de cuisine, nous revivons ensemble chaque étape de sa vie, entre mes questions et les chansons qu'il entonne sans prévenir,

ressuscitant un Paris mythique et gouailleux que je n'ai jamais connu. Et toujours revient son zénith, ce 1^{er} avril 1956 lorsque, jeune soldat, il descendit du bateau qui venait de le ramener de Tunisie, à Marseille, avec le sentiment que « la vie lui appartenait ».

De cette guerre coloniale que la France mena en Afrique du Nord, il dit n'en avoir pas connu grand-chose, puisqu'on l'avait rappelé en France au moment où elle ne faisait que commencer. Lui-même n'avait jamais été au feu. Ses fonctions se bornaient à assurer « l'ordinaire » et la « gonio ⁷⁹ ».

De la Tunisie, il ne me confie que des souvenirs éblouis et émus de la mer Méditerranée, où il avait passé un jour de Noël à faire de la plongée avec un camarade, lequel finit par être tué d'une balle perdue.

Il s'était fait des amis parmi « les Arabes ». Ainsi nomme-t-il des groupes aussi divers que les Arabes, les Berbères, les Espagnols, les Italiens, les Turcs (etc.), qui parlent des langues tout aussi diverses, en plus de l'arabe tunisien, du judéo-sémitique et du berbère. Rien sur les abus, la torture ni les viols perpétrés par les Français en Afrique du Nord, et qui furent amnisties par la loi 68-697 du 31 juillet 1968 ⁸⁰. Mais il se souvient de la façon « choquante » dont les colonis traitaient la population,

79. Radiogoniométrie.

80. En France, l'intégralité des textes législatifs peuvent être consultés sur le site officiel de Légifrance : legifrance.gouv.fr.

dénonçant les vexations, l'accaparement de leurs terres. Est-ce parce que lui-même, né dans les années trente dans une cabane en bois sans électricité ni eau courante, éprouvait une solidarité de classe avec ces gens qu'il était chargé d'opprimer? Ou est-ce parce qu'il aurait lui-même commis ces exactions?

Il me montre ses attestations militaires, les manipulant avec précaution, niant en être fier. « Je vais t'dire. Quand t'as un fusil mitrailleur sur l'épaule, t'as Peur. T'as Peur de devoir t'en servir. » Entre nous, des Espaces mouvants nous rapprochent et nous éloignent sans cesse. Subrepticement, je l'amène à parler au présent, voire même au futur. Qu'est-ce qu'on va faire, ce week-end?

D'abord sans idées, nous projetons progressivement des lectures, des jeux, des sorties. Je parviens à me frayer une place dans ce passé qui occupe tout l'Espace, déviant son attention vers ce que le présent peut aussi contenir d'espairs, de perspectives et de plaisir.

Cela dure le Temps que l'ordure sorte à nouveau de ma bouche, association inconsciente entre vieillesse et laideur, péremption, saleté, encombrement, gêne, ridicule, insignifiance, incapacité. Je ne parviens pas à maintenir une vigilance permanente de chaque seconde, de chaque Mot, et ce que je dis se dépose sur le visage de notre père, y disparaît entre deux rides, entreprenant le travail souterrain des signes, tandis qu'il ne relève pas.

Tant de Mots qui disent, non la décomposition factuelle de l'âge, mais notre irresponsabilité face à la fin de vie. Le gérontocide n'est pas que le fait des Sardes dans l'Antiquité gréco-romaine ⁸¹, des Khoï en Afrique du Sud ⁸² ou des Tamouls en Inde ⁸³. C'est aussi le fait des sociétés occidentales qui en ont confié l'application à des logiques financières. La politique du moindre coût a pour conséquences une longue et douloureuse agonie des personnes âgées, ainsi que la souffrance de cials qui les accompagnent au quotidien, et qui doivent toujours en faire plus avec toujours moins ⁸⁴.

Pour autant, al n'est guère possible d'idéaliser les sociétés qui accordent ou accordaient aux vieillarz un statut supérieur (peuples Kikuyu au Kenya, Nāga en Birmanie, au Sénégal ⁸⁵, etc.). Certes, leur statut prestigieux et la cohabitation intergénérationnelle ont longtemps rendu vivace le proverbe africain « al faut tout un village pour élever an enfant ». Mais si la catégorie sociale du quatrième âge (à partir de soixante-cinq ans) n'est apparue que tardivement dans l'histoire de l'humanité, c'est grâce aux progrès sociaux et scientifiques des sociétés occidentales ⁸⁶, où la prise en charge

81. BERNARD (2018), p. 235-253.

82. THOMAS (1983), p. 69-87.

83. CHATTERJEE (2014), p. 2005-2012.

84. CASTANET (2022).

85. CAMARA (2024), p. 53.

86. GODELIER (2005), p. 13-47.

collective des personnes âgées, notamment sociale et médicale, permet à celles-ci – en tous cas pour les plus privilégiées – de subsister et d'accéder à des soins spécialisés en gériatrie.

Le confinement a fait exploser les violences et les inégalités qui touchent les plus vulnérables, aggravant leurs conditions de vie⁸⁷. Mais les autaires et les traductaires touchent des fonds de secours, et pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression que mon existence a été prise en compte, quelque part, par le banquier du pays. Pour moi, le confinement est une pause dans la course qu'est ma vie, une chance inouïe.

La vie devient d'une lenteur extrême, encore plus solitaire. Elle se peuple de détails. Les événements de la journée sont la visite d'une libellule, une suite de violoncelle venue d'ailleurs, ce Silence étrange qui rend la ville fantomatique, et qui transforme les rives du fleuve en fête où reviennent toutes les autres créatures.

Dans le documentaire de TRẦN VĂN THÚY sur la gentillesse⁸⁸, un personnage décrit ainsi les origines de ce Mot en vietnamien : *tử* signifie « le plus petit élément » et *tế* signifie « la matière la plus subtile ». La langue vietnamienne a choisi de rendre saillante la petitesse des choses, tandis que le français rend prééminent

87. BLANCHARD ET DEROSAS (2023), p. 45-62.

88. TRẦN (1985-1987), à 14 minutes 18 secondes.

le sens d'appartenance à une lignée supérieure, le latin *gentilis* signifiant « de bonne naissance, de bonne lignée ». Mon attention aux choses infimes m'est rendue et je me saisis de ce cadeau que d'autres n'ont pas.

J'écoute mon épuisement, ma Peur, ma Colère, tous ces messages qui me traversent et qui hurlent sous le rouleau compresseur de ma Volonté. Quelle erreur fait le développement personnel, qui tente de construire une vie à l'abri des émotions pénibles, pour que nous puissions continuer à rester productiz et performanz. Reconnaître ma Colère, c'est reconnaître l'injustice d'un système qui nous exploite, mais auquel je contribue. Ma tristesse devant mon épuisement me fait comprendre que mon énergie n'est pas inépuisable. Avoir Peur d'être exclus de la littérature et de la science, c'est croire qu'elles logent à l'extérieur de moi. Et comprendre tout cela demande du Temps. Ce Temps après lequel on part à la recherche, lorsque notre vie passée devient plus merveilleuse que notre vie présente, pendant que d'autres continuent à courir, pour soigner, nettoyer, faire jouir et enterrer.



Vomir la Colère devient possible quand on commence à comprendre pourquoi tous ces gens qui auraient dû nous aider ne l'ont pas fait. Et quand toute la Colère a été vomie, il ne reste plus que la tendresse, deux adversaires qui se reconnaissent enfin dans le reflet de l'autre, et qui devisent côte à côte, sur le banc de la maison commune.

*Le vin c'est pas de la vinasse
Ça fait du bien par là où c'que ça passe*⁸⁹

Je te regarde avec sidération, tandis que tu éclates de Rire. Qu'il est loin le Temps où tu tentais de justifier l'*apartheid*. C'est la fin du jour, sur le banc du jardin. Nous attendons les lucioles. L'obscurité se referme sur nous jusqu'à une ultime poche de ciel lavande, où noircit la chaîne de montagnes à l'horizon. Les étoiles, une à une, commencent à apparaître.

Courses, corvées, repas et visites à l'établissement ont dévoré la journée de leurs minuscules mandibules. Comment on fera pour payer la maison de retraite ?

« On verra. »

On verra rien du tout. Ce sera à nous de payer. Avec quel argent ?

Tu soupîres.

La honte qui contracte mon ventre lorsque tu me

89. Chanté d'après *Vive le pinard!* Chanson de marche du 140^e R.I. (circa 1916). Paroles de LOUIS BOUSQUET, musique de GEORGES PIQUET.

rappelles ma haine adolescente : « Ces horreurs que tu me disais. »

Je ne me souviens plus de ces paroles. Toi, tu ne les oublieras jamais.

Ta lamentation, sur cette fin de vie aux antipodes de celle que vous aviez rêvée. Tu rêvais que vous voyageriez, que vous profiteriez de cette retraite rêvée toute votre vie.

Ta version de maman ne ressemble en rien à la mienne. On ne parle pas de la même personne, cette femme qui avait fini par m'inspirer une telle horreur que j'éprouvais du dégoût lorsqu'elle me touchait.

Pour elle, tu as enduré le blâme et l'exclusion de ta propre famille. Tu aurais eu des neveux, des nièces, des petiz-enfants.

À la place, la solitude, ce banc, les cigales.

J'écoute moins ta vie que ta façon de la raconter. En la croisant avec mes propres souvenirs, je la reconnais à peine, comme si j'avais haï et combattu un salaud qui n'avait jamais existé que dans l'imagination de ma mère.

Je ne découvre que maintenant tous tes efforts pour m'aimer et te faire aimer de moi, et qui ne rencontrèrent que l'hostilité vengeresse d'un « chevalier servant », voué à venger notre mère des crimes qu'elle t'inventait peut-être et qu'elle me racontait chaque soir, avec une précision maniaque. Était-ce elle, la mythomane ? Alors le chevalier n'aura servi que sa haine, sa folie.

Nous ne vivions pas la même réalité, et pourtant nous habitons le même asile, le même pavillon des angoisses : « Chut ! Il voit le banquier demain. » Cette figure du banquier, déterminante, capable de décider de notre vie à touz. Ces dettes qui t'empêchaient de dormir, te rendaient irritable, te faisaient travailler avant l'aube et jusqu'après le crépuscule, et qui provoquèrent tes infarctus successifs.

Elle, elle ne m'épargnait rien de votre vie sexuelle, de vos problèmes de santé, de la maison hypothéquée, des impayés. J'ai reproduit votre vie de labeur, la crainte du banquier, et jusqu'à tes problèmes cardiaques. C'est sans doute cela aussi, être an bourgeois.

Tu ne caches pas ton incompréhension totale de la façon dont j'ai mené ma vie, ma fascination pour la littérature, ce flocon de neige qui me fond dans la main.

Je ne me lasse plus de t'entendre. Tu parles moins pour me faire connaître les petits et grands moments de ton existence que pour les revivre.

Moi, je parle avec mes Mots. Tu m'écoutes avec un œil de côté, comme si tu cherchais la caméra cachée, une camisole de force. Nous rions de ce Temps qui nous sépare. Aujourd'hui, tu m'offres tout ce dont j'ai besoin : une pièce calme où je peux écrire, ces pauses dans le jardin, entre deux séances de travail. « Il faut donner ce qu'on n'a pas reçu. Ce qui n'est pas donné est perdu. » J'ai longtemps entendu sans comprendre.

Nos yeux se ferment mais nous parlons encore tard dans la nuit, quitte à nous répéter. En linguistique, nous avons un Mot pour désigner ce moment où le langage n'a plus pour fonction que d'éterniser la conversation, et que connaissent bien les amoureux : c'est la fonction « phatique⁹⁰ ». Ce Mot est issu de la base indo-européenne *ʰbha*, qui signifie « dire » mais aussi « briller, éclairer⁹¹ ».

Toi, tu prolonges la conversation pour reculer le moment de t'endormir. Moi, je la prolonge pour me préparer à cette future soirée à attendre les lucioles, lorsque je serai seuls sur ce banc, à côté de ta place vide.

90. JAKOBSON (2003 [1963]).

91. REY, *op. cit.*, p. 7732.

X

EXPLORER
L'INCONSCIENT

Il y a d'abord à douter de la contemporanéité à soi du présent.

JACQUES DERRIDA⁹²

1993

92. DERRIDA (1993), p. 72.

JE commence à apprendre le vietnamien, la langue de ma grand-mère. Je ne sais pas pourquoi. Je me peuple de ces nouveaux signes, étranges et grotesques, pleins de griffes, de chapeaux pointus et de points souscrits qui se mêlent à ma matière. Je remonte à contre-courant parmi ces sons étranges qui coulent de la bouche de ma professeure, en visio à l'autre bout du monde ; ces sons nouveaux déroulant leur langue fabuleuse et ondulante comme un dragon, crachant mille images vaporeuses, buffles, geckos, scooters, *digital nomads*, meubles tarabiscotés, foules en tongs, mille images que je m'efforce de faire renaître, et qui renaissent, irreconnaissables, éjectées de mes propres poumons, bouche et palais en d'autres sons, hésitants et hasardeux, inondant les rizières, enrayant les haut-parleurs, faisant fuir les cafards et pouffer les enfants. C'est plus facile que ce que je pensais. Et quelqu'un sourit en moi.

Pourquoi cette décision prise en dehors de toute raison utilitaire ou professionnelle ou même d'agrément, puisque je n'aime pas ces sons. « Votre mamie. » Mais je ne possède rien de ma grand-mère. Pas une photo, pas même un nom, aucune archive. Seulement une rémanence.

Sur les directives patientes et fermes de ma professeure, je me familiarise avec ce Mot, *bà nôi* « grand-mère ». Est-ce son visage qui apparaît dans le

blanc immense où se noient ces caractères?

Je fournis le peu de traces que je possède. Mon père a gardé le souvenir des hommes de la famille, leur nom est sur mes papiers d'identité, dans les archives de l'armée, sur internet. Mais d'elle, rien. La maîtresse vietnamienne ou chinoise d'un Français travaillant pour la Compagnie des chemins de fer de l'Indochine et du Yunnan. Un personnage qu'on imagine incompatible avec le reste de la famille.

Tiens.

Je lu savais, mais cela change quelque chose de lu dire, comme l'irruption d'une figure familiale enfin familière. Un rien, mais persistant.

Un fait est certain : le « fantôme » – sous toutes ses formes – est bien l'invention des vivants. [...] C'est dire que ce ne sont pas les trépassés qui viennent hanter, mais les lacunes laissées en nous par les secrets des autres⁹³.

Ma grand-mère est là, parce que le monde des morz et des absenz se manifeste à nous tant qu'on ne leur a pas rendu Justice. Il continue à parler à travers nous, à notre insu et parfois contre notre gré, parce que nous sommes comme Freud et Marx, nous avons Peur des fantômes :

93. ABRAHAM ET TOROK (2009 [1987]), p. 427.

Freud, on le sait, a tout fait pour ne pas négliger l'expérience de la hantise, la spectralité, les fantômes, les revenants. Il a tenté d'en rendre compte. Courageusement, de façon aussi scientifique, critique et positive que possible. Mais par là même, il a aussi tenté de les conjurer. Comme Marx ⁹⁴.

Dans *Spectres de Marx*, le corps démembré et sans vie du spectre s'anime et incarne la puissance de tout ce que la logique rationaliste a décrédibilisé : la virtualité, la coexistence, l'incertitude des frontières, la fusion en nous de tous les Temps, passés, présents et futurs ⁹⁵. Le texte de DERRIDA est une réhabilitation de la figure du spectre et de ce qu'il incarne, « la pensée déconstructrice de la trace, de l'itérabilité, de la synthèse prothétique, de la supplémentarité ⁹⁶ », tous axes de réflexion qui restent à explorer, puisque tout problème collectif et politique part de soi, dépend de ce que nous sommes, pensons et faisons.

En bref, « un fantôme ne meurt jamais, il reste à venir et à revenir ⁹⁷ ». C'est pourquoi « le travail du deuil

94. DERRIDA (2008 [1995]), p. 133.

95. DERRIDA (1993), *op. cit.*, p. 72.

96. *Ibid.*, p. 126.

97. *Ibid.*, p. 163.

est le travail même⁹⁸ ». Faire le deuil, se préparer au deuil, pour s'affranchir des morz et de tout ce qui nous travaille, nous empêche et nous contraint, afin de devenir vraiment livre, c'est-à-dire libre, une créature qui ne possède qu'une histoire, et qu'elle reconnaît pour sienne. Nous sommes touz des livres.

Si l'inclusivité est bien cette Pensée politique qui veut servir la beauté, la dignité et la diversité de la vie, l'inclusix doit faire de la place aux morz, sans toutefois enlever tout Espace aux vivanz. Aller nettoyer leur tombe, danser dans la forêt les nuits de pleine lune, leur réserver un petit autel, célébrer l'anniversaire de la personne disparue : quelques façons de les inclure en créant un rituel, quel qu'il soit, pour conjurer l'injustice de leur départ.

Et pour ce qui nous travaille, nous empêche et nous contraint, nous déconstruire, suivre la trace des signes, de l'eau, du feu, du vent, parce qu'als te parlent; interroger les étoiles, les cristaux, les animaux et les fleurs, parce qu'als t'emmènent quelque part; comprendre que parfois, les fourmis ne tuent pas leurs congénères, mais les opèrent pour les amputer et leur permettre de vivre; que la forêt, lors de la dernière grande extinction qui a vu la fin des dinosaures, a pu elle continuer à vivre, en modifiant ses composants; et

98. *Ibid.*, p. 160.

que les noms des scientifiques et des figures historiques ne se retrouvent généralement sur des astres et des statues qu'après leur mort, parce qu'ils incarnaient le futur dans le présent. Alors que le nom des personnes qui ont réellement compté pour nous finit par se dissoudre, tant ces personnes sont devenues la vie même, brillant en nous d'une manière immarcescible, d'une lumière morte depuis longtemps.

Le confinement est levé et « la vie reprend ».

Lors d'un cours sur la liberté d'expression, un professeur d'histoire-géographie d'un collège montre des caricatures du prophète Muhammad à ses élèves. Dix jours plus tard, il est décapité dans la rue, à la sortie du cours, après une campagne de calomnies qui l'a livré à la vindicte sur les réseaux sociaux. Accusé de blasphème et de discrimination religieuse sur la base de mensonges, par une élève absente au moment des faits, livré à son bourreau par deux collégiens en échange de quelques centaines d'euros, Samuel meurt sous la main d'un jeune homme de dix-huit ans. Cet assassinat atroce soulève une grande émotion dans le pays. Des regroupements se forment, on peut lire sur des pancartes : LES PROFS, C'EST SACRÉ. Vraiment ?

Les bouquets de fleurs s'amoncellent à l'entrée de son collège. À terre, des drapeaux français côtoient des photos du professeur, la bouche barrée d'une croix

rouge. Notre corporation de professeurs décide de saluer sa mémoire avant l'hommage national que le gouvernement décide de lui consacrer. Nous n'avons ni église, ni symbole, ni livre sacré, mais nous choisissons quand même de faire un rituel. Mes collègues optent pour une minute de Silence, dans la cour d'honneur de la Sorbonne.

L'événement ayant un impact international en raison des vagues d'attentats djihadistes qui touchent la France depuis plusieurs années, le gouvernement voit les choses en grand. Pour l'hommage national qu'il décide d'accorder à Samuel Paty, le choix du lieu se porte exactement au même endroit, dans la cour d'honneur de la Sorbonne. Celle-ci est située à l'entrée du bâtiment historique de l'université, qui se scinde en plusieurs établissements dans la capitale pour accueillir les dizaines de milliers d'étudiants se présentant chaque année. À droite en entrant, au pied de la chapelle dédiée à Richelieu, se trouvent les deux statues de Victor Hugo et de Louis Pasteur, qui dominent la cour en haut des marches, et qui symbolisent l'art et la science. Al me semble qu'avant, on disait « Cour d'Honneur », avec deux majuscules, ou au moins une seule, à *Honneur*. Les ai-je rêvées ?

Pour la cérémonie officielle, le gouvernement a choisi de valoriser la devise de ce pays, projetées en lettres lumineuses sur le fronton de la chapelle :

Liberté, Egalité, Fraternité

Impossible de communier. Les discours et les parties musicales s'enchaînent. Et puis l'ex-banquier de Rotschild se place devant la dépouille de Samuel, en Silence.

La Sorbonne a fermé pendant deux jours et je m'aperçois que mon cours sera peut-être le premier auquel mes élèves assisteront après la mort de Samuel. Que devrai-je leur dire? Quel est mon rôle? Devrais-je parler religion, tolérance, liberté d'expression, éthique de la parole?

Ma Colère est telle que je me dissocie d'elle pour ne pas la laisser m'embraser avec tout le reste. Je me sens seuls aussi, dans une solitude incommensurable, mais que je dois pourtant embrasser, quand je pense à celle d'Anas, l'étudiant qui s'est immolé lorsqu'on lui a supprimé la bourse qui lui permettait d'étudier, ou quand je pense à celle de Samuel, lorsqu'il comprit que quelqu'un allait réellement lui trancher la gorge, là, dans une rue de France, tout simplement parce qu'il avait voulu enseigner. Que dire à mes élèves, où trouver l'espoir, si rien ne nous protège du cynisme d'État et de la folie des dogmes?

Dans le train de banlieue qui m'emmène vers mes élèves, au milieu des autres travailleurs, j'écris quelques

Mots. Mais le vertige de leur impuissance est si grand que la nausée me vient.

Dans quoi puiser? À travers les vitres du train, je regarde défiler la condition pavillonnaire⁹⁹.

Face à mes élèves, je m'installe. Comme à mon habitude, je dispose posément sur mon bureau les outils qui me sont nécessaires, pour prendre pleinement possession de tout ce qui se joue, ici, avec et malgré nous. Je m'assieds. Als ne disent rien. Als attendent, les yeux rivés sur moi. Je sens la tension ambiante. Je sens leur reproche qui monte vers moi, son tremblement de terre qui m'ébranle depuis le sol, moi lu représentant de cet État. Est-ce vraiment à moi de le défendre, lui qui me détruit? Je ne dois pas flancher, je ne dois pas craquer. La méditation se déploie. Elle me ramène à ma respiration. Je retrouve ce souffle que mon corps capture le Temps d'une vie, puis relâche. J'entends leurs souffles à l'unisson. Als sont avec moi, dans le Silence où se gonflent tous ces poumons. Nous voyageons en nos forêts de neurones, poreuses créatures traversées de publicités, chansons, bribes de textes, croyances, émotions, rumeurs. Et je trouve. Plus précisément, je me souviens. Les Mots viennent à ma Conscience, peu à peu. Ou plutôt le Mot.

99. SOPHIE DIVRY, *La Condition pavillonnaire*, Paris, Noir sur blanc, coll. « Notabilia », 2014.

Il est au centre, tout à coup, comme si les colossales distances entre lui et nous étaient abolies par notre besoin d'espoir ou de vérité, et il nous réchauffe de sa puissance, tel une étoile dont nous découvrons l'emplacement central dans l'univers. Il désigne une qualité qui n'est pas décidée par les autres, et que possèdent même les personnes âgées qui ne peuvent plus se retenir, même les étudiantz qui s'immolent pour continuer à étudier, même les professeurs qu'on égorge parce qu'ils ont voulu transmettre leur imparfait savoir. Ici, sans caméra, dans ce bâtiment ordinaire réservé aux étudiantz de première année, loin de l'historique Sorbonne et de sa cour d'honneur qui a perdu ses majuscules, se rappelle à moi ce Mot essentiel, sans lequel tu ne fais rien, sans lequel tu n'es rien. Et tournant autour de lui, attiré irrésistiblement par son éclat et sa puissance, je me rends compte que c'est aussi un nom, un lieu, une autre source à laquelle s'abreuver, et une petite ville dans les montagnes, où je retourne voir mes parenz : la dignité.

XI

OSER
LA CONFIANCE

*Toute ta vie, demande-toi : où est, avec qui est la
dignité humaine ? Et va là. Pas ailleurs.*

GUSTAVE GUILLAUME¹⁰⁰

1937

DE retour à Digne-les-bains, lorsque nous avons de nouveau le droit de voir notre mère, à la fin du confinement, nous trouvons un verrou sur la porte, ainsi que ce Mot à l'intérieur :

*Ne vous inquiétez pas
Nous viendrons vous apporter vos repas
Sonnez en cas de besoin*

Ma mère ne sait plus lire et ne sait plus ce qu'est une sonnette. Avec appréhension, nous pénétrons dans sa chambre. Plus aucun tableau, plus aucun bibelot. Les meubles ont été débarrassés de tout ce qu'elle pouvait saisir. « Elle a tout cassé. » Nous la retrouvons assise sur son lit, la main gauche battant contre sa cuisse, ne remarquant notre arrivée que lorsque nous nous approchons tout près. Elle a dû perdre dix kilos. Als ont perdu ses appareils auditifs. Elle a désormais une inflammation permanente à l'entre-jambe. Sa bouche est partiellement édentée. Et elle ne nous reconnaît pas. Nous commençons à comprendre. Øn l'a enfermée, par commodité. Pendant ces mois où le gouvernement a interdit les visites en maisons « de retraite » pour protéger les plus âgés du virus, elle n'a pas quitté cette pièce. Elle ne savait déjà plus se laver, ni les dents, ni le corps, ne savait plus utiliser ses couverts, ne reconnaissait pas la nourriture, n'était plus en capacité de formuler des questions pour obtenir les réponses qui

lui étaient essentielles. Déjà, hors confinement, le manque de personnel obligeait mon père adoptif à la changer lui-même, plusieurs fois par jour.

Qu'a-t-elle vécu, durant ces mois? Une solitude quasi-totale, sans comprendre pourquoi on l'avait enfermée, ni à quel moment cet enfermement devait cesser. Peut-être que, parfois, la compassion l'a emporté sur la crainte de perdre leur emploi, chez le personnel soignant? Quoi qu'elle ait vécu, ma mère ne peut en témoigner.

À nouveau, je sollicite notre famille pour la sortir de de son établissement et nous organiser pour la prendre en charge nous-même. On me répond que cette solution est inenvisageable. Ma sœur n'a pas souvenir de cette conversation. L'ai-je inventée?

Désormais, lorsque j'essaie de capter l'attention de notre mère, elle garde les yeux baissés, surveille la position de nos pieds, la vitesse de nos déplacements, la qualité de nos gestes. Et son regard ne lâche pas nos mains.

L'équipe soignante a de nouveau changé. Celle-ci est composée principalement de jeunes recrues, si jeunes parfois qu'elles semblent encore au lycée. Nous avons appris à ne pas poser trop de questions. Avec les soignanz, tout va toujours bien. Mais als ne peuvent empêcher leur visage de se contracter quand nous cherchons à obtenir des détails.

Nous ne croisons la nouvelle infirmière en chef que par hasard, dans l'ascenseur. C'est une quadragénaire au regard fuyant, aux lèvres serrés. Elle ne voit pas qui est ma mère. Autour de nous, les autres soignanz n'osent pas intervenir. Obnubilée par l'idée de défendre son travail, elle se répète pour couvrir notre parole. Pas une seule fois, malgré l'Espace exigü et le lent trajet qui nous monte aux étages, elle ne croisera mon regard.

Nous pouvons peu à peu reprendre nos visites. Mais mon père adoptif ne se sent plus le bienvenu. La direction a multiplié les appels pour se plaindre. Désormais, on la fait manger à part, dans sa chambre. La solution est de trouver un établissement avec une unité spécialisée. Nous nous mettons en quête de ces établissements, encore plus chers. Je suis des yeux les barres qui courent jusqu'à la fenêtre verrouillée. Notre mère aura-t-elle de nouveau l'occasion de marcher dans l'herbe? On nous promet de la sortir dans le parc qui s'étend au pied de cet établissement coûteux. La plupart du Temps, il est vide.

Je me plonge dans l'histoire du Vietnam pour élucider la part de vérité du récit de mon père biologique. Mais qu'est-ce qui est vrai dans toutes ses histoires de camp de concentration? Même aujourd'hui, alors que je sais à quel point la vie peut être invraisemblable, son récit me semble monstrueux,

comme une collection de pièces mal assorties. Ses propres paroles remontent déjà à quarante ans et je dois aussi composer avec ces autres éléments de trouble que sont le Temps et la mémoire, qui déforment son témoignage et réécrivent mes souvenirs. Ce que j'apprends, c'est que nombre de Français ont passé plusieurs années dans les camps de concentration créés à partir de l'invasion du Vietnam par le Japon à partir de 1940. Ces camps sont restés en fonctionnement jusqu'à la reddition du Japon en 1946, à la fin de la seconde guerre mondiale, laquelle signe la fin de leur influence sur ce territoire¹⁰¹. La torture y était pratiquée, comme elle le fut systématiquement par l'armée française qui reprit certains de ces camps et certains des installations servant à pratiquer la torture, au point que le Ministre de la Défense, Paul Ramadier, donna des instructions secrètes pour tenter de la faire cesser, suite à la publication d'un article du journaliste Jacques Chegaray en 1949¹⁰².

Et puis, une nuit, l'histoire familiale coïncide avec la grande histoire. Soudain, sur le site du Ministère des Armées, ma recherche fait apparaître trois résultats où ressortent mon nom de naissance. Le premier est celui

101. DE TRÉGLODÉ (2018).

102. Dans *Témoignage chrétien*, selon le *Dictionnaire de la guerre d'Indochine, 1945-1956*, Uqam, Fac.ulté des sciences humaines [en ligne], indochine.uqam.ca.

de mon grand-père paternel, mort à soixante-six ans le 19 décembre 1946 comme « victime civile » et « mort pour la France ».

Qu'est-ce qui s'est passé, le 19 décembre 1946 ?

Gilles de Gantès, de l'Institut de recherches asiatiques, m'indique que c'est le premier jour de la Bataille de Hanoï, pendant la guerre d'Indochine, c'est-à-dire la guerre de l'indépendance du Vietnam. Cette bataille entre la force coloniale française et la force indépendantiste du Vietminh fut initiée par des bombardements français sur la troisième ville du pays, Haiphong. En représailles, HỒ CHÍ MINH appela à reprendre Hanoi, la capitale, en ces termes :

Que celui qui a un fusil se serve de son fusil ! Que celui qui a une épée se serve de son épée ! Si l'on n'a pas d'épée, que l'on prenne des pioches et des bâtons ! Que chacun mette toutes ses forces à combattre le colonialisme pour sauver la Patrie¹⁰³ !

Le Mot d'épée me rappelle aussitôt la décapitation de mon grand-père. Le combat contre l'impérialisme et le colonialisme s'est traduit pour moi par la mort violente d'une partie de ma famille. C'est ce que m'apprennent deux autres résultats de ma recherche. Ce jour-là, outre

103. HỒ CHÍ MINH, cité par HÉMERY (1990), p. 101.

mon grand-père, périrent également Gaston, quinze ans, et Guy, dix-sept ans, sans doute les frères ou demi-frères de mon père, lui-même âgé de vingt-trois ans – et non pas dix ans – en 1946.

C'est donc paradoxalement son statut de « bâtard » qui aurait sauvé mon père du massacre du 19 décembre 1946 à Hanoi. Car les métiz, m'apprend de Gantès, souvent bilingues et travaillant pour l'administration ou la police française, ont fait partie des premières victimes lors de cette bataille, avec les blanz les moins fortunés qui vivaient hors des quartiers européens.

Et qu'est-ce qui est arrivé à ma grand-mère, ce jour-là? Comme d'habitude, les hommes ont laissé des traces, parce que d'autres hommes ont pris le Temps et la peine de conserver ces traces. Mais elle, pourquoi n'apparaît-elle pas aussi dans les archives en tant que « victime civile, morte pour la France »? À cause de ses origines chinoises ou vietnamiennes? Aurait-elle survécu?

Si mon père a dit une part de vérité sur sa famille, il l'a peut-être également dite sur son expérience de militaire dans la marine et de déporté dans des camps japonais. Je me rappelle comme notre mère levait les yeux au ciel lorsqu'il parlait de son père décapité, et comment nous, ses enfants, nous avions envie d'éclater de Rire.

« Mais votre histoire est commune, vous savez. » précise de Gantès. Paradoxalement, ses paroles m'appor-

tent un soulagement, celui de faire enfin partie de l'histoire commune. Et celui de voir enfin la parole de mon père reconnue.

Toutes ces nouvelles me cueillent là, presque soixante-dix ans plus tard, dans la nuit et le silence. Mon père adoptif dort. Et je ne sais comment ni avec qui partager mes sentiments de victoire et de chagrin, victoire d'avoir appris la vérité, chagrin de l'apprendre si tard. J'envoie un SMS à ma sœur : j'ai retrouvé la trace de notre grand-père paternel. Elle me répondra par un message vocal laconique, quelques jours plus tard. Je comprends son manque d'enthousiasme. Elle s'était brouillée avec notre père biologique. Pour elle, tout ça c'est du passé.

Pour moi, cela éclaire le présent. Pourquoi j'étudie les Mots, la parole, leurs effets et leur réception. Comment la Colère de ma mère envers mon père a pu créer chez lui l'envie de se venger, et édifier entre nous et lui un mur d'indifférence.

Les récits invraisemblables de notre père n'était pas du tout conformes à la norme, et cela participa à son exclusion. Mais faire ce qu'on nous dit de faire ne garantit rien. Beaucoup espèrent, en se conformant aux normes, que les apparences vont leur apporter reconnaissance et soutien de la part de la société capitaliste. Al n'en est rien. Quiconque consomme à outrance,

comme cela lui est suggéré en permanence, ou dépasse la ligne indécelable au-delà de laquelle ses revenus ne suffisent plus à assumer une famille et des emprunts bancaires, se retrouve al aussi dans la liste des excluz. Un ami adjudant dans la gendarmerie me parle des soupes populaires, pour économiser sur la nourriture. « La première fois que j'y suis allé, j'ai pleuré. » Mais l'aide alimentaire lui permet de nourrir ses trois enfants, le Temps qu'il se défasse de ses emprunts logement, voiture, équipement, de ses assurances, de sa mutuelle, de la cotisation à la salle de sport, de toutes les croyances et de tous les désirs que les publicités font naître en lui en permanence.

La soupe populaire pourrait m'aider à me nourrir, moi aussi, car les traductions, remplacées par l'IA, se font de plus en plus rares. La prostitution se rapproche comme une solution qui m'horripile, mais qui n'est finalement pas si surprenante. Ne dit-on pas que c'est « le plus vieux métier du monde » ? Cette expression porte d'ailleurs la signature de ses autaires. On ne parle pas de « plus vieux métier du monde » au sujet de l'assassinat, par exemple, activité probablement tout aussi ancienne dans l'histoire de l'humanité. Non. On n'utilise cette expression que pour désigner la prostitution, c'est un dédouanement moral. Dans cette perspective, les femmes ont un destin, une condition préétablie; elles sont l'objet d'un déterminisme, d'une

logique plus forte que tous leurs efforts pour s'en arracher, plus puissante que toutes les luttes sociales et qui se confond avec l'ordre même du monde. Certaines personnes présentent la prostitution comme une activité valorisante mais, dès qu'elles lu peuvent, s'empressent d'en sortir. D'autres amassent de l'argent et s'offrent des maisons dans leur pays d'origine, sans avoir la moindre intention de se couper de cette manne.

Quant à moi, après avoir découvert que j'étais une pute dans mes fantasmes, je découvre en être une dans la réalité. Car, lorsque j'y réfléchis, les relations sexuelles ont toujours été une monnaie d'échange. Elles *achetaient* la paix dans le couple. Le sexe, classé par Abraham Maslow¹⁰⁴ parmi les besoins physiologiques, n'est pas prioritaire pour tout le monde. La sérénité peut être préférée au sentiment d'appartenance à un groupe. Ou encore, on peut tenir pour négligeable l'estime des autres¹⁰⁵.

104. Pyramide réalisée par les psychologues d'après les écrits d'ABRAHAM MASLOW, notamment « A theory of human motivation », *The Psychological Review*, vol.50, n°4, 1943, p. 370-396.

105. Cette hiérarchie, que MASLOW lui-même ne considérait pas comme figée, a fait l'objet d'un remaniement intéressant en 2010 par des chercheurs de l'Université de l'Arizona qui ont remplacé le dernier niveau de la pyramide, « la réalisation de soi », par trois autres niveaux relatifs à la reproduction (par ordre de priorité) : « acquisition d'un partenaire, rétention d'un partenaire, parentalité ». DOUGLAS T. KENRICK *et al.* « Renovating the Pyramid of Needs: Contemporary Extensions Built Upon Ancient Foundations », *Perspectives on psychological science : a journal*

En ce qui concerne le traitement politique de la prostitution, sa théorie pourrait jouer en faveur de la reconnaissance professionnelle et sociale du travail du sexe. En effet, MASLOW intègre le sexe parmi les besoins physiologiques de l'individu¹⁰⁶, ceux qu'il considère comme prioritaires par rapport à tous les autres. Selon cette logique, une société devrait pouvoir garantir à tous ses membres la satisfaction de leur besoin de sexe. Mais ce besoin peut être satisfait par la masturbation, qui n'implique l'exploitation de personne. Sa pratique semble désormais admise sans complexes par le plus grand nombre parmi la jeunesse française¹⁰⁷. Elle n'est plus considérée comme la cause de perversions et de maladies de toutes sortes par la médecine, et ne donne plus lieu, comme à la fin du XIX^e siècle, à des excisions pratiquées sur des enfants par cautérisation au fer rouge et sans anesthésie par les plus hautes autorités médicales françaises¹⁰⁸, ce qui fait relativiser, une fois encore, la perception de l'excision comme un mal parfaitement étranger à la civilisation occidentale.

Øn peut mourir de ne pas respirer, manger, boire, dormir, évacuer ses déchets métaboliques, d'être exposæ

of the Association for Psychological Science, vol. 5, 3 (2010), p. 292-314.

106. *Ibid.*, p. III.

107. Selon l'étude statistique « La pratique de la masturbation parmi les jeunes de 18 à 34 ans en France au 12 mars 2021, en fonction de leur sexe ».

108. ZAMBACO, (1978 [1882]), p. 58.

à une certaine température, alors qu'on ne peut pas mourir d'un manque de sexe. C'est le seul besoin physiologique dont l'individu peut se passer (parfois même très bien, comme en témoignent les personnes qui se revendiquent asexuelles). Selon cette logique, le sexe peut n'être pas considéré comme un droit fondamental que la société se devrait de garantir à ses membres.

Je suis une pute. Mais je ne peux pas continuer à parler de moi avec les Mots de l'ordure. D'une part, parce que si j'en suis une sur le plan symbolique, je ne suis pas encore une professionnelle. Être une pute est aussi, parfois, une fierté, un pouvoir et un retournement du stigmaté, et non une ordure. Et je ne peux employer, pour les autres, des Mots que je réproûve pour moi : une prostituée, c'est une travailleuse du sexe.



DANS cette chambre d'hôtel, tu préfères te donner au prédateur. Tu hais sa façon de te regarder et de sourire, mais tu n'y peux rien. Lui aussi te sait piégæ.

Ce premier jour, on te l'a vendu comme une fête, un empuancement. Tu as bu ces vidéos qui en décrivaient la rébellion tendance et l'agréable étrangeté, un travail qui serait à la fois divertissant et profond comme

celui d'une psychologue et d'une courtisane réunies.

Mais tu découvres que ce jour est en tous points identique à ta première expérience du travail, lorsque tu avais fait la caisse au supermarché. Tu en étais revenu en larmes. Tu avais compris ce vaste mensonge auquel avait participé le monde entier, tes parents, la télévision, les magazines féminins et même tes professeurs adorés. Tu étais revenu sans aucun espoir, avec la vision très claire de ce que ce travail-là faisait à la fantaisie, l'inventivité, la joie, la poésie. Et tu avais pleuré longuement en secouant la tête, sans pouvoir trouver un seul Mot d'explication, comme ta mère faisait quand tu l'interrogeais, petit.

Aujourd'hui, tu as les Mots, tu peux dire l'imposture que ce monde cherche à vendre : un avenir digne, une vie passionnante. À la place, tu étais tombé dans ce boyau qui nous entraîne tous vers l'anéantissement si nous ne sortons pas des griffes de jaguar pour nous en extraire. Et tu n'as fait que descendre, descendre, en prenant tous les bonbons qu'on t'a tendus.

Alors,

Sa tête de lune qui se rapproche de plus en plus, jusqu'à te cacher le jour.

Tu peux encore fuir cette chambre d'hôtel dont tu devras déduire le prix de ton tarif.

Tu ne fuis pas. Le respect de ta parole, peut-être ?

Sa tête-éclipse qui indique la fin d'un monde. Pour

sauver cette seule partie de toi qu'il ne peut salir, tu repenses aux montagnes et aux jardins qu'on veut bien partager avec toi. Les arcs de verdure qui t'abritent tendrement du soleil, lorsque tu t'allonges pour faire une sieste, au pied des oliviers.

La démarche souple de la petite chatte noire, lorsqu'elle veut t'entraîner dans la montagne, et qu'elle disparaît derrière le buisson de romarin.

Le peuple d'insectes et d'araignées s'activant entre les ramures, et les cités funambules que tu fracasses en diex destructaire, brisant les fragiles équilibres qui t'entourent.

Et à la nuit tombée, la pleine lune qui monte près de l'aiguille de pin. Elle éclaire la forêt et la montagne, on se croirait en plein jour. Sa lumière douce t'enveloppe, te berce longuement, comme une musique avec un super-pouvoir, ou bien une étreinte maternelle que tu crois n'avoir jamais reçue, mais dont, en réalité, tu ne peux pas te souvenir.

XII

CONNAÎTRE
LA FAIM

*L'abomination, l'abomination, je ne la mange pas.
L'abomination, ce sont les ordures; je ne les mange pas*

Papyrus mortuaires ¹⁰⁹
entre
664 et 525
avant
notre
ère

109. PIERRET (1882), p. 169.

JE repars cette fois à Tera, dans le Lot-et-Garonne. Ce projet d'écolieu existe depuis dix ans, et s'approche davantage de l'écoterritoire, étant donné son envergure. Élisabeth et Frédéric nous accueillent dans une ferme magnifique qui leur a été donnée –!– sur vingt hectares de forêts et de prairies. Als ont pour but le versement aux membres du projet d'un revenu universel dans une monnaie locale et citoyenne, l'Abeille, qui fonctionne déjà sur trois départements.

Le système économique est encore celui du don, ou participation libre et consentie, mais il ne repose pas que sur le don. Ici, on produit et on vend aussi des biens, pour créer des conditions de vie « décente », au sens de : « donnant les moyens à chacun d'expérimenter le chemin de son propre bonheur, dans le respect de tout ce qui compose l'univers. » explique Frédéric. Comme chez Yazmin et Benjamin, les repas sont véganes, la communication non violente ¹¹⁰, la gouvernance

110. La « Communication non-violente » ne se réfère pas seulement à la « thérapie sociale » de CHARLES ROJZMAN ni à la méthode prônée par le psychologue MARSHALL ROSENBERG. Cette dénomination se réfère également à la non-violence, ou doctrine politique qui propose de recourir, dans un rapport de forces, à d'autres moyens de pression et de résistance que la violence. Les concepts sur lesquelles cette doctrine repose sont aussi divers que l'*ahimsā* (« non-violence »), l'*ātman* (« âme universelle »), le *brahman* (« esprit universel »), la bienveillance, le contrôle de soi, et été pensés bien avant le XX^e siècle, par de nombreuses religions et très anciennes philosophies du monde, notamment le bouddhisme, le jaïnisme, l'hindouisme, le sikhisme ou encore le soufisme.

partagée. Et le couple hétérosexuel.

Fred est économiste. Au cours de sa conférence, il décrit toutes les étapes de ce projet d'écovillage où chacun devra percevoir un revenu, de la naissance à la mort. Il s'enthousiasme, s'indigne, pleure. Le public s'émotionne. Je note tout. « Le mot *crédit* vient du verbe latin *credere*, c'est-à-dire *croire*. » Son analyse est qu'aujourd'hui il n'y a plus de crédit. Les banques ne remettent plus d'argent en circulation et ne font que prêter l'argent des autres. La plupart d'entre nous n'a pas Conscience qu'en réalité, nous empruntons à nos voisines. Ce sont peut-être des évidences, mais pour moi, qui me méfie tant des nombres, et dont le savoir très spécialisé me rend ignorant dans tant de domaines, rappeler ces bases de la connaissance m'est utile. Je sens que j'ai eu tort de tenir les nombres à distance. Le mépris dans lequel je les ai tenus a entraîné un manque de perspectives, de possibilités et d'horizons qu'une gestion responsable de mon budget aurait peut-être créés.

Élisabeth, sociologue, est la cofondatrice de cet éco-lieu. « On n'a pas communiqué, donc des bruits ont couru comme quoi on était une secte. Y a même une femme du village qui est venue pour ça, parce qu'elle croyait qu'on était une secte ! Ça nous a appris quelque chose de précieux : s'intégrer dans le paysage, se présenter, se faire connaître, expliquer le projet et faire valoir

nos droits. Pour s'intégrer à un lieu, il faut connaître le cadastre, c'est-à-dire se poser les bonnes questions relatives au territoire qu'on veut intégrer : « À qui appartient la terre? Qui je risque de déranger en construisant mon petit chemin de terre? Qui est apparenté, marié, pote avec qui? ». Ce qu'il y a de crucial, c'est de se présenter aux voisins. Il faut absolument y aller en arrivant, pour pas passer pour des sauvages. Le projet d'aujourd'hui s'est monté autrement. Cette fois, on s'est présentés en tant qu'habitants comme les autres. » Et le panneau « NON À L'ÉCOVILLAGE », planté par les voisines sur le chemin d'accès, a été retiré au bout de plusieurs années.

« On veut faire la *transition* et non la *révolution*. Quand on fait la révolution, il faut s'attendre à trouver la contre-révolution en face. Nous, on veut faire avec le système en place pour passer en douceur à un autre système. On est comme l'eau, on pense à ce qu'on va irriguer (des fonctions, des effets utiles, des services) et non à ce qu'on va engendrer en termes de volumes. C'est un déplacement total : ce n'est plus du commerce, ce n'est plus devenir rentable pour nos propres petits intérêts, c'est de la permaculture, c'est devenir utile pour quelque chose de plus grand que soi, les autres et moi, c'est-à-dire l'écosystème. »

Je pense aux arbres artificiellement plantés dans le cloître de la Bibliothèque Nationale de France. Ma

chère bibliothèque me manque-t-elle vraiment ici, sur cette terrasse abritée du soleil où l'on apprend, invente, espère et transmet aussi ?

Ici, les modes d'agriculture sont pensés pour prendre en compte le respect du monde humain et non humain, les conditions locales, les caractéristiques de l'écosystème qui les accueille. Cette prise en compte a pour objectif la préservation et la régénération des ressources, la coopération des différents acteurs du territoire et la durabilité.

« Un jour, raconte Fred, un grand groupe a proposé de nous financer. J'étais pour. Si une partie de cet argent peut aller à un lieu comme le nôtre plutôt qu'à une galerie d'art dans le 5^e arrondissement, pourquoi pas ? Mais les autres ont voté contre et ça s'est pas fait. »

Il hausse les épaules.

« Je suis démocrate ! Et de toutes façons, on a quand même réussi à acheter le terrain grâce à des dons de particuliers. »

Nous allons nous baigner dans un lac niché entre les arbres, qui sert de réservoir d'eau pour toutes les fermes des environs. Le Rire des autres vient à moi. Parmi tous ces visages, je tombe sur l'expression sérieuse et attentive de Claire, la doctorante avec laquelle j'ai fait le voyage, et qui me sert de repère parmi ces inconnus. La joie d'accompagner la vie, plutôt que de lui imposer un modèle, commence à se déployer, tout doucement.

Une réflexion inclusive conduit nécessairement à celle de l'alimentation. Qu'ingère-t-on, exactement, en mangeant un animal qu'on a torturé, qui a agonisé? Ne peut-on raisonnablement penser qu'en ingérant cet animal, nous ingérons également une part de sa souffrance psychique et physique? En réalité, il existe un lien bien concret : les processus biologiques et chimiques de transmission d'information. Toute situation aversive provoque des réactions neuro-endocriniennes pour l'affronter qui sont préjudiciables à l'animal¹¹¹. Sous l'effet de la douleur, les animaux sécrètent du cortisol, de l'ACTH (hormone adrénocorticotrope), de l'adrénaline et de la noradrénaline. Leur stress provoque de la tachycardie, perturbe leurs fonctions immunitaires, augmente le nombre d'infections¹¹². La douleur intense lors d'une mise à mort, lorsque l'animal n'est pas inconscient, démultiplie le nombre et la puissance de ces neurotransmissions, depuis les tissus lésés vers la moelle épinière.

Comment croire que ces altérations de leur organisme, leurs traitements médicamenteux et leur résis-

111. JACQUES SERVIÈRE (dir.) et al., *Douleurs animales : les identifier, les comprendre, les limiter chez les animaux d'élevage*. Expertise scientifique collective, rapport d'expertise, INRA (France), 2009, p. 319.

112. INRAE, « Douleur, souffrance, conscience : mieux les identifier chez les animaux », 08/08/2021.

tance aux antibiotiques n'auraient aucun impact sur la santé humaine? Ainsi, l'usage massif des antibiotiques dans les élevages industriels constitue un problème de santé publique, en permettant le développement de bactéries résistantes et des virus ¹¹³.

Ces combinaisons moléculaires, ces transmissions d'information au sein des organismes contribue à définir, de l'intérieur, toute créature. La Peur, l'horreur, la souffrance et la résignation ne sont pas que des abstractions. Elles donnent lieu à des phénomènes physiques et hormonaux qui peuvent altérer un flux sanguin, provoquer des excès, des carences, des infections. Quiconque mange des animaux qui souffrent ingère des traces de leur souffrance.

Les textes de loi subissent de légères inflexions pour protéger les formes de vie non humaines. C'est ainsi que, dans la loi, ce « bien meuble » qu'est l'animal non humain (meuble au sens de « qui peut être déplacé »), est désormais désigné comme un « être vivant doué de sensibilité » mais reste « soumis au régime des biens corporels ¹¹⁴ ».

Mais en cherchant à concilier les droits des propriétaires d'animaux non humains et le respect de la biodiversité, ces inflexions ne peuvent pas atteindre leur

113. JACQUES SERVIÈRE *et al.*, *op. cit.*, p. 16.

114. Amendement n°59 à la Modernisation et simplification du droit dans les domaines de la justice et des affaires intérieures (N°1808).

objectif d'inclusivité. En effet, l'élément à inclure (la biodiversité) ne faisant pas partie de l'ensemble (le monde humain exploitant cette biodiversité), le modèle que ces lois tentent d'appliquer porte en soi sa contradiction et sa vocation à l'échec.

Les modifications de la constitution de l'Équateur à partir de 2008 ont inventé un modèle d'inclusivité plus cohérent. L'histoire de la guenon *Estrellita* (« petite étoile ») contribua à ces modifications. Adoptée par une famille pendant dix-huit ans, ce singe laineux fut saisi par les autorités au nom de l'interdiction d'apprivoiser des animaux sauvages. Un mois après son placement dans un zoo, *Estrellita* décéda d'un arrêt cardiaque le 9 octobre 2019. À la suite de cette affaire, la Cour constitutionnelle de l'Équateur rendit un jugement¹¹⁵ mentionnant une disposition fondamentale, faisant de la constitution de ce pays un modèle plus inclusif vis-à-vis des animaux sauvages et non humains. En effet, dans ce jugement, ces derniers devinrent des sujets de droit pour leur « valeur intrinsèque » et non pas pour leur « valeur affective » comme en droit français¹¹⁶. En bref, les droits des animaux sauvages n'étaient plus écrits pour satisfaire les besoins de l'espèce qui les exploite. Dans cet exemple, le modèle d'inclusivité redevient cohérent : l'élément à inclure reste la biodiversité,

115. Corte Constitucional del Ecuador (2022), p. 57.

116. *Ibid.*, § 79.

tandis que l'ensemble n'est plus le monde humain exploitant celle-ci, mais une « perspective écosystémique ¹¹⁷ » garantissant aux sujets qu'elle protège les droits à la vie, à la liberté, de ne pas être chassés, d'avoir un Espace et des conditions sociales suffisantes pour garantir leurs « cycles biologiques, processus, interactions et plein développement ¹¹⁸ », etc. Selon cette loi, l'idéal eût été de ne pas traiter Estrellita comme un humain et de la réintroduire dès que possible dans son milieu, encore moins de l'enfermer dans un zoo.

Ce modèle équatorien reste toutefois perfectible, car il tente seulement d'amoindrir le caractère « disproportionné » de la violence et de la cruauté humaines ¹¹⁹. En effet, elle reconnaît aux humains le droit de domestiquer et de tuer les autres animaux non humains pour se nourrir selon la « place » de chacun dans la chaîne alimentaire, considérée comme « principe de relations entre les espèces » et « interaction biologique [...] à la base de l'interdépendance, de l'interrelation et de l'équilibre entre écosystèmes ¹²⁰ ».

C'est sur une remise en question de cette « interprétation écologique » spécifique, considérant la prédation humaine comme « principe de relation entre

117. *Ibid.*

118. *Ibid.*, § 113.

119. *Ibid.*, § 137.

120. *Ibid.*, § 107-109.

espèces » que devra s'appuyer un modèle inclusif futur. Pourquoi l'humanité s'empêcherait-elle de l'améliorer? Elle développe progressivement sa capacité à produire les nutriments dont elle a besoin sans recourir aux abattoirs.

L'ordure ne désigne pas seulement ce qui entre dans la bouche, mais également ce qui en sort. *Putain!* n'est pas seulement une insulte en France, c'est aussi un tic, qui se loge partout à tout instant pour souligner une émotion intense, qu'elle soit positive ou négative. Dans bien des cas, elle a remplacé *Mon Dieu!*. Or, cette insulte est l'expression du patriarcat. Elle exprime le peu d'estime qu'ont les hommes pour les femmes qui leur font payer leurs services sexuels, au lieu de se donner à eux. Une société où *putain* est une insulte et un Mot courant ne comprend pas que l'échange économico-sexuel¹²¹ ou relation sexuelle impliquant une compensation est une conséquence de « la division sexuelle du travail et [de] l'accès différencié des hommes et des femmes aux ressources¹²² », autrement dit, une conséquence du patriarcat et du capitalisme.

Le choix entre *prostitution* et *travail du sexe* illustre un autre cas d'application d'une éthique de la parole, puisque celle-ci ne consiste pas seulement à « ne pas

121. TABEL (1987), *op. cit.*

122. DROUILLEAU (2005), § 2.

offenser autrui » mais également à servir un objectif de Justice sociale et d'enrichissement par le débat entre opinions divergentes.

Certaines personnes s'insurgent contre le fait d'utiliser le Mot *holocauste* – ayant désigné spécifiquement les persécutions vécues par le peuple Juif dans les années 1930 et 1940 en Europe – pour qualifier le massacre des animaux non humains par l'humanité. PHILIPPE MONNERET, qui consacre un séminaire à cette question en juin 2020 à l'ENS de Lyon¹²³, arrive à la conclusion qu'on ne devrait pas l'employer si l'on avait pour objectif un débat collectif serein et respectueux. Mais l'objectif prioritaire des militanz de la cause animale qui utilisent ce Mot ne vise pas un débat collectif serein, mais la dénonciation de l'horreur. Plus précisément, l'éthique de la parole désigne une politique linguistique individuelle ou collective qui privilégie les conditions d'un échange respectueux entre représentanz de différentes sensibilités et croyances. Elle se fonde sur la Conscience de la mise en présence de convictions divergentes, et a parfois recours à l'autocensure pour servir la sérénité du débat ou de la relation privée. Une éthique de la parole se manifeste par le respect avéré et manifeste d'une sensibilité qui n'est pas la nôtre. C'est s'empêcher de parler en toute légèreté, choisir son sujet,

123. MONNERET (2020).

son moment, son interlocuteur. Antonyme : provocation. Bref, il ne s'agit pas d'interdire certains Mots mais d'éviter les offenses. Chaque personne a autant le droit d'utiliser un Mot que quelqu'un d'autre, mais doit comprendre que certains Mots peuvent réactiver des traumatismes. Pour ne pas limiter la défense des droits, le signalement des alertes, le droit au blasphème, le droit à la caricature, et plus généralement le droit à la liberté d'expression, l'éthique de la parole peut ne pas être observée dans toutes les situations d'énonciation. Ainsi, les caricatures blasphématoires qui ont entraîné le massacre de la rédaction de Charlie Hebdo par des terroristes, le 7 janvier 2015, doivent pouvoir être publiées et circuler librement dans une démocratie; ce journal satirique est d'ailleurs envoyé sous pli anonymisé dans les boîtes aux lettres afin de protéger leurs abonnés.



Je cherche à capter ton regard et plonge mes yeux dans les tiens, à hauteur d'herbe, pour que nous puissions nous regarder dans les yeux, bien en face.

Ton regard dérouté, alors.

Puis, ton recul, comme si rien de ce que tu espères ne pouvait venir de moi, cette créature si semblable à celles qui te torturent mais qui, elle, plonge désespérément dans ton regard.

À force d'apprendre à parler avec le Silence, l'immobilité, le toucher et les lamelles adhérentes qui ont arraché des molécules aux surfaces avec lesquelles je suis entræ en contact, je parviens à me faire reconnaître, et tu te recroquevilles un peu moins lorsque j'apparais.

Les fréquences ronronnantes de ma voix dissolvent peu à peu mon corps et tu distingues ce qui semble être un œil, car une lumière luit faiblement, à demi caché par une paupière, une touffe de poils ou une aile.

Mon ignorance ne me permet pas de comprendre qui est là, réellement, ni la complexité des processus qui nous composent, et les Mots reviennent malgré moi.

Longtemps, j'ai cru que tu avais oublié qui j'étais, et que c'était la raison pour laquelle nous conservions une distance.

Mais ce n'est pas du tout ça. Tu ne te souviens que trop bien de qui je suis. Ta mémoire est bien plus puissante que la mienne. Elle stocke même des souvenirs qui ne sont pas les tiens, ceux des expériences vécues par ton espèce, ta famille, les générations qui t'ont précédæ. Elle conserve l'intégralité des volumes qui archivent notre barbarie. Toi qui glisses sur leurs tapis roulants pour tomber dans leur entonnoir garni de couperets pour être broyæ vivanx, comment me ferais-tu Confiance ?

Tu as dans ton sang le souvenir des mères qui agonisent à l'abattoir, pendues au bout du crochet qui déchire

leur chair à chaque soubresaut commandé par leur système nerveux, pendant qu'on les éviscère vivantes afin de ne pas perdre de Temps, en jetant leur petix à la poubelle.

Toi qui te cognes aux quatre coins d'un bassin minuscule pour retrouver le flux, sans pouvoir échapper à la chaleur, aux lumières et aux bruits atroces de ce centre commercial, alors que tu es næ pour glisser dans les Espaces glacés des grandes profondeurs.

Donc,

Tu griffes et tu mords jusqu'au sang la minuscule ouverture d'où provient l'air. Tu te contorsionnes, tu te coinces la patte dans ce trou d'où semble venir un infime soulagement, rêvant aux températures négatives extrêmes qui ont fait pousser ta fourrure, tandis que le système de réfrigération qui est tombé en panne fait de ta vie une agonie. Tu es devenu si terne et si sale. Prostræ, la plupart du Temps, tu ne suscites plus leurs cris de frayeur, comme lorsque tu te jetais contre la vitre de tout ton poids pour leur faire comprendre ta douleur. Tu as même épuisé leurs Rires. Et si parfois tu inspires de la pitié chez cials qui posent les yeux sur toi quelques minutes avant de repartir, hâpæs par les vitrines, tu ne sais toujours pas comment te protéger de leurs sons insoutenables, ces cris avec lesquels als espèrent te rejoindre et dont les déflagrations intenses détruisent ton système nerveux, toi qui entends le plus

infime craquement sur la neige.

Tu sais que le dehors vient de là, de cette minuscule ouverture, et tu t'acharnes à l'agrandir pour leur échapper. Mais al n'y a pas d'extérieur ni d'intérieur, al n'y a qu'une seule et même réalité qui partagent plus de choses qu'al n'y a d'éléments qui les séparent.

Tu ne peux t'échapper, puisque je te respire. À mon insu, j'avale la matière infinitésimale de ta sueur, de ta salive et de tes vomissements où se reproduisent tes parasites. Lorsque tu me masses, al n'y a pas que ton huile qui me pénètre, tu laisses une partie de tes mains sur moi. Tes champignons, tes virus, tes bactéries se mêlent à moi à chaque instant. Tes métaux sont dans le revêtement écorné des poêles où je te fais cuire, dans l'usure de la boule à thé où je te bois. Le torchon avec lequel je m'essuie a recueilli ton alumine, le sang qui sort de tes blessures saute sur moi, rampe jusque dans le liquide que j'absorbe. J'avale et digère même ton sperme, même ta cyprine, ta morve, ton pus, toutes tes humeurs. Alors que puis-je faire d'autre pour toi sinon t'accueillir toujours davantage en moi, observer ce travail invisible et incessant qui échappe aux êtres obsédés de pureté et de simplicité, et digérer à mon insu toutes les substances dont tu me perfuses ?

Ton écorce coule dans mes veines, tes sabots entrent dans la composition de mes ongles. À travers nos colles, nos outils, nos *sprays*, j'ingère tes mousses, tes fougères,

tes algues, même tes sulfures, tes silicates, ta cellulose, là où les corps célestes tournent et flottent en Silence, et où se déploie enfin ma chevelure.

Là,

Au point où se rencontrent toutes les trajectoires en orbite, tous tes composants suintent imperceptiblement de mon visage. Ma langue en recueille les filaments sur mes lèvres. Ils continuent leur voyage, imbibant mes fluides, traversant mes cloisons, se répandant dans mon sang. J'en suis imbibæ. Et depuis toujours, je ne peux que les laisser s'allier à moi instant après instant, tandis qu'ils se mêlent à mes propres Forces.

Leurs puissances titanesques se dressent les unes contre les autres et entrent en collision, en un tremblement silencieux, d'où s'échappent des nuages de phosphore, de potassium, d'azote, faisant remonter le fond de la mer.

Et,

Inaccessible à ma Conscience,

Tu es là,

lorsque je vide les placards de la maison pour donner tes vêtements, serrant une dernière fois contre moi ton vieux gilet troué pour m'imprégner de ta présence et de ton odeur, ne mesurant pas l'étendue de mon erreur, puisque tu es déjà en moi, et depuis longtemps.

Mes cheveux déchirent les bandes collantes de cet humus d'où nous venons, mes pieds en arrachent des particules qui se mêlent à tout mon corps. Je ne marche pas, je nous étire. Ainsi je chemine depuis toujours, sans mémoire, drapæ dans la cape de l'univers, la tête couronnée de myosotis.

XIII

LASSER LA PEUR

*Que sont ces étoiles noires dans la nuit du corps?
Étoffe lumineuse, violette qu'on ramasse? Le phare
aveugle conserve le secret de la distance qui ne se cicatrise plus.*

CHAWKI ABDELAMIR ¹²⁴

2003

SUR la route étroite et sinueuse où je roule en voiture, bordée de hautes montagnes et de profonds ravins, « je prie » pour ne croiser personne, puis « je prie » pour rencontrer quelqu'un, à mesure que le lacet étroit m'éloigne de mes repères et s'enfonce dans la montagne.

Ce ne sont pas ici les Alpes-de-Haute-Provence de carte postale, où les rangées de lavande s'alignent sagement, mais celles des mastodontes de pierre noire déchiquetée où rien de comestible ne pousse pour la créature humaine. Je passe un dernier pont de pierre et m'arrête à un endroit où la route dessine une courbe. Une prairie se déploie vers les montagnes. Enfin, des cyclistes me hèlent et me saluent de la main en passant.

Entre deux collines, longeant une rivière au clapotis ininterrompu, un domaine s'évase sur dix hectares de forêts, de prés et de chalets. « Ils doivent avoir jusqu'à six heures d'ensoleillement en moins, par rapport à la vallée. » Je sursaute. Al est arrivé sans prévenir. « Mais la région devrait être inhabitable dans trente ans à cause des canicules, alors c'est pt'être un avantage. »

Cial qui parle se présente comme un paysan qui a travaillé dans plusieurs exploitations agricoles, tandis que nous rejoignons les autres visiteurs. Chacun se définit par son imposture : « chercheur, assistante dentaire, ingénieur, retraitée, concepteur de jeux, slameurs ». J'eusse aimé me présenter en disant « poète ».

Assumer cela ou garder le Silence est encore inenvisageable, soulève encore la honte de n'être pas conforme.

Seul le fondateur du lieu habite ici en permanence, en plus du jeune bénévole engagé pour aider à construire une cabane. On nous présente la série de trois bacs destinés à économiser l'eau pour la vaisselle, le coin cuisine extérieur, les toilettes sèches. « Tu as une douche solaire qui pompe l'eau de la source. Si tu la prends à dix ou onze heures demain matin, elle sera chaude. »

S'extirpent d'une lointaine mémoire des parfums d'herbe et de terre, la sensation d'être tout petit, au pied de quelqu'un. Lorsque l'air bruit au passage du vent, mon regard se lève vers les grands arbres. Un Silence en moi se déploie. Son vertige.

Les habitués nous sondent posément, avec des Mots choisis. « Quelles sont tes intentions en venant ici? »

À la nuit tombée, nous allons à deux chercher de l'eau à la rivière. Je demande à ma guide de ralentir. Le domaine est vaste et, lorsqu'elle s'éloigne avec sa lampe frontale, tout replonge dans une obscurité qui mêle la terre et le ciel. Peu à peu, on chemine avec précaution sur la terre invisible, tandis que nos yeux se réhabituent à la lumière des étoiles.

Cette nuit-là, j'écris dans le grand chalet mis à notre disposition, à la lumière d'une veilleuse. Ma Conscience se ferme à tout ce qui n'est pas la transformation par l'écriture. Je devrais dormir, mais on attend mes

traductions, mes notes, mes corrections. La brûlure de mes yeux augmente à mesure que les heures passent, mais c'est agréable d'être là pendant que tout le monde dort, dans la chaleur du poêle à bois.

Plus tard, je rejoins le dortoir où l'on a mis un lit à ma disposition. J'essaie de me coucher sans faire de bruit. Les bavardages et les chahuts ont cédé la place au rythme paisible des respirations.

Le lendemain matin, je prends le café en pyjama parmi ces personnes avec lesquelles je partage le même état fripé et échevelé. Chacun se salue et s'enquiert de la nuit passée, s'écoute et se raconte son histoire.

Le week-end est organisé en ateliers suivant nos envies. Certains réclament une présentation de la philosophie du lieu, de son financement, une visite du potager et de la plage secrète au bord de la rivière. D'autres proposent un jeu de rôles, de la coupe de bois, de l'aide pour l'isolement de la cabane avec des toiles de jute.

Le fondateur présente sa « vision », conforme à celle qu'il explique dans ses vidéos en ligne. Son débit est très posé et régulier, son discours explicatif. Son approche de l'inclusivité porte sur la reconnaissance de nos émotions et de notre responsabilité dans ce qui nous arrive, pour sortir de l'auto-victimisation.

La prise en compte de nos émotions comme sagesse est présente dès l'Antiquité, notamment dans les philosophies bouddhistes et confucéennes. Il omet de citer

ses sources, mais c'est ainsi que cela se passe hors de la vie scientifique, lorsque nous nous attribuons des Pensées si anciennes que nous croyons en être les auteurs. Nous-mêmes, nous ne pouvons jamais tout lire, et l'appropriation culturelle n'est jamais loin.

Appropriation culturelle. Mécanisme d'oppression par le biais duquel un groupe dominant prend possession d'une culture infériorisée, en vidant de sens ses productions, coutumes, traditions et autres éléments culturels ¹²⁵.

Sa sécheresse de ton, ses affirmations qui n'admettent pas de répliques me mettent en alerte : ce ton doctoral de cial qui donne des leçons aux autres n'est-il pas aussi le mien ?

« Ce n'est pas un écolier. C'est plus proche d'un moine. » Au moins, voilà une position assumée.

Il se tient très droit. L'ensemble de ses gestes semblent calculés et sous surveillance. Lors d'une pause, je l'aperçois en train de déambuler en regardant ses pieds, seul et les mains croisées, comme s'il priait ou méditait. De mon côté, je travaille mes équilibres. Moi aussi, je reste à l'écart.

Dans les cercles que nous formons au cours des

125. WILLIAM (2021 [2019]), p. 150.

ateliers, les habitués ont le corps tourné vers lui et tu devines sans peine qui a conceptualisé les termes qu'ils reprennent. Tu sens la crainte ou l'admiration qu'il leur inspire, ainsi que leur adhésion à sa Pensée dans leur posture légèrement voûtée en sa présence et leur attention recueillie et intimidée lorsqu'il s'exprime. Lui seul organise et recadre les prises de parole. « Tu souris ! Ça t'intéresse c'que j'dis ? »

Son apostrophe anéantit le sarcasme qu'il m'inspire et que je découvre. Refouler ce sarcasme, ne pas l'analyser, ne pas le résoudre : voilà ce avec quoi j'étais venu. J'aurais dû me demander pourquoi son discours m'exaspérait.

En réalité, je sens dans sa foi un dogmatisme incompatible avec la souplesse et l'humilité de qui veut connaître la complexité des mondes. Contrairement à la foi, le dogmatisme ne peut pas s'accompagner d'une Conscience de nos failles, lacunes et biais. En prétendant expliquer et ordonner le monde dans sa totalité, depuis un point de vue dont il ne mesure pas le caractère dérisoire, le dogmatisme ne supporte pas sa propre faillibilité.

Néanmoins, cet écolieu ou ce monastère « a le mérite d'exister ». Il est en transition vers l'autonomie énergétique et alimentaire et permet des expériences dont la planète a besoin. Aussi imparfait soit-il, il ouvre des perspectives pour tous. Certes, après douze ans d'ef-

forts, le fondateur se retrouve seul à l'habiter de façon permanente, ce qui est un résultat prévisible, quand on a la certitude de posséder la vérité. Mais cet aspect religieux est clairement dit et assumé. C'est pourquoi il attire des personnes à son image, qui souhaitent suivre un dogme et se trouver un prophète.

Et si cette figure de prophète, de chef ou de gourou me fait autant réagir, n'est-ce pas parce que je vois en lui un miroir de ce que j'ai pu être, je suis peut-être encore et peut-être encore reproduit ? Rien n'est inutile, tout est expérience et leçon, a dit quelqu'un dont, moi aussi, j'ai oublié le nom et que je ne peux citer.

Dans les trois écolieux que j'ai visités, très peu de personnes semblent issues de la diversité, notamment fonctionnelle. Si cette absence est confirmée, qui s'en étonnera ?

Nous ne pensons pas avec les autres, ou plutôt, nous « ne les pensons pas » dans nos politiques, en oubliant de les intégrer, même dans « le monde d'après » que sont censés porter les écolieux. Car le transvail, ou travail sur soi pour démanteler ses propres mécanismes de domination, n'a pas été fait.

Le transvail est un travail, un authentique travail, avec tout ce que cela implique : lui accorder du Temps, de l'attention, de l'énergie, être créatif, se dépasser, trouver des solutions. Non seulement ce travail est

gratuit, mais il nous coûte. La renonciation à des privilèges peut soulever un conflit intérieur douloureux tant que dure le décentrement. À la fin de notre transformation avec les autres et par les autres, la rencontre a fait son œuvre. Il y a eu un basculement ontologique et nous laissons la souffrance à ceux que nous ne sommes plus.

Ce travail consiste à identifier sa violence et à y renoncer, à étudier en quoi on fait partie du problème et en quoi on peut faire partie de la solution. Nous devons interroger nos relations avec les dominations, si elles sont de l'ordre de l'indifférence, de la lâcheté, de la connivence ou de la participation active. Il pousse à créer un Espace où l'autre peut parler, être entendu et accéder au pouvoir. Il consiste avant tout à reconnaître ses faiblesses.

En envisageant systématiquement la personne de la diversité fonctionnelle par le prisme du manque, du malheur et de la souffrance, nous ne comprenons pas que c'est justement ce regard que nous posons sur elle qui engendre ces maux. Nous faisons alors de l'« empathie égocentrée ¹²⁶ ».

126. QUENTIN (2017), *op. cit.*

Les esprits sains aussi bien que les corps sains peuvent être infirmes. Le fait que les gens “normaux” peuvent se promener, voir, entendre, ne signifie pas qu'ils voient ou qu'ils entendent réellement. Il arrive qu'ils soient très aveugles pour tout ce qui gâche leur bonheur, très sourds aux prières de ceux qui demandent un peu de bonté; quand je pense à eux, je ne me sens ni plus infirme ni plus handicapé qu'ils ne le sont. Il se peut que je serve, par de petites choses, à leur ouvrir les yeux sur les beautés qui nous entourent [...] ¹²⁷.

L'« analogie abusive ¹²⁸ » consiste à faire des raccourcis à partir de similarités. QUENTIN cite notamment le cas d'une personne en fauteuil roulant qui est perçue et traitée comme un enfant dans une poussette : on se passe de son consentement pour la tutoyer, lui passer la main dans les cheveux, ou bien on s'adresse à son accompagnant plutôt qu'à elle-même.

Enfin, les « compensations inopportunes ¹²⁹ » désignent ces épreuves indispensables à la construction de notre humanité, et dont on dispense ces personnes au

127. « Un sclérosé en plaques » cité par ERVIN GOFFMAN (1975 [1963]), *Stigmaté. Les Usages sociaux des handicaps*. Paris : Éditions de Minuit.

Ce cas précis d'anonymisation du témoignage, où la personne perd son nom et est réduite à son seul handicap, est problématique.

128. QUENTIN (2017), *op. cit.*, p. 107.

129. *Ibid.* p. 119.

motif que, « vivant déjà dans la souffrance », elles ne devraient pas en subir davantage. QUENTIN donne en exemple vécu l'expérience de l'enterrement d'un proche, rituel important dans le processus de deuil, et dont fut écartée une personne avec une trisomie 21, au motif qu'elle « souffrait » déjà assez comme ça.

Ces humiliations et micro-agressions à répétition participent à rendre douloureuse une condition qui n'est pas forcément vécue comme malheureuse, mais qui la devient à cause de ce que QUENTIN nomme « des regards produisant le handicap ¹³⁰ ».

Avant même que notre mère fût diagnostiquée Alzheimer, on me déconseilla fortement de partager avec elle des événements fondamentaux de ma vie, au motif qu'elle pourrait en souffrir. Parce que, pour ces conseillers, ces événements étaient perçus comme dangereux (mon voyage au Liban), malheureux (mon divorce) ou problématiques (mon changement de Genre), je ne devais pas les partager avec notre mère, pour la protéger et ne pas la perturber. Pour ces personnes, il était évident que ma mère serait incapable de les comprendre comme je les comprenais et les vivais moi, c'est-à-dire de façon positive.

Mais notre expérience est constitutive de notre Pensée, de notre personnalité et de notre corps. Nous

130. QUENTIN (2017), *op. cit.*, p. 116.

métabolisons les événements de notre vie, ils sont indissociables de notre corporéité. Et nous n'avons pas d'autre choix que d'assumer ce que nous sommes, puisque, de toutes manières, cela se voit. Notre identité véritable existe, elle est bien là. Quand bien même elle est tue, elle sort de nous par tous les canaux d'expression possibles. Je ne suis plus la fille que ma mère a connue. Cette créature a cessé d'exister, mais certains (dans la famille, parmi les soignanz, influencés par elle) s'obstinent à la ressusciter par leurs Mots, en croyant que cela nous amène à communiquer et à vivre sans complications et sans conflits.

Mais vivre sans conflits n'est pas vivre en paix. Cette simplification n'est que de façade. En voulant éviter la souffrance et la complexité de la vie et des relations, elle leur en ajoute. Ainsi, les soignanz m'entendent parler au Genre neutre, et ma mère me genre spontanément au masculin, d'après ce qu'elle voit et ressent désormais de moi. « Lui » me montre-t-elle du doigt. « Lu garçon... gentil. » Alors je me sens sourire, pour tout ce qu'elle comprend, malgré tout ce que nous lui cachons.

La relation induit également des transformations métaboliques, elle nous constitue physiquement et psychiquement par des processus biochimiques de co-création. Ces processus ont été décrits par FRANCISCO J. VARELA, qui doit beaucoup aux travaux de LYNN MARGULIS en microbiologie. Refusée par une douzaine

de revues scientifiques dans les années 1960, avant de faire consensus aujourd'hui, la théorie endosymbiotique de MARGULIS révolutionne notre conception de l'apparition de la vie sur terre en expliquant l'origine des cellules par la symbiose entre êtres vivants¹³¹. Elle est résumée par un aphorisme devenu célèbre :

La vie n'a pas conquis le globe par le combat,
mais par la mise en réseau¹³².

Sous le nom d'autopoïèse, ou « autoconstruction » HUMBERTO R. MATURANA ET FRANCISCO J. VARELA font de cette capacité à agir en réseau l'une des caractéristiques de la créature vivante. Celle-ci serait un processus de production permanent (transformation, génération, destruction). Elle est davantage qu'une synthèse d'éléments hybrides, elle est elle-même un réseau¹³³.

Sans cesse, pour la raison qu'elle pourrait se blesser, se fatiguer ou se tromper, mon père adoptif retire à ma mère son statut de créature vivante qui s'autoproduit avec son environnement, en lui ôtant les objets des mains, en faisant les choses à sa place, en lui enlevant toute responsabilité. Cela a pour effet de l'empêcher de se relier à ce monde auquel on la somme pourtant

131. ENCYCLOPÆDIA UNIVERSALIS [en ligne], s. v. « lynn-margulis ».

132. MARGULIS ET SAGAN (1986), p. 15.

133. VARELA (1989), p. 45.

d'appartenir, et de renforcer une inadaptation qu'on croit inhérente à sa maladie et sur laquelle on s'appuie pour justifier son enfermement.

Pourtant, ma mère est avide de toucher, saisir, attraper les choses tangibles par lesquelles ce monde se manifeste, nous demandant toujours si elle peut nous aider à porter notre sac, cherchant à tirer une chaise pour que nous puissions nous y asseoir, tâtant les choses et les créatures pour tenter de les reconnaître et de retrouver sa place parmi elles.



Tu ne sais pas pourquoi tes filles ne viennent pas. Tu as bien compris qu'elles ne voulaient pas, qu'elles n'en avaient pas envie, mais tu ne connais pas leurs raisons. Chaque fois que vous en parlez, tu ne peux t'empêcher de t'exprimer avec Colère, tout à la violence de cette souffrance. Ce qui ne fait que repousser leur venue dans un futur encore plus hypothétique. Tu as même cessé d'y croire.

Et chaque jour qui passe est une tentative d'enfouir cette souffrance, car le pire est arrivé : ces enfants que tu as fait pour te donner une raison de vivre, et que tu aimes plus que tout au monde, als, ne t'aiment pas. Alors, dans ce jardin que tu paies si cher avec ton travail sexuel et domestique, tu glisses lentement hors de ce monde.

Ton café à la main, tu vas t'asseoir sur le banc devant la maison. Tu te chauffes au soleil, laissant monter le jour, dans le bourdonnement des insectes.

Trop déçux de tout, tu te passionnes pour cet univers qu'est le jardin.

Tu commences à ne plus répondre aux appels. Ton prénom retentit avec de plus en plus d'impatience et de violence. Mais cela ne t'atteint plus.

Le reste aussi te devient indifférent : touz ces obligations, ces ordres et ces questions stupides sur le ménage, les courses, les repas, toutes ces choses auxquelles tu as consacré ton précieux Temps de vie, au lieu de te consacrer à te (faire) respecter et à t(e faire) aimer. Tout t'apparaît tellement trivial, maintenant que cette erreur a éclaté dans ta Conscience.

Le cadavre d'un lézard qui expose son ventre au soleil, à demi mangé par les fourmis, t'occupe davantage que les cris et les coups. Pendant des heures, tu savoures son renversement grotesque, les pattes en l'air, ainsi que la couleur de ses écailles, turquoise et iridescente. Magique!

Tu t'éloignes sous l'arc des feuilles, pour échapper à l'horreur de ce mauvais choix.

Tu t'éloignes toujours davantage parce qu'il te poursuit, il ne te lâche pas et se prend même pour ton meilleurx amix.

Tu te perds dans la montagne. Malgré sa violence, tu

ne perçois plus l'angoisse dans cette voix qui t'appelle depuis la maison.

Tu admires les pieds de vignes qui se rejoignent au-dessus de ta tête. Dans les prairies aux herbes couchées, des groupes de papillons blancs et bleus s'envolent sur ton passage. Leur nuée explosive t'entourne, le Temps de faire encore quelques pas. La sensation d'Ailleurs t'emplit, et tu comprends qu'au-delà de ces frontières, les ennuis ne peuvent pas te rejoindre.

Un jour, à ton retour, tu es saisi par la couleur d'une fleur, et tu restes longuement devant elle, à t'enivrer de ses pouvoirs de sa fraîcheur et de la grâce. Et quelque chose advient.

Tu comprends que « chez toi » n'est pas cette maison, mais cette couleur.

Tu n'habites pas dans une maison que tu as remplie de meubles pour combler le trou noir qui s'est ouvert dans ton cœur, mais dans une goutte d'eau posée au sommet d'un doigt monstrueux.

Tu habites ces rêves de pièces silencieuses où tu pourrais peindre sans que l'on vienne t'interrompre, tandis que tu entendrais des personnes aimées Rire dans la maison. Tu habites ces rêves de cascades d'eau translucide environnées de roches plates et cachées par les frondaisons, inaccessibles même à ce rôle de maman que tu t'es fabriqué, et qui t'a piégé.

Peut-être même que ce lieu qu'on nomme « chez soi »

et qui provoque cet attachement si fort qu'on peut lui sacrifier sa vie, lorsqu'on le nomme « famille » ou « patrie », n'est qu'un texte, un récit confus et ininterrompu qui n'existe que dans notre esprit.

Alors, les personnes qui t'aiment vraiment n'auront jamais été aussi nombreuses.

Tu dois seulement accepter que qu'elles n'existent que dans ce texte.

Et tu comprends que tu n'as jamais été propriétaire de quoi que ce soit. Au contraire, c'est toi qui appartiens au paradis que sont ces lieux, tantôt une maison qui résonne de voix aimées, tantôt un jardin piqué de fleurs sauvages, tantôt une musique et tantôt une couleur, toutes choses qui ne sont ni des lieux ni des états, mais des conjonctions qui rendent possibles le retour de l'enfance, sa joie, ses Rires, sa puissance, tous ses possibles, tout ce qui est plus fort que la souffrance, et qui va te permettre de partir, définitivement.

XIV

RIRE
DU
SILENCE

Nos visages noircissant / sur les photos accrochées au mur. / Ne ris pas. Raconte-moi simplement / encore / l'histoire des moineaux fuyant Rome en chute, / ailes enflammées./ Et comme les ruines se sont nichées dans chaque gorge comprimée / la faisant chanter

OCEAN VUONG ¹³⁴

2016

IDENTIFIER le point de vue qui les subalternise, prendre en charge leur singularité et leurs représentations, s'associer, parler des réalités de leur corps invisibilisé dans l'iconographie : toutes pratiques que les tenanz du courant de *body positive* entreprennent pour exprimer un point de vue bienveillant sur la diversité des types de corps et lutter contre une norme esthétique au nom de laquelle on moque, stigmatise et exclut toute déviance¹³⁵.

Sous le gouvernement des technologies digitales, l'human inclusiv a Conscience que son destin est de finir seulx et gouvernæ par les algorithmes de son téléphone, avec pour conséquence son isolement et le morcellement de sa Conscience politique. Al œuvre donc avec les autres subalternes parce qu'al sait que l'émancipation de sa catégorie ne peut se faire de manière isolée, sans tenir compte de celle de ses adelphes.

La vie devient résistance au pouvoir lorsque le pouvoir prend pour objet la vie¹³⁶.

Le concept d'intersectionnalité de CRENSHAW¹³⁷ est aussi utile pour comprendre le simplisme d'un discours jugeant les individus sur la Volonté et le mérite. Car la

135. MARX (2024).

136. DELEUZE (2004 [1986]), p. 98.

137. CRENSHAW (1989).

« réussite » d'un tel individu – comprenons : son adéquation avec la norme et les valeurs néolibérales – n'est pas jugée, selon ce discours, dans la totale ignorance de l'ensemble des discriminations dont cet individu peut être victime.

L'inclusivité exerce un Mouvement contraire à une Pensée dictatoriale : elle part du peuple pour s'imposer peu à peu à ses représentanz. Avant d'être conceptualisée, l'inclusivité constituait déjà un observable, elle précédait l'observation scientifique, parce qu'elle était déjà incarnée par des individus et des groupes. Elle n'est donc pas seulement une Pensée. C'est aussi une pratique et une culture démocratiques dont les tenanz sont attachæs autant à l'émancipation de l'autre qu'à la leur propre.

En résulte une déconstruction permanente, une remise en question des certitudes à propos du savoir et du pouvoir, et une acceptation d'opinions contraires, leur confrontation et la recherche du consensus, ce qui en font les premiers ennemiz de la biopolitique décrite par MICHEL FOUCAULT¹³⁸ et de sa gouvernementalité libérale de tous les aspects de la vie. Foncièrement démocratique, l'inclusivité convainc peu à peu de son bien-fondé, ce qui n'est pas le cas des entreprises dictatoriales, qui obèrent la diversité des pratiques et

138. FOUCAULT (2004).

des voix en faveur d'une Pensée unique.

Inclusivité et spectralité ne sont pas connotées de la même façon dans l'œuvre de JUDITH BUTLER. Celle-ci appelle à une refonte de nos catégories pour les rendre plus inclusives¹³⁹, mais là où DERRIDA réhabilite la spectralité rejetée par Freud et Marx¹⁴⁰, Butler y voit le processus d'altérisation de l'autre et la disparition de morz dont al est impossible de faire le deuil parce qu'als ne sont pas dignes d'être pleuræs¹⁴¹.

La reproduction du « monde d'avant » par des lieux de reproduction de normes ayant contribué à l'invisibilisation des subalternes (capitalisme, entrisme, hétérosexualité, blanchité, binarisme, etc.) semblent lui donner raison. La disparition des opprimæs est notamment organisée par certains écolieux au moyen d'une sélection par l'argent qui leur permet de devenir aussi rentables qu'une entreprise, et de perpétuer les logiques capitalistes de possession et d'exclusion.

Car al n'est pas facile d'être inclusix, d'autant que l'inclusivité a ses propres limites. Ses propositions ne sont pas sans soulever un certain nombre de problèmes. Par exemple, de même que la proposition « la diversité

139. « Pour une transformation démocratique radicale, il faut que nous sachions que nos catégories fondamentales peuvent et doivent être étendues pour devenir plus inclusives et plus responsables face à l'ensemble de l'éventail des populations culturelles. » BUTLER (2006 [2004]), p. 253.

140. DERRIDA (1993), *op. cit.*, p. 72.

141. BUTLER (2005 [2004]).

fonctionnelle » interroge sur le risque de non reconnaissance des besoins spécifiques d'un individu par la société, celle qui consiste à qualifier des enfants d'« autrement capables ¹⁴² » interroge sur la nécessité de voir à tout prix une ou des « capacité(s) » chez un individu ¹⁴³.

L'inclusivité, de plus en plus revendiquée par les institutions et les entreprises, achoppe sur les valeurs capitalistes qui ne renoncent pas aux critères de jugement que sont la normalité, l'intelligence, l'excellence et la productivité. Par exemple, les personnes trans atteintes de la maladie d'Alzheimer qui se questionnent sur leur identité de Genre sont parfois « construites » comme déficientes par le personnel soignant, qui voit dans la fluidité de Genre de ces personnes une « incapacité » à souscrire à la norme binaire de Genre ¹⁴⁴.

Une critique peut aussi être faite à l'inclusivité comme une politique linguistique et sociale injonctive produisant de la violence et de l'exclusion vis-à-vis des personnes mêmes qu'elle prétend prendre en compte. Artiste trans invitée officiellement par les musées, les

142. EBERSOLD (2006), *op. cit.* ; SIMON (2007).

143. « Le capacitisme se réfère aux idées, aux pratiques, aux institutions et aux relations sociales qui présument de la capacité physique et, ce faisant, construisent les personnes en situation de handicap comme des "autres" marginalisées, opprimées et en grande partie invisibles. » CHOUINARD (1997), p. 380 (trad. libre).

144. BARIL ET SILVERMAN (2022), p. 117-131.

galeries et les universités pour exposer son travail et réaliser ses performances, RAJU RAGE a expérimenté la violence de l'exclusion au sein même d'institutions se voulant inclusives, notamment en étant constamment arrêté par le personnel de sécurité pour justifier de sa présence, en raison de son apparence en non-conformité avec un milieu majoritairement blanc, mais aussi en se heurtant aux Rires incrédules de ses collègues lorsqu'il a raconté son expérience ¹⁴⁵.

Al questionne alors cette invitation de l'institution à « entrer dans la violence » et à lui servir de caution inclusive. Al se questionne également sur sa propre incapacité à se *désintéresser* de ces institutions. Al sert le système de valeurs et de normes qui lu maltraite en échange de la reconnaissance.

Mais que vaut la reconnaissance dul maître ?

Un signe est une entité à double face constituée d'un signifiant (image acoustique) et d'un signifié (concept). Perdre un signe, c'est perdre un concept, risquer que ce concept disparaisse de la mémoire collective. *Nisi enim nomen scieris, cognitio rerum perit* ¹⁴⁶ dit Isidore de Séville (560-636) : « Quand tu ne ne connais pas leur nom, les choses périssent. » Faire disparaître un Mot d'une

145. RAGE (2020).

146. ISIDORI HISPALENSIS, *Etymologiarum sive originum*, Livre I, chap. 7, penelope.uchicago.edu.

langue, c'est faire disparaître une histoire culturelle, symbolique et sociale de la mémoire collective. A-t-øñ vraiment envie d'oublier que le masculin l'a emporté sur le féminin?

Tout nous renvoie au Silence.

Mais peut-être que BUTLER a une lecture trop unilatérale de la spectralité. Excluz de partout, nous parvenons aussi à créer des bulles de vie inclusive, imparfaites et heureuses, grâce à l'adelphité que nous réussissons à créer entre subalternes. Nos associations, nos maisons, nos livres sont des refuges où les structures de la prédation sont obsolètes, et où se créent et s'expérimentent d'autres modèles, de Genre, de relations, de travail.

Entre nous, øñ oublie les maîtres. Øñ ne regarde pas leur télé, øñ ne lit plus leurs livres, øñ n'écoute plus leurs infos. Trop occupæs à bâtir, chercher, créer, réinventer, øñ n'entend plus trop parler d'als. Leur réalité, leurs critères de jugement ne sont plus les nôtres. Als peuvent garder leur prestige. Nous renvoyons à la part d'impuissance de la spectralité cials qui cherchent à nous maintenir dans leurs réseaux de violence. Les maîtres n'ont plus de prise sur nous. Là, dans ces lieux où l'øñ s'entraide, als n'existent plus vraiment.

L'histoire aussi respire, avec parfois la joie mauvaise de la revanche, celle des subalternes incapables de

renverser le maître, et qui alors se réjouissent ensemble de ses malheurs. C'est ce qui s'est passé ce soir-là.

Mon ancien éditeur m'appelle au téléphone – je n'aurais jamais cru avoir une telle opportunité dans la vie, commencer une phrase avec ces Mots : « Mon ancien éditeur ». « Y en a marre de s'faire baiser par tous ces tocards! »

C'est un chercheur en histoire de l'art et un agriculteur qui a repris la ferme familiale. Lorsqu'il ne participe pas à des colloques, il déchaume tout en travaillant à quelque publication depuis son tracteur, où il capte mal.

Avec lui, j'ai appris l'édition en France, la résignation des autaires à un marché qui rend impossible la possibilité de vivre de leur plume pour la plupart d'entre als, le prélèvement de touz les intermédiaires, als-mêmes étranglæs par des prix verrouillés et pensés pour qu'ils ne puissent bouger sans déséquilibrer tout le système, le scandale écologique des millions de livres invendus livrés au « pilon ». J'ai appris la fabrication des autaires par la mode, les tendances, le *buzz*, les scores politiques, le nombre d'abonnæs, ainsi que l'indifférence des critiques, qui croulent sous les ouvrages à lire et privilégient ceux publiés par des maisons d'édition reconnues.

Ce soir-là, Antoine m'appelle depuis sa table de travail, parce qu'il n'a pas eu de mes nouvelles depuis

longtemps, pour le plaisir de la conversation, peut-être aussi pour dissiper sa propre solitude. « La première fois que j’suis retourné dans un supermarché, j’m suis cru à Las Vegas. »

Moi épuisé, allongé sur mon lit et riant de bonheur de l’avoir au téléphone; lui devant son ordinateur, errant sur internet depuis la pénombre de son salon que je sais sans chauffage, avec pour seule compagnie sa chatte câline et caractérielle. Je revois le violoncelle et le piano, au pied duquel traîne une paire de vieux chaussons. J’y avais passé quelques jours lors du bouclage de la Grammaire¹⁴⁷. J’imagine son corps haut et sec d’échassier, son bec allongé capable de filtrer la vase pour en récolter les perles, et d’où s’élève sa voix pointue. « Tu les vois s’effondrer les uns après les autres, c’est un régal quotidien. J’m lève le matin et j’m demande : “ Qui c’est qui va encore s’péter la gueule, cette fois?! ” ».

Son modèle de maison d’édition est minuscule, local, adaptable à n’importe quelle situation puisqu’il n’est pas contraint à un plan de rentabilité. Grâce aux revenus de la ferme, il n’a pas besoin de salaire. Les droits d’auteurs avoisinent les 80 %, contre le pourcentage infime qu’on leur réserve habituellement. Pas de pilon, puisque les tirages sont faibles et s’écoulent facilement. Pas d’obli-

147. ALPHERATZ (2018), *op. cit.*

gation à la rentabilité. Pas non plus de rapport de force entre autaire et éditaire, mais une œuvre collaborative au service de l'ouvrage, dont l'autaire reste propriétaire.

Par contre, sans diffusaire, ni les librairies ni les médias ne connaissent cette maison, et les livres qu'il édite passent inaperçus du plus grand nombre. Seulz les alliæs font circuler nos livres.

« J'bois du p'tit lait en écoutant la radio. Encore un salaud qui tombe! C'est tous les jours, en c'moment! Ah, ça doit pas être rose pour ces mecs! Chaque matin, ils doivent se d'mander : " Qu'est-ce qui va encore m'arriver, aujourd'hui?! " ».

Cette phrase me saisit.

Qu'est-ce qui va encore m'arriver, aujourd'hui?

C'est avec cette phrase que je vis depuis toujours.

Enfin, notre maître sort de chez al le matin et se pose la question que nous nous posons depuis le début de l'histoire : « Qu'est-ce qui va encore m'arriver, aujourd'hui? » Et je ris de ce renversement.

Je ris de cette victoire si rare, en cet instant éphémère où l'histoire nous est favorable. Cela ne va pas durer. Nous lu savons, Antoine et moi, alors nous forçons un peu notre Rire pour qu'il dure. Et il nous reprend malgré nous, au cours de la conversation.

Un Rire adelphique.

Il s'élève dans la nuit et traverse la montagne silencieuse. Il la fêle merveilleusement, en une rivière de

feu. Sa faille d'or court au sein de ces parois où nous sommes figés comme les ammonites, disparues depuis longtemps, mais dont la coquille reste fossilisée pour témoigner des Temps anciens. Et cette faille se referme, peu à peu, entre les deux continents de mon quotidien. Progressivement, elle ramène à elle toute lumière. Comme un iris de chat elle rétrécit, jusqu'à ce que replongent dans l'absence tous ces visages qu'elle abrite.

XV

AUTOPSIER
LA
HAINE

*Nous sommes tous des chimères, des êtres impurs et
hétérogènes. Chaque individu est une population
hétérogène.*

THOMAS PRADEU¹⁴⁸

2020

148. PRADEU cité par LEGROS (2020).

ÉCRIRE une thèse, c'est remonter le fil de notre Pensée en tâtonnant dans la nuit de nos intuitions. On progresse difficilement, entre inculture, candeur et inexpérience. Mais, tout au long de ce chemin dans les ténèbres, quelqu'un nous accompagne. En science, on l'appelle « an directaire de thèse ».

Je n'ai rencontré le mien que sur la fin de mes études, lorsque j'ai décidé de ne pas choisir l'Empereur de Givre, pour pouvoir suivre le chemin de mes intuitions, plutôt que celui de ma fascination.

Notre directaire est la personne la plus importante de notre vie pendant toute la durée que nous consacrons à notre thèse, c'est-à-dire pendant des années. Al nous indique le bon chemin à suivre, entre la myriade de voies sans issue vers lesquelles nous entraînent nos certitudes, nos peurs, nos névroses, notre conditionnement, notre ignorance. Mais mon directeur est aussi mon adversaire le plus féroce, puisqu'il ne respecte pas les Mots disant mon identité.

Cet irrespect qui nie mon Genre spectral ne me semble pas relever d'une intention de nuire, seulement d'une prééminence accordée aux conventions, plutôt qu'à toutes les réalités liées au Genre, et qui ne font qu'émerger.

Mon directeur de thèse est un linguiste, une personne avertie sur tout ce qu'impliquent les Mots, mais c'est aussi un sujet parlant comme les autres.

Parmi ces derniers, certains privilégient les personnes plutôt que les Mots, parce que c'est le respect ou la relation qui compte. D'autres privilégient les Mots plutôt que les personnes, parce que c'est d'abord leur propre personne qui compte, ou plutôt leur vision et leur contrôle des autres. D'autres encore considèrent que les Mots ne font que trahir le jaillissement constant de la réalité. Pour ces sujets parlants, celle-ci est tellement complexe qu'elle en est, fondamentalement, insaisissable. Aussi ne se donnent-ils pas la peine de changer de Mots. À leurs yeux, le « Mot juste » n'existe pas. Seules existent des signes imparfaits, résultant de critères aussi divers que les lois phonétiques, les conquêtes faisant se déplacer et se mêler les langues, ou encore le désir de faire le moins d'effort possible. Pour cette dernière catégorie de personnes, les Mots sont autant d'approximations, de conventions commodes mais insatisfaisantes, et auxquelles nous devons nous résigner.

Mais peut-être mon directeur a-t-il encore d'autres raisons de me mégenrer ¹⁴⁹ que j'ignore, la plus probable étant qu'il attende de lire ma thèse pour changer d'avis.

Ce chemin qui me mène vers elle, plus encore que son résultat, m'est devenu précieux et riche comme un voyage. C'est une odyssée dont, à me semble, je reviendrai transformæ, après avoir été capable de surmonter

149. Utiliser le Genre qui correspond à une apparence ou à un état civil pour désigner une personne, plutôt qu'utiliser son Genre d'usage.

des obstacles insoupçonnés, et qui m'auront paru insurmontables. En attendant, j'accepte d'être un spectre.

N'est-ce pas le plus sûr moyen de traverser tous les murs ?

Cette exploration dans le monde des signes me rend proche d'inconnuz. Cials-ci ne se doutent probablement pas que leur parole, cristal qui souvent flotte à la dérive, oubliée de touz, dans cette décharge qu'est internet, tourne inlassablement sous mon regard.

De loin, je repère l'éclat particulier de leurs Mots. Les extrayant de leur gangue de caractères, je les examine longuement, soigneusement à la lumière. Et un jour, ces Mots produits sur internet ressortiront dans mon propre texte, où ils pourront rayonner avec la puissance de l'attestation, en tant qu'exemple illustrant une réalité, voire une régularité. Alors, la personne nommée par ces Mots ne pourra plus être balayée d'une phrase : « Ça n'existe pas. »

Mon directeur de thèse m'est donc tout à la fois un guide, un adversaire et un ami, qui n'est pas d'accord avec moi, mais qui me sert, car il m'accompagne dans l'écriture d'une thèse qui fera changer d'avis non pas une personne, mais des peuples.

Les témoignages d'abus que les directaires perpètrent sur leurs doctoranz sont si nombreux, charriant des histoires variées d'emprise, de manipulation, de récupération et d'agressions, que je mesure également ma

chance de l'avoir à mes côtés. Et lorsqu'il m'écoute attentivement, lorsqu'à son insu, le masque des apparences glisse de son visage pour faire renaître celui de mon ancien professeur de français, qui s'était mis en Colère pour orienter favorablement ma vie, mon directeur rachète alors toutes les personnes, passées et à venir, qui se seront dressées entre moi et moi.

Lorsqu'un jour, durant ce cours obligatoire sur le Genre que les doctoranz se devaient de suivre, l'intervenant se révéla incompetent sur le sujet, je ne fus pas surpriz. J'assistai alors à une totale inversion des rôles : lu maître, détenteur du poste, du salaire, des prix, des financements et du pouvoir, enseignant aux subalternes, en le déformant, le savoir qu'als avaient als-mêmes produit.

La récupération de l'inclusivité progresse en même temps que progresse cette Pensée politique. Elle se fait souvent en son nom, et parfois même avec des intentions qui lui sont opposées. Ainsi, certains dogmes, croyances, pratiques ou spectacles, sous couvert d'inclusion, servent un projet de société fondé sur l'exclusion des subalternes.

Mais je ne commettrai pas l'erreur dul maître. Je ne me présenterai pas comme an expert du sujet, alors que je n'en suis pas an. Je ne parlerai pas à la place des personnes concernées, aggravant l'exclusion dont elles

font l'objet. Je vais seulement leur donner la parole, et dire ce que j'en ai lu et compris.

En Europe, il s'agirait de relever un défi : celui de s'engager, musulmanes ou non musulmanes, ensemble contre toutes les formes d'oppression, des violences conjugales à la marchandisation du corps de la femme, et de développer cette alliance féministe tout en respectant les différentes stratégies de libération ¹⁵⁰.

Par commodité, on appelle « voile » en français des tenues variées et portées dans des cultures, des sociétés et des religions différentes : voile chrétien, mantille, *uttariya*, foulard, hijab, tchador, burqa, qui ne sont pas les mêmes objets, ne sont pas forcément issus des mêmes histoires et ne produisent pas les mêmes effets. Ces tenues ont toutefois pour point commun de couvrir tout ou partie du corps des femmes dans l'Espace public.

Le point de vue français sur les religions est caractérisé par son attachement à la laïcité ¹⁵¹ ou principe de fonctionnement de l'État ôtant tout pouvoir administra-

150. HAMIDI (2020), p. 121.

151. La laïcité est citée dans l'article premier de la Constitution du 4 octobre 1958 : « La France est une République indivisible, laïque, démocratique et sociale. Elle assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion. Elle respecte toutes les croyances. »

tif et politique à l'Église en souvenir d'une société de privilèges et de répression des libres penseurs, pour garantir la liberté de conscience ou liberté de croire ou de ne pas croire, ainsi que la liberté d'expression. La laïcité a d'abord eu pour but de protéger le peuple français de l'influence de l'Église catholique, notamment par la création de la loi du 9 décembre 1905 dite « loi de la laïcité » concernant la séparation des Églises et de l'État.

Plus récemment, la France s'est dotée de lois spécifiques¹⁵² concernant les signes religieux ostensibles (par opposition aux signes discrets) que les autres signes que le voile (croix, kippa, turban) n'avaient pas motivées jusque-là. Ces lois spécifiques, créées suite à l'apparition du voile dans des établissements scolaires, avaient pour but de garantir la liberté de Conscience aux jeunes femmes qu'on supposait soumises à l'autorité religieuse ou familiale¹⁵³.

Mais celui-ci est loin d'être systématiquement une obligation ou une prescription misogyne, c'est aussi un signe positif d'affirmation et d'expression de soi, dont les raisons de le porter et les interprétations sont parfois contradictoires, car un symbole n'a jamais qu'un seul et unique sens :

152. Loi n° 2004-228 du 15 mars 2004 et l'article 25 de la loi n° 83-634 du 13 juillet 1983 modifié par la loi du 20 avril 2016.

153. CHÉRIFI (2005).

Je ne supporte pas qu'un homme me dicte quoi faire. [...] C'est mon corps, il m'appartient. Toi homme, tu n'as pas à venir le voir. [...] Je préfère plus me couvrir que me dénuder, c'est normal ¹⁵⁴.

Je porte ce voile pour le fun, tout simplement. [...] Pour être jolie, [...], pour plaire ¹⁵⁵!

Les femmes qui souhaitent porter ce signe d'appartenance religieuse et culturelle sont discriminées en France, par les lois sur l'interdiction de signes religieux qui leur interdit l'accès aux collèges et lycées publics et l'accès à la fonction publique ¹⁵⁶ au nom du principe de laïcité. Cette discrimination n'est cependant pas particulière à ces femmes, puisqu'elle s'applique à l'ensemble des personnes souhaitant manifester leur appartenance religieuse dans les cadres précis que sont l'école et la fonction publique. Mais elle s'ajoute à des siècles d'exploitation, par la France, du corps de ces femmes dans les pays anciennement colonisés ¹⁵⁷.

154. SHAMSOU, citée par AGNÈS DE FÉO dans « Les femmes en *niqab* en France », *Socio*, II | 2018, p. 141-164.

155. Femme portant un foulard, interrogée dans la rue par VICTORIA GAIRIN ET PAULINE TISSOT, *Le Point* du 29 septembre 2016, ~1:17

156. Selon la loi n° 2004-228 du 15 mars 2004 et l'article 25 de la loi n° 83-634 du 13 juillet 1983 modifié par la loi du 20 avril 2016.

157. Sur ces questions longuement débattues dès les années 1970 par le

Les commandements religieux spécifiques aux femmes sont bien antérieurs à l'avènement de l'Islam, et présents dès le 1^{er} siècle dans la religion chrétienne :

Si une femme ne se voile pas la tête, qu'elle se coupe aussi les cheveux. Or, s'il est honteux à une femme d'avoir les cheveux coupés ou la tête rasée, qu'elle se voile. L'homme ne doit pas se couvrir la tête, parce qu'il est l'image de la gloire de Dieu, tandis que la femme est la gloire de l'homme ¹⁵⁸.

L'injonction ou la suggestion faite aux femmes de dissimuler leur corps sous un vêtement dans l'Espace public, afin de les obliger à une norme comportementale, serait en réalité une importation d'une loi assyrienne datant de 1300 avant notre ère, et qui aurait été destinée à différencier les femmes mariées des *prostituées* et des esclaves ¹⁵⁹.

La dissimulation de tout ou partie du corps des femmes est associée à l'injonction qui leur est faite de se conformer à un ensemble de comportements restreignant leur liberté d'action et d'expression et que l'on

Black feminism et la sociologie française, nous renvoyons aux ouvrages suivants pour leur aspect fondateur et/ou synthétique : DAVIS (1975 [1974]) et (2020 [2007]) ; GUILLAUMIN (2016 [1992]), p. 5-30; KNIBIEHLER ET GOUTALIER (1985).

158. TARSE (1923).

159. BESTANDJI (2021), p. 79.

nomme tantôt « pudeur », tantôt « modestie », ou encore « discrétion, délicatesse, retenue, chasteté, décence », etc. Cet ensemble d'injonctions leur est spécifique, elle ne concerne pas les hommes et peut aller jusqu'à des restrictions dont l'absurdité lui dispute au ridicule :

Une femme [...] ne doit pas rire fort en public ¹⁶⁰.

Elle fait également peser la responsabilité de la paix sociale et la culpabilité en cas de violence sexiste sur les cibles de cette violence (la plupart des femmes) et non sur ses auteurs (certains hommes) :

Ô Prophète! Demande à tes épouses, à tes filles, et aux femmes des croyants, de rabattre sur elles leurs voilettes. C'est le meilleur moyen qu'elles ont de se faire connaître et de ne pas être importunées ¹⁶¹.

De son côté, le discours universaliste français a fait de ces différents accessoires ou vêtements qu'il appelle

160. BÜLENT ARINÇ, vice-Premier ministre turc, dans un discours prononcé à Bursa (Turquie), le 28 juillet 2014.

161. *Le Coran* (2011), sourate 33, verset 59, p. 454. On ne manquera pas de consulter les autres traductions existantes, parlant de « grands voiles » à la place de « voilettes » et d'être « molestées, offensées » plutôt qu'« importunées ».

« voile » des marqueurs spécifiques à la religion musulmane. Par cette dénomination généraliste, ce discours occulte ce fait capital : ce qu'il nomme « le voile » est aussi le symbole d'une appartenance et d'un attachement à une culture, une tradition, une histoire, une identité culturelle, une identité de genre :

Je suis de celles qui considèrent que tout chez la femme est beauté et doit être caché ¹⁶².

Le voile repose également sur des motivations inattendues pouvant aller jusqu'à servir de levier dans des rapports de force entre les genres :

Je fais un effort pour lui, lui aussi doit faire un effort pour moi et arrêter de faire la bise aux voisines ¹⁶³.

En outre, l'Occident ne voit pas qu'il impose également un code vestimentaire restrictif aux femmes. L'exposition torse nu, courante et acceptée pour les hommes, fait régulièrement l'objet d'incidents pour les femmes, que la police force parfois à se couvrir. Les collégiennes et lycéennes sommées de se couvrir pour ne pas distraire les garçons relève du voilement du corps

162. OUM UL KHEIR citée par DE FEO (2010), p. 169.

163. SAMIA citée par DE FEO (2010), p. 168

des femmes, alors que la situation inverse ne se produit jamais (un garçon jugé trop dévêtu et sommé de se couvrir pour ne pas distraire les filles). Enfin, la sexualisation et la dégradation des personnes assignées femmes et du féminin dans l'enseignement du français¹⁶⁴ et toute l'iconographie (films, publicités, pornographie) banalise les violences qui leur sont faites dans les représentations et dans toutes les sphères de la société.

Une Pensée inclusive devrait saluer l'œuvre titanesque à laquelle s'attellent les féministes de religion musulmane :

Les musulmanes n'ont pas à renier une partie de leur identité [musulmane] pour s'émanciper. Et la seule manière d'y parvenir, c'est la réforme de l'islam¹⁶⁵.

Le « féminisme islamique » est une expression antinomique uniquement pour les personnes qui ne veulent connaître du Coran que son interprétation patriarcale. Or, les philologues appartenant à ce courant

164. *Les Métamorphoses d'Ovide*, qui relate de nombreux viols et les banalise, est au programme de français de la première année de collège (enfants dont l'âge est généralement compris entre 9 et 12 ans)..

165. ASMA LAMRABET, « Portrait Asma Lamrabet, s'émanciper sans se renier », *Libération*, DOUNIA HADNI, 08 avril 2018.

de Pensée exhument de ce texte tous les passages où les femmes sont valorisées¹⁶⁶ en créant une nouvelle exégèse coranique, faite notamment par des femmes et des personnes homosexuelles, qui s'emploient à permettre l'émergence d'imames et de mosquées où femmes et hommes peuvent prier ensemble¹⁶⁷.

Ramenée à la présente réflexion sur l'inclusivité, la question de savoir quelle est la plus juste interprétation du Coran – sa lecture patriarcale ou féministe – n'aura probablement jamais de réponse définitive. L'essentiel est de ne pas exclure les femmes musulmanes d'une société démocratique et égalitaire, ni de se priver de leur apport pour sa construction.

Que les restrictions des libertés d'action et d'expression spécifiques aux femmes se fassent au nom de la protection de leur corps ou de l'admiration qu'il suscite, cela n'a pour effet que de dissimuler ce rejet des femmes en tant que créatures humaines à part entière. C'est

166 « C'est ainsi que tous les autres versets qui parlent des femmes et qui les érigent en symboles de la liberté, comme l'a été l'épouse de Moïse, de l'autonomie, comme Hajjar l'épouse d'Ibrahim (Abraham), de la bonne et juste gouvernance, comme la reine de Saba, de la perfection spirituelle ou de la prophétie, comme Maryam (Marie), vont être marginalisés, minimisés, voire complètement ignorés. » ASMA LAMRABET, « Entre refus de l'essentialisme et réforme radicale de la Pensée musulmane », *Féminismes islamiques*, 2020, p. 78.

167. Voir le travail de LUDOVIC-MOHAMED ZAHED.

pourquoi ne peuvent se réclamer de l'inclusivité des Pensées qui proclament la supériorité d'un Genre sur un autre, ou d'un sexe, d'un peuple, d'une religion, d'une langue, d'une couleur de peau, d'une espèce, d'une forme de corps, etc.

Mais comment reconnaître ces adversaires de l'inclusivité lorsqu'ils s'en réclament? Le langage de l'exclusion les désigne : « Genre noble, peuple élu, dernier prophète, langue suprême, pays riche », etc. Car on ne peut décréter qu'un élément est noble sans penser qu'un autre ne l'est pas. *C'est la clé de cette Pensée.* Et ce corollaire s'applique aux autres propositions : un « peuple » ne peut être élu qu'à partir du moment où tous les autres peuples sont des peuples indignes et réprouvés; un prophète est « le dernier » si ceux qui l'ont précédé ont failli à leur mission; une langue ne peut être « suprême » qu'à la condition que les autres soient moins abouties; le blanc ne peut être synonyme de lumière et d'intelligence que si le noir est synonyme de ténèbres et de bêtise; et un pays ne peut être « riche » ou « développé » que si d'autres ne sont jugés qu'à l'aune de la richesse matérielle qu'ils produisent.

Les individus ou les groupes qui tentent de propager cette Pensée excluante sont parfois encore plus retors, en abandonnant le langage de la hiérarchie et ses relations de subordination pour le remplacer par celui de l'égalité, de la diversité et de la liberté. En témoigne une

campagne du Conseil de l'Europe de 2021, proclamant que « la liberté est dans le hijab ». L'intention de cette campagne était louable. Elle consistait à appeler au respect des femmes portant le voile dans une Europe où les théories de la menace ¹⁶⁸ occupent massivement les Espaces médiatiques, avec pour conséquence la diffusion d'un sentiment d'insécurité relatif à l'immigration et aux minorités, la criminalisation de l'aide aux personnes en exil ¹⁶⁹ et le retour de la ségrégation ¹⁷⁰.

Cette campagne fut presque aussitôt retirée suite au tollé qu'elle déclencha, notamment parce qu'on découvrait les sommes colossales, issues de fonds publics, qui lui avaient été allouées ¹⁷¹. Selon la journaliste et essayiste CAROLINE FOUREST, elle serait le résultat d'efforts concertés pour lutter contre le blasphème – autorisé en France grâce à la liberté d'expression – sous couvert de lutte en faveur du droit des femmes à se vêtir comme elles l'entendent ¹⁷².

Or, la liberté, comme lu rappelle C. FOUREST, devrait être incarnée moins par un symbole qui n'est prescrit qu'aux femmes dans certains pays, que par ce qui caractérise une véritable démocratie, c'est-à-dire le

168. FELDMAN (2003), p. 41-74; ROUX (2008), p. 69-95.

169. AMNESTY INTERNATIONAL (2018).

170. IWANIUK (2019).

171. 340 000 euros selon les témoignages recueillis par *Ouest France*, *ibid.*

172. CAROLINE FOUREST (2021), « Caroline Fourest réagit à la campagne contre les discriminations “ Mon Hijab, mon choix ” ».

choix, lequel leur permet de porter ce symbole ou non ¹⁷³.

Le hijab ou la burqa sont en effet obligatoires pour les femmes dans certains pays, exposant celles qui ne s'y soumettent pas à un registre de brimades et de sanctions allant du jugement moral aux actes de torture prescrits par l'État ¹⁷⁴. On comprend donc que ce symbole soit malvenu pour incarner la diversité et la liberté, même si pour certaines femmes musulmanes qui expérimentent un racisme constant en Europe – dans le quartier, à l'école, au travail, dans l'administration – la liberté réside effectivement dans le hijab. Cette campagne eût donc été recevable si elle avait choisi le mot choix, et non hijab, comme symbole de liberté : « La beauté est dans la diversité comme la liberté est dans le choix. ».

Une société laïque qui serait inclusive serait avant tout une société qui aurait conscience de ses propres codes vestimentaires et stéréotypes et qui ne croirait pas que la violence et la haine lui sont étrangères. Parce qu'elle aurait à cœur d'offrir les mêmes chances à touz, cette société n'interdirait pas aux femmes « voilées » l'accès à l'éducation ni à l'enseignement.

Pour tenter d'éviter la récupération de l'inclusivité par tout dogme ou toute religion, notre définition s'accompagne donc d'une restriction de l'inclusivité, qui

¹⁷³. *Ibid.*

¹⁷⁴. AMNESTY INTERNATIONAL (2022).

permet de veiller aux représentations induites par les symboles, tout en permettant l'inclusion des *personnes*. L'inclusivité ne s'applique pas aux symboles ou aux dogmes qui excluent certains éléments compris dans la définition de l'ensemble. Par exemple, si l'ensemble inclusif est défini comme une société égalitaire, il ne peut inclure un élément qui promeut l'inégalité.

La personne qui a commis la plus grande violence dans ma vie, c'est peut-être moi, à cause de la détestation que m'a inspirée notre mère.

Mon père adoptif sait-il qu'elle économisait l'argent du foyer pour me le donner en cachette? J'en suis sûr, et alors sa vie de soumission et de dissimulation n'aura servi à rien. Sitôt qu'il avait le dos tourné, elle levait les yeux au ciel, crachant son amertume en d'interminables reproches.

Ma sœur et moi avons eu en horreur cette vie à double face, parfaite épouse au recto, victime haineuse au verso, ce double discours qui flattait côté face l'homme même qu'elle démolissait côté pile. Et nous avons rejeté de toutes nos forces ce modèle obsolète de femme soumise et fourbe.

Elle m'a aimé cependant, elle a souhaité que je devienne une femme éduquée, libre et heureuse. C'était son propre programme politique.

Pour vivre autre chose que la Colère, le mensonge et

le dégoût, je cessai un jour d'aller la voir, alors qu'elle habitait tout près. Pendant des années, j'ai fait comme si elle n'existait pas. Sans en avoir Conscience, j'ai essayé de la tuer, en me disant que je pouvais faire sans, qu'elle n'était ni intéressante ni importante.

Elle m'attendit pendant des années.

Je ne mesure la haine que je lui ai vouée qu'aujourd'hui, maintenant qu'elle est devenue inoffensive, et que je ne peux plus haïr. Car quiconque est contrainx de tourner le dos à une personne aimée qui lu supplie de la libérer ne peut plus haïr.

La haine est là même où l'øn ne s'attend pas à la trouver. En nous. Dans la famille, lovée dans un visage qui nous ressemble. Parmi nos camarades de lutte, pires que nos adversaires.

De toute cette crasse, øn ne sort pas indemne. La méditation me lu dit, quand je me connecte à ce qui ne ment pas. Øn ne peut totalement se défaire de la haine et de la violence, elles font partie de nous, car nous les avons mangées et digérées depuis l'enfance, sans nous en rendre compte. La conséquence en est majeure : nous ne pouvons être totalement inclusiz.

De moi, certains composants m'échappent, me restent étrangers, hostiles. Je lu découvre à l'improviste, lorsque je me surprends en train de rejouer ou d'inventer des dialogues avec touz cials qui m'ont manqué de

respect, m'inventant des remarques spirituelles et sarcastiques, mordantes et humiliantes. Je sais alors que je n'ai pas apprivoisé cial qui s'exprime.

Mais comme le libre animal préfère se dévorer la patte plutôt que de rester pris au piège, moi, je m'échappe. Je sors du flux, grâce aux pouvoirs de l'enfance, et je monte sur la rive.

Là, je m'ampute, je me travaille, je me coupe avec le diamant de la connaissance. Cette haine que j'ai reçue et continue à recevoir en héritage, par ma famille, ma société, ma culture, ma confrérie, ma langue, par mon génome même, je la leur laisse. C'est une partie trop lourde à porter, je dois me débarrasser de son corps lourd qui entrave ma progression. Et je leur envoie son cadavre, non sans coller sur son front un message, lequel porte ma signature :

RETOUR À L'EXPÉDITAIRE.

XVI

RESTER EN MOUVEMENT

*Enflez les voiles, ô tempêtes,
Plus haut, ô flots, plus fort, ô vent !
Que l'éclair brille sur nos têtes,
Navire en avant, en avant !
Pourquoi ces brises monotones ?
Ouvrez vos ailes, ô cyclones,
Traversons l'abîme béant.*

LOUISE MICHEL¹⁷⁵

14 septembre 1873

175. MICHEL (2015 [1898]), p. 385.

DANS ces Alpes-de-Haute-Provence où rien n'interrompt encore le chant des cigales, j'écris les dernières lignes de cette théorie, alors que les catastrophes se rapprochent et s'intensifient.

Quatre-vingt-six millions de personnes, fuyant la guerre ou la Faim, sont sur les routes. Le réchauffement climatique assèche les rivières et les lacs, brûle les récoltes, incendie des régions entières. Mais rien ne semble devoir arrêter les forces qui provoquent ces cataclysmes.

Dans cette petite bulle de savon qui est la mienne, mon père adoptif regarde la télévision dans le salon. Après un nouvel incident cardiaque, il se repose, cherchant sa respiration. Il est de plus en plus triste, de plus en plus amer. L'autre jour, dans la cuisine, il m'a confondu avec maman.

Celle-ci est toujours enfermée.

Fait-elle des aller-retour dans le couloir, en grattant une parcelle de peinture écaillée du mur pour trouver une issue ?

Irène Pereira, après huit années passées à des postes précaires, a enfin pu devenir maîtresse de conférences.

La traduction de séries télévisées, qui m'assurait une subsistance, a été remplacée par l'Intelligence Artificielle. J'ai renoncé à l'enseignement. Cela me coûtait trop cher. Mais je n'ai pas encore renoncé à l'écriture.

La nuit dernière, mon père biologique est mort, pris de vomissements. Les circonstances de sa mort sont comme le reste de sa vie : troubles. Sa compagne, qui éprouva pour nous, ses enfants, une haine instantanée, que personne n'a jamais cherché à résoudre, reste vague. « Il a vomi et puis il est mort. » Nous n'en saurons pas plus. Ma sœur m'a téléphoné dans la matinée pour me l'annoncer. Je ne ressens toujours rien.

Cette nuit, al y a eu une tempête ici, comme jamais. La porte d'entrée s'est brusquement ouverte et a cogné avec fracas contre le mur, réveillant toute la maison, mon père adoptif, Carô mon amie et relectrice, et moi. Comme j'ai tendance à voir des signes partout, j'ai eu l'impression que c'était l'âme de mon père biologique qui nous rejoignait, pour vomir sa Colère de n'avoir pas été assez entendu, assez aimé.

En lisant son avis de décès, j'ai appris le nom de ma grand-mère vietnamienne ou chinoise : Nguyễn Thị Ba. Je suis resté songeaire devant ce document administratif, en me posant une question à la Montesquieu. Comment peut-on être chinoise et porter un nom vietnamien? Probablement comme on peut être français et porter un nom arabe.

Une théorie ne se réduit pas à synthétiser les découvertes d'un ensemble de disciplines, elle ouvre des perspectives de recherches. Pour nous les subalternes, ces perspectives consistent principalement à écrire notre histoire. Cela nous oblige à créer de nouveaux symboles, car ceux dont nous avons hérité, comme tous les symboles, ont la puissance des influences subliminales. Ils répondent à une norme, prescrivent des opérations, commandent des règles, façonnent les corps et les esprits, écrivent l'avenir autant que le passé.

« Les symboles sont des corps vivants » dit CARL GUSTAV JUNG ¹⁷⁶, c'est un « processus naturel », une manifestation de l'énergie. Le symbole naît en nous avant d'acquérir une vie animée par l'énergie que nous lui impulsions. Il naît en nous parce que le monde l'y a déposé sans que nous en ayons Conscience. Et il n'appartient qu'à nous d'en changer.

Créer les symboles qui nous manquent nous permettrait d'agir sur tous les plans où ils sont opérants, et de se concevoir en corps collectif, c'est-à-dire en peuple. Nous aurions donc tout intérêt à suivre ces perspectives de recherches, alors que l'humanité est confrontée à la disparition du travail suffisamment rémunéré, et à la concentration du pouvoir entre les mains des « manipulateurs de symboles » comme les a nommées

176. JUNG (1953 [1940]), p. 151.

ROBERT REICH¹⁷⁷. Car la majeure partie de cette nouvelle classe de dirigeanz, spécialistes de technologie, de communication ou de finance, est en train d'évacuer l'humanité des processus de production des idées et des biens matériels. Pour lutter contre ces manipulataires, en plus d'œuvrer en réseau adelphique, chacun a besoin de plonger en son noyau, là où se forment les signes, pour faire le transvail.

L'expression de L'Ecclésiaste, « Rien de nouveau sous le soleil », n'est vraie que pour qui se réclame d'une religion, d'un pays, d'un maître. Pour les autres, elle ne peut être vraie. Car rien de ce qu'ils ont fait n'a été appliqué à grande échelle. Les maîtres, qui répliquent le même modèle de destruction, d'inefficacité et de prédation au cours des siècles, et pour lesquels nous persistons à voter en masse, sont encore les écrivains de l'histoire, et tout ce qui nous concerne est faux dans leur récit.

Ce n'est pas un hasard si l'inclusivité émerge aujourd'hui en philosophie. Elle explore les idées maîtresses des théories les plus prometteuses du siècle passé : la théorie endosymbiotique de LYNN MARGULIS en biologie, la théorie de l'autopoïèse de FRANCISCO VARELA en sciences cognitives et la « poétique de la Relation » d'ÉDOUARD GLISSANT en littérature.

177. REICH (1993 [1991]).

Chacune, dans sa discipline, propose une vision très proche d'une créature vivante foncièrement relationnelle, autopoïétique et créative, résultant d'une symbiose et s'inscrivant dans la continuité et la collaboration, plutôt que dans la compétition et la guerre.

L'inclusivité est née de la nécessité d'intégrer dans la parole individuelle et collective l'autre en tant que constituant de soi, ce qui fait de nous touz des chimères, des créatures faites d'une collaboration entre un intérieur et un extérieur dont les limites ne sont pas aussi nettes qu'on lu croyait. Nous sommes, bien évidemment, pluriels.

Comme la symbiose¹⁷⁸, ou alliance avec la vie, le symbole, ou alliance entre deux choses, est aussi fondé sur l'idée d'association. Ainsi, le symbole était à l'origine un objet cassé en deux morceaux, et qui, une fois recomposé par deux personnes, constituait la preuve d'une ancienne alliance¹⁷⁹.

Les symboles que sont les Mots de genre neutre semblent être une rupture, quand en réalité, ils reconstituent deux choses qui vont ensemble : le sens et le Mot.

Le « peuple à venir », qui les utilise, a été annoncé depuis longtemps par la philosophie et les arts.

178. Du grec *sun*, « avec » et *bios*, la vie.

179. Du grec *sumbolon* du verbe *sumballeîn*, « aller ensemble ». REY (2010 [1993]), *op. cit.* p. 10632-10634.

Nous reviendrons foule sans nombre,
 Nous viendrons par tous les chemins,
 Spectres vengeurs sortant de l'ombre,
 Nous viendrons nous serrant les mains ¹⁸⁰.

Mais ce peuple n'est pas composé que de victimes et de fantômes. Il est vu ainsi parce que, ne l'ayant jamais conçu, l'esprit du maître est défaillant pour en voir la réalité et la modalité positive. Ses yeux se posent sur lui, mais son esprit ne peut décoder ce qu'il voit, comme lorsque dans sa pornographie, il pose les yeux sur les femmes qu'il viole et humilie, sans en voir l'humanité. Le maître ne peut reconnaître ce qu'il n'a jamais expérimenté. Ce n'est pas la vision qui lui manque, c'est le point de vue. C'est pourquoi il a fallu plonger en littérature et en science pour trouver *Spectralx*, le Mot qui décompose sa voix blanche.

L'inclusivité, c'est avant tout cet effort spécifique que l'humanité entreprend au XXI^e siècle pour enfin voir et entendre les catégories les plus vulnérables du règne vivant. Réduites au silence et tenues à l'écart du pouvoir, ces créatures ou ces choses dites « subalternes » n'ont jamais pu prendre part ni être intégrées à la décision publique concernant l'avenir en commun.

180. MICHEL (2015 [1898]), mai 1871, « Chanson des prisons », p. 41.

Or, ce monde a tragiquement besoin de nouvelles solutions, à une époque où l'enjeu majeur n'est rien d'autre qu'une nouvelle extinction. Avec le point de vue des subalternes, le monde peut bénéficier de forces encore inexploitées; et la construction d'un projet réellement commun, qui prend en compte l'ensemble du monde vivant devient enfin possible.

SPIVAK ne fait pas que répondre « non » à la question *Les Subalternes peuvent-elles parler?* Elle offre également une solution :

Cet espace philosophique n'accueille cependant pas la femme qui s'immole (...) Il n'y a pas d'espace d'où le sujet subalterne sexué puisse parler¹⁸¹.

Par deux fois, l'Espace y est nommé. Le point commun aux trois facteurs qui font des subalternes des êtres sans voix, sans Mots et sans images aux yeux du maître, c'est l'absence d'Espace. Un Espace pour parler. Un Espace pour entendre. Un Espace pour prendre soin de cette parole. Voici comment je le comprends : nous, subalternes, devons trouver le lieu pour sortir du néant où nous sommes relégués, oser nous nommer et travailler à être respectés.

Pour nous y aider, le transvail nous permettra de

181. SPIVAK (1988), p. 82 et p. 100.

vomir notre Colère autrement que par un cri qui s'engouffre dans une maison par un jour de tempête, et qui s'étouffe aussitôt, comme toutes les autres colères emportées par le vent.

Le reste de cette œuvre reste donc à écrire, puisque écrire et créer les Mots dont nous avons besoin permet de vérifier les raisons de la Colère, et la murer jusqu'à ce que celle-ci se transforme en révolte, voire en révolution.

Pour continuer à échapper aux stéréotypes, cette œuvre inclusive travaillera sur la langue, c'est à cela qu'on la distinguera. Car le monde inclusif n'est pas qu'un copier-coller du monde, il questionne ses représentations collectives figées qui se révèlent dans les expressions toutes faites, récurrentes et stables au sein d'un modèle culturel, et qui procèdent d'un état immobilisé de l'expérience et de la Pensée.

Ce travail sur les signes met un terme à notre course à la possession et à la séduction en rompant justement avec ces associations de Mots et ces analogies que l'on fait sans y penser. Il questionne le langage commun pour en évaluer la pertinence et les effets de disparition de la réalité. Il propose un style, une expérimentation unique et singulière avec la langue, car ses autaires n'écrivent que pour rompre avec ce qui ne fonctionne pas dans le monde, et parce que les fusées ne se construisent pas avec des silex, mais avec de nouveaux outils.

Øn a Peur de la maladie. Mais ma mère n'a jamais été aussi aimable, aussi sociable ni aussi à l'écoute que depuis qu'on lui a diagnostiqué la maladie d'Alzeihmer. En dépit de son apparence, elle n'a jamais été aussi belle, aussi agréable à vivre. Sa maladie lui a aussi permis d'atteindre le but ultime qu'elle s'était donné dans la vie, malgré tous ses Mots malheureux à mon endroit : faire de sun enfant quelqu'un d'heureuz.

Je suis assix aux pieds de ma mère
 Ma joue contre sa cuisse
 Elle me caresse les cheveux
 De longs moments s'écoulent
 En paix
 Je me redresse et me retourne
 J'ai besoin de voir son visage
 Elle sourit, les yeux fixés sur un point du Temps
 Tu souris, maman?
 Elle ne répond pas.
 J'insiste alors. À quoi tu penses?
 Quand soudain, dans une langue limpide :
 « À ma petite fille... Elle va rentrer de l'école. »
 La stupéfaction me rend muæt.
 Mais elle, elle rit. Elle rit de ce qu'elle voit :
 « Elle est si mignonne! C'est ma petite étoile. »
 Je pose ma main sur la sienne. Je suis là, maman.
 C'est moi, ta fille!

Mais elle ne détourne pas son regard fixé au loin, sur ce Temps où cæt enfant se dépêchait de rentrer pour lui apporter la joie de vivre.

« Elle ne va pas tarder. » ajoute-t-elle.

Je la regarde qui continue à sourire, son autre main battant inlassablement l'accoudoir, son regard fixé vers la porte, comme si cette enfant allait en franchir le seuil.

À la fenêtre, nous regardons chacun le vent qui emporte les feuilles des arbres. Deux feuilles de ginkgo voltigent ensemble et viennent s'aplatir contre la vitre. Elles palpitent quelques secondes, comme une bouche qui s'ouvre et se referme sur un message silencieux, puis s'envolent brusquement.

Je suspends mon travail.

Le soleil fait briller quelque chose.

Je tourne la tête. Une toile d'araignée scintille dans un coin de mon bureau.

Légèrement agitée par un mince filet d'air, la toile révèle ses routes multicolores et concentriques, qui tournent autour de son noyau. Sa galaxie flottante étincelle de toutes les couleurs du spectre. Et en cet instant instable et menacé, même si j'étais parmi les puissanz, à l'Académie française, je ne serais pas aussi heureux. Car l'Académie française est la ligne Maginot entre les peuples et leur langue : elle est impressionnante, mais elle n'a pas tenu. Ce n'est pas à cet endroit

que nous sommes passés. Sa frontière imaginaire ne peut nous arrêter. Car la noria des langues inclusives opère à un niveau encore plus subtil que celui des Mots. Cela se passe ailleurs.

« Mais où?! »

Rappelle-toi la devise de la Sorbonne :

Hic et ubique terrarum

« Ici et partout sur la terre »

J'éteins mon ordinateur. J'hésite quelques secondes, puis repose mon téléphone.

Tu prends le chemin sous les voûtes arquées des vignes grimpantes. Tu marches à travers la montagne, tu marches à travers la prairie. Les papillons s'envolent sur ton passage. Tu penses à notre danse entre les quatre tours de la bibliothèque, à ce Mouvement constant dont tu crois maîtriser quelque chose et que meuvent des forces qui t'échappent. Tu penses aux lignes éphémères que nous traçons dans les airs, aux signes que nos corps écrivent, lorsqu'ils se renversent dans le ciel. « On n'oublie jamais cette sensation. »

Tu cours

Avec dans ta gorge

Des rivières de sperme à vomir

Les femmes triplement effacées

Par les hommes
Par la guerre
Par le Temps
Tu cours au-devant de la fonte des glaces
Tandis qu'elles libèrent de nouveaux virus
Tu cours au-devant de leurs Armageddons
Qui fondent sur nous en silence
Tu cours pour tenir à distance
Les trous noirs de ta vie
Celui qu'a créé l'enfant
Que tu n'as pas osé avoir
Tu cours pour éloigner les trous noirs
Tandis qu'ils grossissent avec les années.
Mais on n'a jamais vu un trou noir avaler l'univers.

Parmi ces montagnes qui furent le fond de la mer
Voici des millions d'années,
Tu cours pour rejoindre ces autres
Qui trinquent à ta mémoire
Et qui attendent ensemble, quelque part,
Que tu les rejoignes.
Ensemble, vous jouerez avec

Les Lettres
le Temps

les Nombres
les Lois

Voici enfin le cercle

Où tu peux changer la guerre en danse
Ce cratère au milieu des colosses de marne noire
Là où la roche redevient circulaire
Comme un vaisseau spatial qui s'est crashé
Cette étrangeté à laquelle on te renvoie
Tu trouves enfin son nom
Le futur
Et tu comprends
Ce n'est pas un cercle
Oh, non! C'est un disque.
Une plateforme
Un plan pour t'entraîner vers moi

Tu sautes sur ton plan
Et nous avançons l'an vers l'autre
Chacun tenant l'un des deux morceaux du symbole

Tu lèves enfin les yeux
Tu vois enfin le ciel
La splendeur de ce bleu myosotis
Tu ne pouvais pas l'inventer.

Soudain, un bruit, une présence.

« Lu maître? »

Ne crains rien
On ne peut mourir
Tant que dure

La Valse des fleurs.

Je serai cette inspiration
 Cette sensation d'être vivanx
 Et quand le découragement te prendra
 Tu me recoNnaîtras
 Tu n'auras pas à être p-arfaix.
 Al te suffira de me savoir là,
 Quelque part
 Dans cette ombre qui te suit
 Que tu appelles et qui ne répond pas
 Ce matiN, au jardiN,
 J'ai vu uN oiseau
 Que je N'avais jamais vu

Plus que quelques sSSSSecondes
 Les dernières Lettres composent l'ultime mélodie.

Tu c/roises mon regard
 À peine nos réalités se perçoivvvent-elles
 Q//e s'éloignent à nouveau
 Les deuxx morceaux du symbole.
 Alors je te jette c* myosotis
 Il te permettra de créer-----
 « Quoi?! »
 Les autres signes dont tu as besoin
 Pendant qu'à ttttttoute vitesse,

LAAAAa montagne redevient vertical.e
 ·(((Çaaaaaaaa va t rop v iiiiiiit e
 « J'-----vais tomber !!! »
 Les grif ures sur t on visage s'ac célèrent
 Ne t'inquiète p s
 TaNt que toN regard Ne mx quitte pas,
 Jx nx connais pas la Pxur
 L/e v/e/n/t s'ENgouffre dans l-----
 T·e v·o·i·c·i à ma portée
 Tu m s r p r ch////
 L c s rfrM-----
 Si v e, Tu
 Jjjjjjjjjjjjjjjjjjj



Réquisition des structures
 Connexions sélectives
 Mise à jour du schéma corporel



Iel ouvre les yeux
 Al sort du cercle
 Ul sourit

Respire

RESTER EN MOUVEMENT



REMERCIEMENTS

À MES PROFESSEURS
PHILIPPE MONNERET,
FRANK NEVEU ET OLIVIER SOUTET
pour leur formation

À CLOÉ HEYRIES,
ESTRELLA, CORINNE, ISA, REBECCA, SANDRINE
pour qui la dignité est une lutte de tous les instants

À BENJAMIN MORON-PUECH, ANTOINE PERRIOL
ET BENOIST DESCHAMPS
dont le soutien m'a permis de finir ce livre

AUX FONDATAIRES ET MEMBRES D'ÉCOLIEUX
pour leur courage, leur accueil et leur partage

À HELLEKIN
DES ÉDITIONS *petites singularités*
pour son érudition, son pardon, ses rires
et toutes les forces vives
qu'al a mises au service de ce texte
Je n'aurais pas pu être mieux accompagnæ

REMERCIEMENTS

AU DR. TRAN TUAN ANH,
À GILLES DE GANTÈS (IRASIA AIX-MARSEILLE),
À THI PHUONG NGOC NGUYEN, DIRECTRICE DE
L'INSTITUT DE RECHERCHES ASIATIQUES
ET À MA PROFESSEURE LÊ NGỌC KIM NGUYÊN
pour les questions de
culture, langue et histoire vietnamiennes

À CLÉMENCE ZAMORA-CRUZ
pour sa fierté et sa chaleur, qui m'ont mix sur la voie

À CAROLINE GERVAY
pour sa présence, son accompagnement
adelpique
et le transvail fait ensemble

À MA SŒUR
pour son travail au service de ce livre
d'essayer de comprendre et d'aimer

À JEAN
d'être là

À MA MÈRE

DUL MÊME AUTAIRE

LIVRES

Grammaire du français inclusif. Châteauroux : Vent Solars, 2018.

Requiem (roman). Charleston : Createspace, 2015.

ARTICLES

« Français inclusif : “ Parce que les outils du maître ne détruiront pas la maison du maître. ” ». Actes du Colloque Poet.e.s.s.e.s. Qu'est-ce qu'une femme* poète? Histoire, création, politique., organisé par l'École Normale Supérieure de Paris, l'Université Paris 8 et l'Université Sorbonne Nouvelle Paris 3 (à paraître).

« Français inclusif : modalités et effets du genre neutre en littérature française », *Acta fabula*, vol. 25, n° 5, Essais critiques, Mai 2024.

« Français inclusif : un évènement linguistique pour un évènement historique. À propos de “ Les Défis de l’écriture inclusive ” », *Le Français Moderne. Revue de linguistique française. Questions aux politiques linguistiques francophones*, 2023, 1, p. 133-142.

« Entretien avec Vinay Swamy et Louisa Mackenzie », dans *Devenir non-binaire en français contemporain*, Vinay SWAMY et Louisa MACKENZIE (dirs.). Paris : Le Manuscrit, coll. « Genre(s) et création », 2022, p. 221-240.

« Le genre neutre en français, expression d’enjeux du XXI^e siècle », dans *Entre masculin et féminin, français et langues romanes*, Benjamin FAGARD et Gabrielle LLOREC-TALLET (dirs.). Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, coll. « Sciences du langage », 2021, p. 221-246.

« Français inclusif : du discours à la langue? ». *Le Discours et la Langue Revue de linguistique française et d’analyse du discours*, Alain Rabatel et Laurence Rosier (dir.), Les Défis de l’écriture inclusive, 2019, n°11.1, EME Éditions, p. 53-74. (hal-02323626v1)

« Français inclusif : conceptualisation et analyse linguistique ». *Actes du CMLF 2018 – 6^e Congrès Mondial de Linguistique Française*, F. NEVEU, B. HARMEGNIES, L. HRIBA ET S. PRÉVOST (Éds.). Mons, Belgique, 9-13 juillet 2018. SHS Web of Conferences Vol. 46.

BIBLIOGRAPHIE

Note : toutes les pages web mentionnées dans cet ouvrage ont été consultées avant le 8 août 2024. Le site accompagnant ce livre comporte une liste exhaustive des ressources consultées sur :

<https://spx.zoethical.org/pub/spectralx>



ABDELAMIR Chawki, *L'Obélisque d'Anail*, trad. Michel BULTEAU, Philippe DELARBRE, Eugène GUILLEVIC *et al.*, Paris, Mercure de France, coll. « Poésie », 2003.

ACADÉMIE FRANÇAISE, *Statuts et règlements*, academie-francaise.fr, 22 février 1635.

—, « Fainéant » prononcé « fai-gnan », academie-francaise.fr, 1^{er} septembre 2022.

ALPP (Brooks McCormick Jr. Animal Law & Policy Program at Harvard Law School), « Constitutional Court of Ecuador Recognizes Animal Rights in Landmark Ruling », News, animal.law.harvard.edu, 23 mars 2022.

ABRAHAM Nicolas et TOROK Maria, *L'Écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 2009 [1987].

AMNESTY INTERNATIONAL, « Qu'est-ce que le délit de solidarité ? », [amnesty.fr](https://www.amnesty.fr), 15 janvier 2018.

—, « Iran 2021 », [amnesty.org](https://www.amnesty.org), 31 mars 2022.

ANDERSON Bridget, *Doing the Dirty Work ? The Global Politics of Domestic Labour*, London, Zed Books Ltd., 2000.

BACHELARD Gaston, *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin, 1938.

BARBIN Herculine Abel, *Mes Souvenirs. Mémoires de la première figure intersexe française (1838-1868)*, Paris, Payot & Rivages, 2024 [1874].

BARIL Alexandre et SILVERMAN Marjorie, « Forgotten lives : Trans older adults living with dementia at the intersection of cisgenderism, ableism/cogniticism and ageism », *Sexualities*, vol. 25, n°1-2, 2022, p. 117-131. DOI : 10.1177/1363460719876835

DE BEAUVOIR Simone, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1958.

BENVENISTE Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2014 [1966].

BERNARD Nadine, « Voyage en terres gérontocides : l'élimination des vieillards comme remède à la vieillesse ? », *Cahiers des études anciennes*, LV | 2018, p. 235-253.

BESTANDJI Naëm, *Le Linceul du féminisme, caresser l'islamisme dans le sens du voile*, Bagnolet, Seramis, 2021.

BLANCHARD Melissa et DEROSAS Roberta, « Les travailleuses et travailleurs du sexe à Marseille aux temps du premier confinement : stratégies de réponse et réseaux de solidarité », *Les Cahiers de l'OPPEE*, n° 2 « L'adaptation des pratiques professionnelles de soins et des réseaux de solidarité en temps de pandémie », 2023, p. 45-62, halshs-04298546.

BOURDIEU Pierre et PASSERON Jean-Claude, *Les Héritiers. Les Étudiants et la culture*, Paris, Éditions de Minuit, 1985 [1964].

BUTLER Judith, *Défaire le genre* [2004], trad. Maxime CERVILLE, Paris, Amsterdam, 2006.

—, *Vie précaire. Les pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*, trad. Jérôme ROSANVALLON et Jérôme VIDAL, Paris, Amsterdam, 2005.

CAMARA El Hadji Malick Sy, « Vulnérabilité et prise en charge des personnes âgées à Dakar », Annie HOURCADE (dir.), *Pouvoir et vieillissement*, Nîmes, Champ social, 2024, p. 53-65.

CASTANET Victor, *Les Fossoyeurs*, Paris, Fayard, 2022.

CÉSAIRE Aimé, *Moi, Laminaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.

CHAMOUX Marie-Noëlle, « Sociétés avec et sans concept de travail », *Sociologie du travail*, 36^e année, hors-série, Les Énigmes du travail, 1994, p. 55-71.

CHATTERJEE Pyali, « Thalaikoothal : The Practice of Euthanasia in the Name of Custom », *European Researcher*, vol. 87, n° II-2, 2014, p. 2005-2012.

CHÉRIFI Hanifa, « Application de la loi du 15 mars 2004 sur le port des signes religieux ostensibles dans les établissements d'enseignement publics », vie-publique.fr, juillet 2005.

CHIYO-NI, *Chiyo Ni. Bonzesse au jardin nu*, trad. Cheng WING FUN et Hervé COLLET, Millemont, Moundarren, 2005.

BIBLIOGRAPHIE

CHOUINARD Vera, « Making Space for Disabling Differences: Challenging Ableist Geographies: Introduction : Situating Disabling Differences », *Environment and Planning D : Society and Space*, 15 (4), 1997.

Coran, trad. Malek CHEBEL, Paris, Le Livre de Poche, 2011.

CORNILLAC Guy, « Gustave Guillaume : une vie, une œuvre », *Langages*, vol. 2, n° 178, 2010, p. 11-20.

CORTE CONSTITUTIONAL DEL ECUADOR, « Final Judgement No. 253-20-JH/22 (Rights of Nature and animals as subjects of rights) “Estrellita Monkey” case Juez Ponente: Teresa Nuques Martínez », <https://animal.law.harvard.edu/news-article/landmark-ruling>, 27 janvier 2022.

CRENSHAW Kimberle, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex : A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », *University of Chicago Legal Forum*, issue 1, article 8, 1989.

DAVIS Angela, *Autobiographie*, trad. Cathy BERNHEIM, Paris, Albin Michel, 1975 [1974].

—, *Femmes, race et classe*, trad. Dominique TAFFIN-JOUHAUD et le collectif de traduction *des femmes*, 2e éd., Paris, Des femmes, 2020 [2007].

DELEUZE Gilles, *Foucault*, Paris, Éditions de Minuit, 1986.

DELPHY Christine, *L'Ennemi principal. Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 1998 [1970], t. I.

DERRIDA Jacques, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993.

—, *Mal d'archive. Une impression freudienne*, Paris, Galilée, 2008 [1995].

DWORKIN ANDREA, *Notre Sang. Discours et prophéties sur la politique sexuelle*, trad. Camille CHAPLAIN et Harmony DEVILLARD, Paris, des femmes, 2021 [1976].

EBERSOLD Serge, « La nouvelle loi change radicalement la place du handicap pour l'école », *Reliance*, vol. 4, n° 22, 2006, p. 37-39.

ENCYCLOPÆDIA UNIVERSALIS, s. v. « Margulis Lynn (1938-2011) », universalis.fr.

BIBLIOGRAPHIE

FAUSTO-STERLING Anne, *Corps en tous genres. La dualité à l'épreuve de la science*, Paris, La Découverte, 2012 [2000].

FELDMAN Stanley, « Enforcing Social Conformity: A Theory of Authoritarianism », *Political Psychology*, vol. 24, n° 1, 2003, p. 41-74.

DE FEO Agnès, « De l'Asie du Sud-Est à la banlieue parisienne : filmer les femmes en burqa », Antonio GUERREIRO (dir.), *Cahiers de la Société des études euro-asiatiques, Eurasie*, « Retour sur le terrain. Nouveaux regards, nouvelles pratiques », n° 20, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 147-171.

FOUCAULT Michel, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France (1978-1979)*, Paris, Seuil/Gallimard, 2004.

GALBRAITH James Kenneth, *L'État prédateur*, trad. Françoise et Paul CHEMLA, Paris, Seuil, 2009 [2008].

GARDOU Charles, *La société inclusive, parlons-en ! Il n'y a pas de vie minuscule*, Toulouse, Erès, 2012.

GLISSANT Édouard, *Poétique de la relation. Poétique III*, Paris, Gallimard, 1990.

GODELIER Maurice (dir.), « De la vieillesse magnifiée à la vieillesse marginalisée et même expulsée du monde des vivants », *Le grand âge de la vie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, p. 13-47.

GOEYVAERTS Sandrine, *Manifeste pour un vin inclusif*, Paris, Nouriturfu, 2021.

GOFFMAN Ervin, *Stigmate. Les Usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1975 [1963].

GONNET Clara, *Les États-Unis en Noirs et Blancs. Le cinéma, reflet et/ou moteur des fractures sociales?*, Mémoire de master, Histoire, 2020. (dumas-03188585)

GRAMSCI Antonio, *Pourquoi je hais l'indifférence*, trad. Martin RUEFF, Paris, Payot & Rivages, 2012.

GRAY Michel W., « Lynn Margulis and the endosymbiont hypothesis: 50 years later », Keith G. KOZMINSKI (ed.), *Mol Biol Cell*, May 15, 28 (10), 2017, p. 1285-1287.

GUHA Ranajit, *Subaltern Studies*, Delhi, Oxford University Press, 1982, t. I.

BIBLIOGRAPHIE

GUILLOT Vincent Sarita, « Intersexes : ne pas avoir le droit de dire ce que l'on ne nous a pas dit que nous étions », *Nouvelles questions féministes*, vol. 27, n° 1, 2008, p. 37-48.

GUILLAUMIN Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016 [1992].

HADNI Dounia, « Portrait. Asma Lamrabet, s'émanciper sans se renier », *Libération*, 08/04/2018.

HAMIDI Malika, « Le féminisme musulman en Europe : « activisme textuel » et engagement transnational », Zahra ALI (dir.), *Féminismes islamiques*, Paris, La Fabrique, 2020, p. 113-122.

HANISCH Carol, « The Personal is Political », Shulamith FIRESTONE et Anne KOEDT (dir.), *The Second Year, Women's Liberation, Major Writings of the Radical Feminists*, New York, Radical Feminism, 1970.

HÉMERY Daniel, *Hô Chi Minh : De l'Indochine au Viêt Nam*, Paris, Gallimard, 1990.

INRAE, « Douleur, souffrance, conscience : mieux les identifier chez les animaux », inrae.fr, mis en ligne le 8 août 2021.

IWANIUK Jakub, « En Pologne, des collectivités locales adoptent des textes hostiles aux minorités sexuelles », *Le Monde*, 14 septembre 2019.

JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale*, Les Fondations du langage, trad. Nicolas RUWET, Paris, Minuit, 1963, t. I.

KENRICK Douglas T. *et al.*, « Renovating the Pyramid of Needs : Contemporary Extensions Built Upon Ancient Foundations », *Perspectives on Psychological Science*, vol. 5, n° 3, 2010.

KLINKENBERG Jean-Marie, « Quelle écriture pour quelle justice ? « Écriture inclusive » et politique linguistique », Alain RABATEL et Laurence ROSIER (dir.), *Le Discours et la langue. Les défis de l'écriture inclusive*, n°II.I, Louvain-la-Neuve, EME éditions, 2019, p. 15-26.

KNIBIEHLER Yvonne et GOUTALIER Régine, *La Femme au temps des colonies*, Paris, Stock, 1985.

BIBLIOGRAPHIE

KRAUS Cynthia, « La Bicatégorisation par « sexe » à l'épreuve de la science : le cas des recherches en biologie sur la détermination du sexe chez les humains », Delphine GARDEY et Ilana LÖWY (dir.), *L'Invention du naturel. Les sciences et la fabrication du masculin et du féminin*, Paris, Archives contemporaines, 2000.

LAKOFF George et JOHNSON Mark Leonard, *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, trad. Michel DE FORNEL et Jean-Jacques LECERCLE, Paris, Minuit, 1985 [1980].

JUNG Carl Gustav, « Contribution à la psychologie de l'archétype de l'enfant », dans Carl Gustav JUNG et Károly KERÉNYI, *Introduction à l'essence de la mythologie. L'enfant divin*, trad. Henri E. DEL MEDICO, Paris, Payot, 1953 [1941].

LAMRABET Asma, « Entre refus de l'essentialisme et réforme radicale de la Pensée musulmane », Zahra ALI (dir.), *Féminismes islamiques*, op. cit., p. 55-70.

LAQUEUR Thomas Walter, *Making Sex. Body and Gender From the Greeks to Freud*, Cambridge, Harvard University Press, 2003 [1990].

LEGROS Martin, « L'immunité collective peut-elle avoir raison de l'épidémie? », *Philosophie Magazine*, 30 mars 2020.

LEHMANN Steffen, « Reconnecting with nature: Developing urban spaces in the age of climate change », *Emerald Open Research*, vol. I, n° 5, Leeds, Emerald, 2023 [2019].

LEONARD Zoe, « I want a dyke for president », <https://www.macba.cat/en/obra/r5775-i-want-a-president/>, 2018 [1992].

LORDE Audre, *Sister Outsider. Essais et propos sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme...*, trad. Magali C. CALISE, Grazia GONIK, Marième HÉLIE-LUCAS, Hélène POUR, Genève, Mamamélis, 2003 [1994].

LE NEINDRE Pierre, GUATTEO Raphaël, GUÉMENÉ Daniel et al. (dir.), *Douleurs animales : les identifier, les comprendre, les limiter chez les animaux d'élevage*, Expertise scientifique collective, synthèse du rapport, INRA (France), 2009.

MARGULIS Lynn et SAGAN Dorion, *Microcosmos: Four Billion Years of Evolution from Our Microbial Ancestors*, New York, Summit Books, 1986.

BIBLIOGRAPHIE

MARIGNIER Noémie, « Retour sur les “ 5 sexes ” et les “ 5 sexes revisités ” de Fausto-Sterling », *Corps et Mots*, <https://doi.org/10.58079/n6dv>, 2015.

MARSAIS César Chesneau du, *Des Tropes, ou des diférens sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue*, Paris, David, 1757 [1730].

MARTINET André, *Économie des changements phonétiques. Traité de phonologie diachronique*, Berne, A. Francke, 1955.

MARX Daria, *Dix questions sur la grossophobie*, Montreuil, Libertalia, 2018.

MASLOW Abraham Harold, « A theory of human motivation », *Psychological Review*, vol. 50, n° 4, 1943.

MICHEL Louise, *La Commune*, Paris, La Découverte, 2015 [1898].

MIES Maria et SHIVA Vandana, *Écoféminisme*, trad. Edith RUBINSTEIN, Pascale LEGRAND et Marie-Françoise STEWART-EBEL, Paris, L'Harmattan, 1993.

MITCHELL Margaret, *Autant en emporte le vent*, trad. Pierre-François CAILLÉ, Paris, Gallimard, 2003 [1936].

MONNERET Philippe, « Faut-il accepter l'analogie "Holocauste animal" pour être (vraiment) antispéciste? », *La Clé des Langues* [en ligne], cle.ens-lyon.fr, Lyon, ENS de LYON/DGESCO (ISSN 2107-7029), juin 2020.

MOREIRA Adilson, *Le Racisme récréatif*, Paris, Anacaona, 2020.

MULVEY Laura, « Visual Pleasure and Narrative Cinema », *Screen*, vol. 16, n° 3, automne 1975.

ONUFRER CORRÊA Sonia, MUNTARBHORN Vitit et al., *Principes de Jogjakarta*, yogyakartaprinciples.org, novembre 2006.

QUEST-FRANCE AVEC AFP, « Une campagne européenne célébrant "la liberté dans le hijab" retirée après une polémique », *Ouest France*, ouest-france.fr, 3 novembre 2021.

PEREIRA Irène, « Maximiser l'objectivité et minimiser la neutralité : du militantisme en sciences sociales », *The Conversation*, theconversation.com, 2 mars 2021.

—, *Philosophie critique en éducation*. Limoges, Lambert Lucas, 2018.

BIBLIOGRAPHIE

PHARO Patrick, *Éloge des communs*. Paris, PUF, 2020.

PIERRET Paul, *Le Livre des morts des anciens Égyptiens*. Paris, Ernest Leroux, 1882.

POLY Jean-Pierre, « Chapitre II. La crise, la paysannerie libre et la féodalité », Jean-Pierre POLY et Éric BOURNAZEL (dir.), *Les Féodalités*, Paris, PUF, 1998.

QUENTIN Bertrand, *La philosophie face au handicap*, Toulouse, Erès, 2018 [2013].

RAGE Raju, « Access Intimacy and Institutional Ableism: Raju Rage on the problem with “inclusion” », *disability arts online*, disabilityarts.online, 17 avril 2020.

REICH Robert, *L'Économie mondialisée*, trad. Daniel TEMAM, Paris, Dunod, 1993 [1991].

REY Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, 2010 [1992].

RMC, « Caroline Fourest réagit à la campagne contre les discriminations « Mon Hijab, mon choix », youtu.be/s6df0twy91c, 2021.

ROUX Guillaume, « Xénophobie, « cultures politiques » et théories de la menace. Une comparaison européenne », *Revue française de science politique*, vol. 58, n° 1, 2008.

SAÏD Amina, *Gisements de lumière*, Paris, La Différence, 1998.

SALLES Walter et THOMAS Daniela, « Loin du 16^e », *court-métrage (5'') « Paris, je t'aime »*, youtu.be/zuLMaCqYVmU, 2006.

DE SAUSSURE Ferdinand, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot & Rivages, 2016 [1916].

DE SHONG MEADOR, Betty, *Inanna, Lady of Largest Heart : Poems of the Sumerian High Priestess Enheduanna*, Austin, University of Texas Press, 2000.

SIMON Jean-Luc, « L'Accès aux droits », *Reliance*, n° 23, p. 103-107, 2007/1.

SOLNIT Rebecca, « Men Explain Things to Me » (Les hommes m'expliquent les choses), tomdispatch.com, 2012.

SPIVAK Gayatri Chakravorty, *Les Subalternes peuvent-elles parler?*, trad. Jérôme VIDAL, Paris, Amsterdam, 2006 [1988].

BIBLIOGRAPHIE

TABET Paola, « Du don au tarif. Les relations sexuelles impliquant une compensation », *Temps Modernes*, n° 490, 1987, p. 284-286.

—, *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, trad. José CONTRÉRAS, Paris, L'Harmattan, 2004.

DE TARSE Paul, « Première épître aux Corinthiens », trad. Chanoine CRAMPON, catholique.org, 1923.

THOMAS Louis-Vincent, « La vieillesse en Afrique noire », *Communications*, « Le continent gris. Vieillesse et vieillissement », n° 37, 1983, p. 69-87.

TRAORÉ Mahi, *Je suis noire mais je ne me plains pas, j'aurais pu être une femme*, Paris, Robert Laffont, 2021.

TRẦN Văn Thùỵ, *Chuyện Tử Tế* (Histoire de la gentillesse, trad. libre), youtu.be/UZxVD5hDBcY.

DE TRÉGLODÉ Benoît (dir.), *Histoire du Viet Nam, de la colonisation à nos jours*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2018.

TRONTO Joan, *Un monde vulnérable, Pour une politique du care*, trad. Hervé MAURY, Paris, La Découverte, 2009 [1993].

VARELA Francisco J., *Autonomie et connaissance. Essai sur le vivant*, trad. Paul BOURGINE et Paul DUMOUCHEL, Paris, Seuil, 1989.

VILLARD Laurence (dir.), *Couleurs et vision dans l'Antiquité classique*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2002.

VUONG Ocean, *Ciel de nuit blessé par balles*, trad. Marc CHARRON, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017 [2016].

WILLIAM Rodney, *L'Appropriation culturelle*, Paris, Anacaona, 2021 [2019].

ZAJONC Robert Bolesław, « Attitudinal effects of mere exposure », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 9, n° 2 (partie 2), 1968, p. 1-27, DOI : 10.1037/h0025848.

ZAMBACO Démétrius, *Onanisme avec troubles nerveux chez deux petites filles*, Paris, Solin, 1978 [1882].

INDEX

BINARITÉ	48, 85, 86-88, 207
CENTRIFUGE	57
GENRE NEUTRE	11, 197, 240
GENRE SPECTRAL	83-85
INCLUSIVITÉ	11, 17-19, 22, 45, 47, 48, 103, 106, 126, 149, 176, 190, 205-207, 219, 227, 230, 239-241
LANGUE INCLUSIVE	48
MAÎTRE	19, 21-23, 39, 52, 54, 57, 59, 61, 62, 68, 70, 76, 91, 97, 103, 107, 111, 147, 208, 209, 210, 212, 219, 236, 239, 241, 242, 248
NON BINAIRE	84
SUBALTERNE	20-22, 59, 113, 204, 206, 209, 210, 219, 237, 241, 242
TRANSVAIL	193, 239, 242, 253

TABLE

AVERTISSEMENT	11
I. VIVRE EN CONSCIENCE	13
II. CHOISIR SES MOTS	29
III. SERVIR SA PENSÉE	53
IV. DRESSER L'ORGUEIL	67
V. QUESTIONNER SON GENRE	81
VI. POURSUIVRE LA JUSTICE	95
VII. VOMIR LA COLÈRE	111
VIII. SOUTENIR LA VOLONTÉ	123
IX. S'ALLIER LE TEMPS	133
X. EXPLORER L'INCONSCIENT	145
XI. OSER LA CONFIANCE	155
XII. CONNAÎTRE LA FAIM	169
XIII. LASSER LA PEUR	187
XIV. RIRE DU SILENCE	203
XV. AUTOPSIER LA HAINE	215
XVI. RESTER EN MOUVEMENT	235
REMERCIEMENTS	252
DUL MÊME AUTAIRE	254
BIBLIOGRAPHIE	257
INDEX	275

*Cet ouvrage, composé en
Cormorant Garamond 10.5 pt
a été achevé d'imprimer en septembre 2024
sur les presses de Gráficas IRATXE à Iruñea*

*sur papier certifié FSC
Fedrigoni Tintoretto Gesso 250g (couverture)
et papier certifié FSC et PEFC
Coral Book Natural 1.2 90g (intérieure)*

*Édition, composition & couverture :
hellekin*

*Illustration de couverture :
Nataliya Smirnova
(@fierysnake)*



